LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

1er AOUT 1949

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

// LA REVUE
LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500** fr.
Étranger, six mois (12 numéros)............. **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)............... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **La Revue**.

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés, avec interlignes, seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LES LIVRES

L'ETANG REAL, **par Joseph Peyré ; 1 vol. in-16. A. Fayard.**

C'est dans la Camargue, royaume des flamants roses et des oiseaux migrateurs, de l'eau, de la solitude et des vents, où subsiste — pour combien de temps ? — la nature sauvage, violente et indomptée des temps primitifs, que se déroule ce beau roman qui a paru dans *La Revue*. De cette terre de Camargue, Joseph Peyré a tracé des tableaux saisissants : couchers de soleil, crépuscules, ouragans, orages, éclosion du printemps, après-midi torrides d'été, passages d'oiseaux, ainsi que des scènes dont elle est le décor : pèlerinage des Saintes-Maries de la Mer, avec le grouillement de sa foule et ses étranges rites ; manades de taureaux menées par des guardians aux pittoresques équipements, courses provençales de taureaux avec ses « razeteurs » tout blancs, etc... Il y a ajouté une intrigue mystérieuse à souhait, racontée par un médecin que les sortilèges de la Camargue ont ensorcelé et qui finira par vivre en solitaire, comme un berger dans sa cabane, une atmosphère d'énigme qui passionne l'attention du lecteur et lui donne le désir ardent de connaître le dénouement. Le personnage central est la propriétaire d'un domaine, celui de la Martelière, jadis riche et qui vivait en châtelaine dans son habitation seigneuriale. Originale, excentrique, passant pour folle auprès de ceux qui ne la comprennent pas, celle qu'on appelle la Dame incarne avec une singulière autorité la poésie et l'étrangeté de la terre de Camargue. Des types locaux dessinés avec le talent qui caractérise l'auteur de l'Escadron blanc et de Mont-Everest donnent une vie intense à ce roman où l'atmosphère et la « couleur » d'un coin de France méridionale sont rendues avec un rare bonheur.

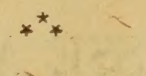
DE LA SUISSE A L'EUROPE

Au centre de l'Europe occidentale, à l'intersection des deux grandes lignes sur lesquelles s'est fixé comme une toile d'araignée le réseau des relations européennes : celle qui se tend de l'est à l'ouest, celle qui descend du nord au sud ; entre le monde barbare, océanique, et le monde antique, méditerranéen, la nature des choses a réservé un espace libre qui, sur une carte en relief, apparaît au premier coup d'œil entre l'Italie, la France, l'Allemagne et les pays danubiens. Cet espace est le carrefour de grandes routes continentales : raccordements de voies fluviales à des passages alpins.

Cet espace, la géographie l'a préparé pour que l'histoire y établisse un peuple indépendant, avec la mission d'être le gardien du centre. La Suisse, avant de revêtir sa forme définitive, s'est essayée plusieurs fois, sans parvenir encore à se dégager complètement des ensembles dans lesquels elle était prise : l'histoire procède toujours par ébauches successives avant de réussir une nation.

La position géographique de la Suisse a déterminé ses rapports historiques avec le monde européen. De toutes les nations qui le composent, la nôtre est la seule qui soit née directement du système naturel des relations continentales et ne doive point son existence à un générateur ethnique ou linguistique. Elle est le lieu où des éléments humains que l'origine, la race et la langue rendaient étrangers, hostiles même les uns aux autres, se sont rencontrés, enracinés. Elle a été peuplée par des infiltrations qui se sont dégagées, à des dates relativement récentes, des grandes races, des grands peuples voisins. Dans cet espace libre que les géologues appellent une « zone plissée » ; dans cette terre aux mille vallées dont chaque compartiment appelle à soi un petit groupe humain, l'établit, le limite et fait de lui une cité, jamais

il n'y eut de migrations en masse, de conquêtes, de transferts ; jamais il n'y eut de brassages et de mélanges d'où serait sorti un peuple nouveau : rien que des juxtapositions et des emboîtements.

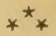


La Suisse est un petit pays, mais l'Europe est, nous disent les manuels, la plus petite des cinq parties du monde.

L'Europe ne possède, ni les dimensions, ni la forme d'un continent. Elle n'est qu'une péninsule de l'Asie : évidence que les géographes nous répètent depuis le commencement du XIXe siècle. En revanche, avec ses formes légères et compliquées comme des nerfs, elle possède une personnalité bien plus marquée, définie que celle de l'Asie, avec ses formes lourdes et simples comme des os. L'Europe est la résultante d'une coopération entre deux forces naturelles : la montagne et la mer. La mer l'arrache à l'Asie, la montagne la protège contre un retour offensif de l'Asie. Là où la montagne s'arrête et où la mer cesse de pénétrer, là finit l'Europe et commence un autre monde, qui lui est, sous tous les aspects, antinomique. Tirez une ligne entre la Baltique et la mer Noire, et vous aurez à peu près la frontière qui sépare l'Europe de l'Asie septentrionale.

L'Europe est un système de relations historiques qui s'est établi sur un système de relations géographiques. Il a fallu pour cela quatre millénaires. Ce chiffre, je ne l'articule point au hasard : c'est à partir de l'époque des clans et des tribus, cette première organisation d'une société européenne, que ces relations ont commencé. Elles ont commencé avec la mise en place des peuples, l'ouverture des routes et l'extension des échanges. Mais chaque fois qu'un accident de l'histoire est venu disloquer ce système, l'Europe a été sur le point de se défaire. Elle s'est reformée dans le passé parce que, plus on remonte les temps, plus le système est simple et la vie, naturelle. Au rebours, plus on redescend les temps, plus, avec la civilisation, le système se complique. Plus il se complique et plus l'Europe devient vulnérable. Or, la grande catastrophe de ces dernières années a détruit à un tel point le système de relations que l'Europe, arbitrairement et violemment coupée en deux, ne peut plus vivre. J'y insiste : l'Europe ne sera viable que si elle se constitue dans toute son unité, avec toutes ses parties.

Sinon, les derniers pays encore libres seront condamnés à perdre leur indépendance. Telle est la situation qu'il faut avoir en ce jour sans cesse devant les yeux, car elle est inexorable comme le destin.

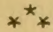


L'Europe dont Auguste Himly disait qu'elle était le chef-d'œuvre artistique de la création, s'étend entre deux mers qui pénètrent l'une et l'autre profondément dans l'intérieur des terres : la Méditerranée, l'Atlantique. A ces deux mers, l'une fermée et l'autre ouverte, ont correspondu, jusqu'à Charlemagne, deux mondes : l'antique et le barbare. Si le monde antique est celui du Midi, le monde barbare est celui du Nord. Il s'établit sur deux axes, l'un horizontal et l'autre vertical.

Ces deux axes se coupent à angle droit sur la Chersonèse cimbrique, le Jutland danois. Là est le point de rencontre entre le *Barbaricum* continental et le *Barbaricum* maritime. L'axe horizontal est double : une route maritime au-dessus d'une route terrestre. La première est le passage de la Baltique, par les détroits scandinaves, à la mer du Nord ; la seconde est le sillon central de l'Europe : ce couloir de plaines qui, longeant les deux mers, relie, par la Pologne et la basse Allemagne, l'Asie septentrionale à l'Extrême-Occident. L'axe vertical tombe en fil à plomb de la péninsule scandinave au centre de la Méditerranée, juste entre son bassin oriental et son bassin occidental. Il marque la direction de la poussée du monde barbare sur le monde antique.

L'axe horizontal marque, lui, la direction de la poussée qui, venant de l'Asie septentrionale et de la Haute-Asie, rejette les barbares sur l'Océan.

Méditerranée, Océan : l'épopée du monde barbare est une épopée maritime. L'Edda rejoint l'Odyssée. Nous pensons trop aux « invasions » des Celtes ou des Vandales, pas assez aux migrations des Goidels ou des Belges dans les îles Britanniques, pas assez aux navigations des Saxons ou des Normands.



Comme on le voit sur la carte, malgré les différences qui les séparent et les opposent, le monde antique et le monde barbare sont parallèles et complémentaires. Chacun d'eux s'est organisé

autour d'une mer intérieure. Or, une telle mer est un milieu de relations et d'échanges, un foyer de civilisation commune. Si le *mare nostrum* du monde antique est la Méditerranée, le type, même, comme l'indique le nom, de la mer intérieure, celui des barbares, c'est l'ensemble formé par la Baltique et la mer du Nord.

La Baltique, nappe d'eau sans profondeur, pénètre plus avant dans les terres que l'Adriatique ou la mer Noire : les îles danoises, malgré les étroits chenaux qui les fissurent, la verrouillent aussi hermétiquement que les Dardanelles. Elle est un grand port, et rien n'est plus facile que de passer d'un rivage à l'autre. Elle est aussi la région supérieure où l'Orient et l'Occident se rejoignent comme les deux pans d'un toit couvert de neige. Au VIIIe siècle, le trafic entre l'Orient et l'Occident se concentrait dans la Baltique. Son emporium était l'île de Gotland. Là se trouvait le marché de Visby, cité d'une telle richesse que, dit la Saga, les porcs mangeaient dans des auges d'argent et que les femmes filaient avec des quenouilles d'or.

Quant à la mer du Nord, si elle n'est point une mer fermée, du moins est-elle une mer encadrée. Encadrée entre la Scandinavie, la Germanie, les Pays-Bas, la Grande-Bretagne et deux petits archipels qui rapprochent l'Ecosse de la Norvège, sa sœur : les Orcades et les Shetlands. Ce cadre ovale s'ouvre vers l'Islande et le pôle ; mais à l'est et à l'ouest, resserrés sont les passages qui le font communiquer avec la Baltique et avec l'Atlantique.

Enfin, le système maritime du monde barbare se complète à sa périphérie par la mer d'Irlande. C'est une fosse peu profonde, mais où marées et courants côtiers rendent la navigation difficile. Evasée au sud sur l'Océan, elle est au nord encombrée de promontoires et d'îles, de telle manière qu'il n'y a plus pour séparer la côte écossaise de la côte irlandaise qu'une rigole. Elle aussi est donc une mer à demi fermée.



La Baltique, la mer du Nord et la mer d'Irlande forment depuis l'âge du bronze un tout économique, ainsi que les deux bassins de la Méditerranée avec leurs compléments de l'Egée et de la mer Noire. Ce tout économique tend à former un tout politique.

Le centre générateur est la péninsule scandinave. Elle correspond au nord à la péninsule italique au sud. Entre les deux bassins

de la Méditerranée, entre les deux autres péninsules, la balkanique et l'ibérique, plus près de la première que de la seconde, l'Italie occupe une position impériale. Entre la Baltique et la mer du Nord, entre les îles Britanniques et l'immense plaine russe, plus près de celle-ci que de celles-là, c'est aussi une position impériale que celle de la Scandinavie. D'elle partent, sur leurs vaisseaux dont la poupe et la proue sont sculptés en têtes de cheval, les plus hardis des Germains de la mer. Leurs périples les conduisent, tantôt dans la plaine russe, tantôt dans les îles Britanniques. A l'est et à l'ouest, les sagas nous montrent, sinon toujours les mêmes personnages, du moins toujours les mêmes noms. Peu à peu, l'idée d'unité politique s'ébauche chez un Ivar et un Frodi, se manifeste chez un Ragnar Lodbrock et chez un Harald à la Belle Chevelure, l'unificateur de la Norvège. Canut le Grand, roi d'Angleterre et du Danemark, suzerain des rois ou chefs d'Ecosse, du Pays de Galles, d'Irlande et de Norvège — sans oublier les roitelets des archipels intermédiaires — fut tout près de faire l'empire.

La tentative échoua. Pourtant, on voit sur la carte les éléments avec lesquels il cherchait à se constituer : l'union des îles Britanniques et des trois royaumes scandinaves, mais aussi la possession de toutes les côtes baltiques, mais enfin la maîtrise de la route Baltique-mer Noire. Sa colonie naturelle, c'était la Russie.



On commettait une erreur en s'imaginant que le monde barbare et le monde antique sont demeurés des siècles, si ce n'est des milliers d'années, sans relations l'un avec l'autre. Les vases clos étouffent les peuples, empêchent les civilisations de germer. Sans parler des explorations phéniciennes, carthaginoises, tartessiennes ou grecques, du périple d'Himilcon ou des voyages de Pythéas, de très vieux mythes comme celui des Argonautes, nous laissent entrevoir dans la brume de grandes entreprises qui pourraient avoir été le tour de l'Europe par la mer Noire, les fleuves russes, la Baltique, la mer du Nord, la côte atlantique, les Colonnes d'Hercule et la Méditerranée. Quoi qu'il en soit, ce que la carte nous montre, ce que l'histoire nous apprend et ce que la préhistoire nous révèle, c'est la correspondance entre la Baltique et la partie orientale du monde antique, la correspondance entre la mer du Nord et la partie occidentale du même monde.

Entre la mer du Nord et le bassin occidental de la Méditerranée, la correspondance s'établissait de deux manières : par la côte océanique et la Manche, par les fleuves et rivières de la Gaule : Rhône, Saône, Moselle, Meuse et Rhin. Entre la Baltique et le bassin oriental, la correspondance s'établissait aussi de deux manières : par les fleuves russes et la mer Noire, en même temps par l'Oder et la Vistule d'où, en remontant leur cours, on rejoignait la grande voie danubienne. Ce qui manquait encore, c'était une route à travers la partie continentale, une route qui permît de circuler de la mer Noire à la mer du Nord. Cette route, la nature l'avait presque achevée en rapprochant le Danube du Rhin. Le raccord fut établi sous Vespasien par une voie qui reliait Rottweil à Strasbourg. A partir de ce moment, la grande circulation se détournera de Rome, mais le système des relations européennes sera complet.

***

Avant cet achèvement, de quels centres est partie la double impulsion grâce à laquelle, par les mers et les fleuves, l'Europe s'est soi-même découverte ? Elle est partie, pour le monde antique, de la Méditerranée orientale, pour le monde barbare, de la mer du Nord.

La vraie Méditerranée, c'est le bassin oriental, le reste ne formant qu'une juxtaposition de mers à demi-fermées, de fosses. C'est dans le bassin oriental que ce sont établis les rapports et les échanges entre l'Asie antérieure et la Grèce, la Préeurope et la Protoeurope. C'est dans le bassin oriental que s'est inauguré le grand mouvement colonisateur des Phéniciens, des Crétois et des Hellènes. Peu à peu et par la force des choses, il s'est étendu aux autres régions de la Méditerranée. Il a établi des comptoirs, des colonies, des cités jusqu'au fond de la mer Noire, sur l'embouchure des fleuves qui la relient à la Baltique ; dans le bassin oriental, il a fondé Marseille au nord, Carthage au sud ; il a franchi les Colonnes d'Hercule, remonté la côte atlantique, pour pénétrer jusque dans la mer du Nord et jusque dans la Baltique. L'arrivée de Pythéas en Islande n'est pas une impossibilité : des moines celtes, sur de mauvaises barques, sauront bien y parvenir.

Le bassin qui, dans le monde barbare, a joué le même rôle, c'est la mer du Nord. Elle a organisé les relations et les échanges

entre les parties constitutives du monde barbare : Gaule, Grande-Bretagne, Germanie, Scandinavie. Echanges et relations celto-germaniques jusqu'au moment où interviendront les Romains ; échanges et relations intergermaniques à partir de cet autre moment où, Rome refoulée hors de Gaule et les Celtes soumis en Grande-Bretagne, la mer du Nord ne sera plus que le *mare germanicum.* C'est alors que l'on trouve rangés autour d'elle ces grands peuples navigateurs : Bataves, Frisons, Saxons, Angles, Jutes, Danois, Normands. Ils se sont préparés dans cette mer à leurs expansions maritimes : celle qui devait fonder l'Angleterre ; celle qui devait les conduire jusque dans la Méditerranée, tout comme la Méditerranée avait conduit jusque dans la mer du Nord les navigateurs du monde antique ; celle enfin qui devait les entraîner jusqu'en Islande, jusqu'au Grôenland, jusqu'en Amérique. Lorsqu'il s'est agi pour les barbares d'affronter l'Océan, c'est de cette mer où ils s'étaient rassemblés, exercés qu'ils sont sortis pour inaugurer la domination européenne sur le globe.



En conclusion, le monde antique et le monde barbare ne sont opposés l'un à l'autre qu'en apparence. En réalité, ils sont complémentaires. Ils s'y attirent l'un l'autre, ils pénètrent l'un dans l'autre, ils ont besoin l'un de l'autre. C'est qu'ils représentent chacun la moitié de l'Europe, c'est-à-dire la plus parfaite unité naturelle qui existe sur l'*orbis terrarum.* Mais qu'entendre par barbares ?

Je laisse de côté les groupes humains qui ne relèvent que de la préhistoire, même réduite à la seule époque néolitique, la plus proche de nous. Je laisse de côté aussi les peuples que la Grèce et l'Italie ont peu à peu absorbés en s'agrandissant. Je ne parle pas non plus de ceux dont nous savons pourtant qu'ils ont puissamment contribué à la préparation de l'Europe : Ligures, Ibères, Illyriens. J'entends par barbares et l'on ne peut entendre par barbares que les deux peuples qui seront appelés, par leur fusion progressive avec le monde antique, et par leur conversion au christianisme, à fonder l'Europe : les Celtes et les Germains.

Celtes, Germains et Slaves forment la grande famille des Nordiques. Les Celtes sont les aînés : ils viendront trop tôt ; les Germains sont les puinés : ils viendront à temps ; les Slaves sont les cadets : ils viendront trop tard.

Quant au type nordique, nous le connaissons bien. Il est aussi uniforme que possible dans le temps et dans l'espace. Qu'on le prenne au premier millénaire avant le Christ, qu'on le prenne en Scandinavie, en France, en Suisse ou en Pologne, il représente le plus homogène des groupes ethniques, celui qui nous révèle le plus de fixité, soit dans ses caractères raciaux, soit dans sa localisation géographique. Voilà ce que nous savons aujourd'hui.

***

Le monde nordique, c'est donc le monde celto-germanique. Quelle est la différence la plus apparente entre lui et le monde antique ? C'est que le dernier est celui où l'on peut se fixer, où l'on cherche à se fixer, et que le premier est celui où l'on ne peut se fixer et d'où, à un moment donné, on est contraint de sortir.

Essayons de nous représenter le Nord avant que le travail de l'homme l'eût rendu habitable jusqu'à ses extrémités. Les marais n'étaient point drainés ou asséchés, les forêts n'étaient point défrichées, les cours d'eau n'étaient point endigués ; la terre n'était cultivée que d'une manière superficielle, qui l'épuisait ; l'agriculture, d'un rendement très faible et d'une production très uniforme, restait insuffisante pour fixer l'homme au sol. Pasteur, chasseur, guerrier surtout, cet homme dont les ancêtres avaient été des nomades, se trouvait encore à l'état instable. Que l'étendue du monde nordique n'aille point nous tromper ! On ne pouvait s'y établir que sur des espaces restreints. Sa partie continentale n'était qu'une immense forêt. Elle s'étendait de la Gaule jusqu'au fond de la Russie. En Gaule, elle était claire, avec de larges espaces campagnards qui invitaient à s'enraciner. En Germanie, elle était sombre, dense. La carte que l'on trouve dans l'ouvrage classique de Ludwig Schmidt, évoque un océan d'arbres avec des archipels d'îlots et quelques grosses îles. Une tribu arrivait-elle à se fixer dans une de ces îles ou l'un de ces îlots, sa population se mettait à augmenter : bientôt la place manquait et le surplus devait partir. Ou bien elle était chassée par une autre tribu plus forte. Il suffisait aussi que le gibier manquât dans la forêt ou qu'il y eût une mauvaise récolte de céréales, ou une épizootie dans le troupeau, pour provoquer une famine : il suffisait enfin, dans les régions marécageuses de la Batavie ou de la Frise, d'une inondation ou d'un raz de marée

pour obliger un peuple à fuir en toute hâte. Les Nordiques étaient donc soumis à une nécessité d'émigration que les Méditerranéens ne connaissaient pas.

Mais où aller ? Les Celtes et les Germains de la mer avaient devant eux l'Océan. Les Celtes et les Germains du continent avaient devant eux le monde méditerranéen.

⁂

Peut-être ne sait-on point assez que le premier habitat des Celtes fut l'Allemagne, de la Thuringe aux Alpes, du Rhin au Danube et à la Bohême. A l'âge du bronze, des migrations lentes et continues les ont déjà portés à l'ouest, en Grande-Bretagne et même jusqu'en Irlande, mais surtout dans la Gaule. A l'âge du fer, la poussée, beaucoup plus forte, ne se porte plus seulement vers l'ouest, mais vers le sud et la Méditerranée. C'est que la technique de ce métal a provoqué une révolution. Avec les haches de fer, on peut défricher les forêts et s'y ouvrir des routes ; avec les socs de fer, on peut labourer à fond ; avec les armes de fer, on a la supériorité sur les peuples qui en sont restés aux armes de bronze. Enfin, la troisième poussée, celle qui aura pour entraîneurs les Belges, n'est qu'une fuite en avant, sous la pression de Germains, pressés eux-mêmes par les Asiates. Contraints d'évacuer l'Allemagne, les Celtes, maîtres de la Gaule, se porteront en Italie et l'une de leurs bandes s'emparera de Rome ; ils pénétreront dans la vallée du Danube, puis de la Thrace, puis en Grèce où ils pilleront le temple de Delphes : Joachim du Bellay s'en souviendra dans sa *Défense et illustration de la langue française*. Ils pénétreront aussi en Espagne : les Celtibères, et en Asie-Mineure : les Galates. Tout à la fin on les trouvera comme mercenaires au service de Carthage et des princes de l'Asie hellénistique.

Survint le cyclone des Cimbres et des Teutons. Il nous fait passer sans arrêt des migrations celtiques aux migrations germaniques. Les Cimbres étaient des Germains, mais celtisés, comme l'indique le nom du roi Boïorix ; les Teutons, en revanche semblent être des Celtes : ils ont le même nom que le dieu Teutatès, un nom qui vient de *touto*, tribu, peuple. Celtes sont également les Helvètes qui furent entraînés dans le mouvement : origine historique de la Suisse.

Les aînés des Nordiques étaient venus trop tard. En Italie,

ils se sont heurtés à la force macédonienne et à la jeunesse du monde romain. Celui-ci les a conquis au cours de son ascension vers le Nord. Heureuse conquête : le poids de la Gaule à l'ouest maintint l'empire en équilibre sur l'Italie, en l'empêchant de basculer à l'est, dans l'Asie, sous le poids gréco-oriental. N'empêche que l'expansion celtique se termina par un désastre. Dominés par les Romains, soumis par les Germains, les Celtes, qui avaient causé une si grand'peur au monde antique, furent éliminés de l'histoire européenne. Ils ne laissèrent qu'un héritage de mythes, de poésie et de spiritualité. Leurs derniers débris se réfugièrent dans ces « fines terræ » que sont l'Armorique, l'Irlande et l'Ecosse. Ils ont beaucoup de peine à s'y maintenir.



L'histoire des migrations germaniques a un tout autre caractère. C'est que les Germains possédaient cette force politique dont les Celtes étaient dépourvus. Ils possédaient aussi un autre avantage que leurs aînés ne connurent point : celui du temps. Jusqu'à leur christianisation qui ne s'acheva en Scandinavie qu'à la fin du XIe, ils eurent assez de siècles devant eux pour développer leurs croyances, leurs institutions, leur droit, leur langue et leurs littératures. Ils assimilèrent plus qu'ils ne furent assimilés. Mettons-les maintenant en présence du monde antique. L'histoire de leurs conflits mais aussi de leurs rapports avec l'*imperium* se divise en trois chapitres : l'offensive romaine, la défensive romaine, l'établissement des Germains dans l'empire. La conclusion, pour l'indiquer tout de suite, fut, grâce à l'Eglise, cette fusion entre la *Romania* et le *Barbaricum* dont l'Europe est enfin sortie.

Je viens de résumer ici un développement qui dura huit siècles, d'Arioviste à Charlemagne, et fera des Germains les successeurs des Romains. Il impose les constatations suivantes :

Pas plus qu'il n'y eut d'invasions celtiques, il n'y eut d'invasions germaniques. Invasion évoque de grands nombres, des armées ordonnées sous des chefs qui ont un plan de campagne. Les Germains, comme les Celtes, ne se sont jamais déplacés qu'en petits groupes. Lors de leur installation en Sabaudia, les Burgondes, d'après les témoignages contemporains étaient quatre-vingt mille y compris femmes, enfants, vieillards, esclaves : encore est-il

possible que ce chiffre soit exagéré. Les Vandales, quand ils passèrent en Afrique, une des provinces les plus riches et peuplées de l'empire, ne furent guère plus que trente mille. D'après les calculs de Delbrück, l'ancienne Germanie, entre le Rhin et l'Elbe, ne devait pas compter plus de deux millions d'habitants. Même si l'on double ce chiffre pour y incorporer les Germains, scandinaves et orientaux, qu'est-ce que représentaient quatre millions, comparés aux soixante millions d'habitants que devait compter approximativement l'*imperium ?* Donc, ne parlons que de migrations.

L'empire romain n'est point tombé sous les coups des barbares, mais sous le poids de sa décadence. Si les barbares sont entrés, c'est parce qu'il y avait partout des fissures dans les murailles. On assiste à un effacement lent mais continu, accompagné d'une barbarisation de l'empire lui-même. Les deux mondes se sont mis de niveau, au point qu'à un moment donné, on ne distingua plus leurs frontières.

Les migrations germaniques, parties de la même base que les migrations celtiques, ont suivi les mêmes chemins. A l'ouest, vers les îles Britanniques et la Gaule ; à l'est, à travers les plaines polonaises et les steppes ukrainiennes, vers la mer Noire ; au sud, vers les trois péninsules ibérique, italique et balkanique, jusqu'en Asie-Mineure et sur le pourtour méditerranéen. Les Germains sont allés plus loin dans l'est que les Celtes, mais ils n'ont point fondé en Asie d'établissement durable comme celui des Galates.



La différence essentielle entre les Celtes et les Germains, c'est la substitution progressive de ceux-ci aux Romains.

Comment s'est-elle opérée ?

Tant que les Germains ont trouvé les Romains unis et l'empire armé, ils se sont cassé la tête contre les boucliers. Combien de fois l'empire a-t-il été sauvé grâce à l'intervention *in extremis* d'un empereur énergique à la tête de légions fidèles ! En revanche, sitôt que Rome était divisée, entraient les barbares. On parvenait à rétablir la situation, mais toujours avec plus de peine et en cédant plus de terrain. De telle manière que la pénétration germanique se faisait toujours plus forte. Une heure vint où on ne l'arrêta plus.

Mais voici le fait à retenir : dès la seconde moitié du IIIe siècle,

les Romains eux-mêmes appellent dans l'empire les barbares. Pour trois raisons. La première est économique : le manque de paysans, de main-d'œuvre ; la seconde, militaire : le manque de soldats ; la troisième, politique : l'esprit de révolte et d'anarchie qui, depuis la crise du IIIe siècle, infeste l'empire. Comme on ne peut plus se fier aux troupes recrutées dans les provinces, comme les Romains eux-mêmes ont perdu le goût des armes, on se met à recruter des mercenaires parmi les barbares, y compris les Huns. Ce sont les Germains qui forment le gros des armées. Ils sont d'ailleurs au service de l'empire depuis que Jules César les a employés contre Vercingétorix. Conséquence : à partir de Dioclétien et surtout de Théodose, il y a toujours des armées impériales, mais elles ont cessé d'être romaines. Le haut commandement cesse à son tour de l'être. Bientôt, il n'y aura plus de Romain dans l'empire que l'empereur, et encore. C'est ainsi que les Germains s'en trouvèrent les maîtres.

Rappelons-nous ici qu'il y eut en réalité deux empires, le haut et le bas, celui d'Auguste et celui de Dioclétien ; entre deux s'est insérée la longue et terrible crise du IIIe siècle. Fondé sur le principat, ayant pour devise *libertas ac principatus*, organisé en une fédération de cités sous la direction de Rome, le haut-empire seul est romain. Fondé sur le dominat, organisé en Etat totalitaire, le bas-empire finira par ne plus avoir de romain que le nom. Quand la *pars Occidentis* sera tombée, il sortira de l'Europe, deviendra en fait un Etat nouveau, gréco-asiatique : Byzance.

Les deux empires n'ont point eu devant eux les mêmes Germains. Le haut, de César à Marc-Aurèle, n'eut affaire qu'avec la vieille Germanie, celle que nous décrit Tacite. Bien qu'il y recrutât déjà, et en nombre croissant, des mercenaires, il la traitait en ennemie. Il en avait peur. Après avoir essayé de la conquérir, il dut se borner à la contenir et à la diviser politiquement. Mais, après Arminius, cette ancienne Germanie cessa vite d'être dangereuse. Elle disparut peu à peu. En revanche, un demi-siècle après la mort de Marc-Aurèle, apparaît une nouvelle Germanie, celle avec laquelle devra se débrouiller le bas-empire : Francs, Alémannes Saxons, Burgondes et Goths. Ce sont là, sinon toujours des peuples nouveaux, du moins des groupements nouveaux, plus forts et plus entreprenants que les anciens, mieux organisés pour la guerre et, lorsqu'il s'agit des Goths ou des Francs, plus intelligents. A la Germanie des tribus succède celle des rois.

A la Germanie des mercenaires succède aussi celle des fédérés. Entre mercenaire et fédéré, la différence est d'individu à peuple. Les Germains que recrute le haut-empire, sont des individus isolés ou de petits groupes ; on les incorpore dans les légions ou bien l'on forme avec eux des corps auxiliaires : ce sont alors des formations occasionnelles ; les barbares, enfin, ne peuvent accéder, ni aux commandements généraux, ni même aux grades supérieurs. En revanche, les fédérés sont des peuples entiers qui entrent au service de l'empire, en vertu d'un traité qui respecte leur autonomie mais les oblige à défendre la région que l'empire leur a cédée ou désignée, comme à fournir de contingents l'armée impériale. Les fédérés sont donc établis. Le *foedus* reconnaît, légalise cet établissement. Dès lors, leurs chefs ou rois sont aptes à recevoir ces grades et ces honneurs dont le bas-empire sera si généreux.

Le *foedus* est un partage légal de l'empire entre Germains et Romains. Il n'y aura plus qu'un pas à franchir pour arriver à la fusion. Elle se prépare par en haut, par la romanisation des chefs et des rois, par leur accession au commandement suprême, par des alliances matrimoniales qui font entrer dans la famille impériale leurs filles ou leurs fils. Voici les temps où les grands chefs germains font et défont les empereurs ; voisi la date : 476, où l'un d'eux, Odoacre, supprime d'un geste l'empire en Occident.

Mais que l'on n'aille point s'y tromper : jamais les Germains n'ont souhaité la disparition de l'empire, pas même un Odoacre qui s'est borné à renvoyer les insignes impériaux à Constantinople reconnaissant ainsi le *basileus* de la *pars Orientis* comme le seul empereur. L'empire était d'une telle nécessité que les grands chefs germains l'ont défendu contre leurs frères de race ; l'Augustus était d'une telle dignité qu'ils n'ont jamais songé à prendre sa place, alors qu'ils auraient pu le faire avec une poignée d'hommes. Leur ambition fut d'obtenir le titre de roi, roi des peuples comme Odoacre, roi des Romains comme Théodoric, ce précurseur de Charlemagne. Le Goth Théodoric fut, en effet, le restaurateur de Rome et de l'Italie. Il eut une pensée grandiose : appuyer l'empire sur la force germanique, l'étendre ainsi jusqu'à l'Extrême-Nord : eût-il réussi, Charlemagne n'aurait pas été nécessaire. Mais lui et son peuple étaient ariens, ce qui rendit la fusion impossible.

Dans le bas-empire, il y a une question germanique. C'est une question sociale. Les Germains revendiquaient, tout comme

des prolétaires, mais quoi ? Les mêmes droits que les Romains. Ils ne se contentaient plus d'être dans l'*imperium* : ils voulaient être de l'*imperium*. Les derniers Romains s'y opposaient avec un mépris qui était une preuve d'inconscience et de faiblesse. Ils n'ont fait que retarder la solution.



Après la mort de Théodose, le dernier des grands empereurs, il devient évident que la succession impériale devra tôt ou tard revenir aux Germains. Il y a trois candidats à la succession : le Burgonde, le Goth, le Franc. Le premier était trop faible, bien qu'il montrât un vrai zèle à se romaniser. Le second possédait la force nécessaire, mais il était pire qu'un païen : un hérétique. Tragique d'ailleurs fut le destin de ce peuple rejeté malgré lui sur Byzance, puis l'Italie, puis l'Aquitaine et qui vint finir en Espagne. Restait le Franc. Dès le baptême de Clovis, le Franc apparaît comme désigné ; dès les Mérovingiens, ses ambitions sont impériales ; dès les Carolingiens, son ascension à l'empire commence. Le couronnement de Charlemagne, le jour de Noël de cet an 800 qui fut vraiment un an de grâce, n'est qu'un achèvement.

Nous voilà parvenus au terme du plus long et important développement de l'histoire. La fusion entre le monde barbare et le monde antique dans une foi commune fut l'œuvre de l'Eglise. L'ouvrier, Charlemagne, crut être le successeur d'Auguste, et tout son temps le crut avec lui. Etant de volonté divine, l'empire ne pouvait pas disparaître, il ne pouvait être que suspendu : ainsi pensaient les clercs. Au reste, il était le grand précédent ; impossible de concevoir une organisation de l'union, de l'ordre et de la paix dans un autre cadre et sous un autre nom que les siens. En réalité, le *regnum Karoli* substituera l'Europe à l'empire romain. L'Europe, c'est-à-dire l'équilibre, sur l'axe du Rhin, des Romains et des Germains, le rassemblement impérial de l'Allemagne, de l'Italie et de la France en vue de fonder la chrétienté, d'instaurer l'ordre chrétien et de mériter la paix chrétienne. Cette théologie de l'empire, écrit l'Anglais, le protestant Bryce, « n'offrait rien d'absurde, bien qu'elle fût en grande partie impraticable. Les idées sur lesquelles elle reposait n'ont pas encore été égalées en grandeur et en simplicité ».

***

Après cette plongée dans le Moyen âge, je remonte à la surface et reviens en arrière.

Aujourd'hui, il n'est plus permis d'ignorer l'importance de l'élément nordique dans la formation de la Grèce et de Rome. Les Achéens étaient des Nordiques. Lorsque, vers l'an deux mille avant notre ère, ils descendront vers le sud, atteindront la mer Egée, ils y trouveront des courants de civilisation venus de l'Asie, ils y trouveront la civilisation de la Crète. L'Hellade sera le résultat de cette rencontre entre une race neuve et une civilisation ancienne, elle naîtra d'une collaboration entre les Nordiques et les Méditerranéens. On pourrait dire la même chose de Rome.

Il y eut un temps où premiers Celtes, premiers Germains, premiers Italiotes et premiers Hellènes — pour ne point nommer d'autres peuples — voisinaient en Europe, entre le haut Danube et la Baltique, la Bohême et le Rhin : c'était celui où l'unité des peuples d'origine indo-européenne — je préfère dire « européenne » tout court — n'était point rompue encore, mais où la différenciation s'opérait. Il y eut une communauté celto-italiote. Il dut même y avoir — par fédération, alliance ou par sujétion des Germains aux Celtes — à un moment donné, un Reich germano-celtique. Ce mot allemand est, en effet, d'origine celtique : *reiks* prince, *reiki*, royaume. On a d'ailleurs l'impression que les Celtes ont exercé une hégémonie sur tout ce monde barbare, durant ces longs siècles qui nous mènent de l'âge du bronze à l'âge du fer. Par les Germains, leur influence a pénétré jusque chez les Finnois.

Qu'il soit resté de cette origine commune des souvenirs, des mythes, le fait est certain. Les relations commerciales, des récits volontairement fabuleux — il s'agissait de garder les monopoles et d'égarer les concurrents — expliquent en partie ces mythes sous lesquels, peu à peu, des réalités se découvrent, comme se découvre un paysage à mesure que se dissipe le brouillard. Pour nous en rendre compte, adressons-nous aux Grecs.

***

Au premier abord, ils nous apparaissent comme les anti-barbares. Ce peuple de la lumière pouvait-il être attiré par les peuples de l'ombre ? Il le fut. Autant que les Indes et l'Asie, plus

que la « brûlante Afrique », le Septentrion a exercé sur les Hellènes une attraction constante. Ils l'ont imaginé avant de le voir, et c'est parce qu'ils se l'étaient imaginé qu'ils se sont décidés à l'aller voir Pour eux, les barbares de là-bas, c'étaient les Hyperboréens. Les Hellènes les situaient derrière la chaîne de ces monts Riphées, qui sont probablement les Balkans, peut-être les Carpathes, ou encore les Alpes. Au-dessus de Borée, hors de son atteinte, ils menaient une vie bienheureuse. L'année était pour eux un jour de six mois et une nuit de six mois : première évocation de la région polaire. Les Hellènes vénéraient dans les Hyperboréens des adorateurs d'Apollon, et dans la région où ils habitaient une seconde Delphes. Tous les automnes, le dieu se retirait chez les Hyperboréens ; tous les printemps, il revenait chez les Hellènes. Il y revenait sur un char attelé de cygnes : le mythe celto-germanique de Lohengrin. Il y a quelque chose de mystérieux, dans ce partage du dieu de la lumière entre le Nord et le Midi. Il nous révèle bien le très lointain souvenir d'une origine commune et d'un culte commun. Apollon, c'est le dieu européen.

Lentement, la notion d'Hyperboréen se précise. Tel passage de Diodore de Sicile nous sort à moitié de la fable. On y reconnaît la Grande-Bretagne et ce centre religieux de Stonehenge, dans la plaine de Salisbury, la plus monumentale des constructions mégalithiques, lieu de pélerinage jusqu'à l'époque romaine et foyer du druidisme. On y reconnaît que les Hyperboréens, ce sont les Celtes. Mais, englobés dans les Celtes, ce sont aussi les Germains.

Les anciens, et d'abord les Hellènes, se sont pris d'enthousiasme pour les druides et leur sagesse. Ces prêtres vêtus de blanc, qui détachaient le gui des chênes avec des ciseaux d'or, comme Pline l'Ancien nous le rapporte, ils les regardaient comme des disciples de Pythagore. Il est possible qu'une influence pythagoricienne ait pu remonter la vallée du Danube et se faire sentir dans le monde barbare : encore une fois, je rappelle que ce monde n'était point isolé, qu'il avait des échanges avec le monde antique et qu'il était au courant de ce qui s'y passait. Barbare n'est point synonyme d'inintelligent : qu'il y ait eu chez les Nordiques des esprits curieux et observateurs, des hommes de pensée et même de génie, tenons-le pour certain. Il est certain aussi que les Celtes furent les seuls parmi eux à posséder une classe sacerdotale qui, située au-dessus des tribus et des peuples, eût un caractère panceltique et, au-dessus d'un polythéisme chaotique et mal développé, possédât,

sinon une philosophie, du moins une sagesse. Le foyer de cette sagesse, c'était la croyance en l'immortalité de l'âme : antérieure aux druides, elle se retrouve dans toute la famille nordique. Les anciens ne l'avaient point rencontrée, à l'ouest, chez les Celtes, les Gaulois seulement, mais aussi à l'est, chez les Gètes, qui étaient des Thraces, et plus tard, chez les Goths, qui étaient des Germains.

***

Les Hellènes n'ont jamais regardé les Nordiques avec hostilité, avec antipathie. Malgré l'ouragan celte qui ne fit que passer sur eux, ils réservaient leur antipathie, leur hostilité à d'autres barbares, et combien plus dangereux ! les Perses. De là est née cette idée qu'ils étaient, eux, les civilisés, plus près des barbares européens que des barbares asiatiques. Cette opposition à l'Asie, cette lutte contre l'Asie allait donner une première consistance à ce vague terme géographique : Europe. On ne se définit qu'en s'opposant. « Les Perses, écrit Hérodote, regardent l'Asie comme étant à eux, avec tous les peuples barbares qui l'habitent et ils tiennent l'Europe et le monde grec pour un pays à part. » Donc, à leurs yeux, la Grèce et l'Europe formaient un tout.

Au premier sens, Europe est un synonyme de monde nordique. Dans son traité *De l'air, des eaux et des lieux* qui fait de lui un précurseur de Montesquieu et de Taine, Hippocrate compare les Européens aux Asiatiques. Ceux-ci sont mous, insouciants, paresseux, même lâches ; ceux-là sont d'un naturel plus sauvage et parfois insociable, ils sont belliqueux mais aussi courageux. Les Européens sont de très haute taille, très propres au travail et à l'exercice. Ils ne sont pas faits comme les Asiatiques pour supporter le despotisme de monarques absolus. Plus tard, au livre IV de sa *Politique*, Aristote précise : « Les peuples qui habitent les pays froids et les différentes contrées de l'Europe, sont généralement pleins de courage, mais ils sont inférieurs sous le rapport de l'intelligence et de l'industrie. C'est pour cette raison qu'ils savent mieux conserver leurs libertés, mais ils sont incapables d'organiser un gouvernement et ils ne peuvent pas conquérir les pays voisins. Les peuples de l'Asie sont intelligents et propres à l'industrie, mais ils manquent de courage, et c'est pour cela qu'ils ne sortent pas de leur assujettissement et de leur esclavage perpétuels. La race des Grecs, occupant des contrées intermédiaires, réunit ces

deux sortes de caractères. Elle est brave et intelligente : aussi demeure-t-elle libre. Elle conserve le meilleur des gouvernements, et même elle pourrait soumettre à son obéissance toutes les nations, si elle était réunie en un seul Etat. » On voit dans ce texte comment la pensée grecque passe du panhellénisme à l'œcuménisme. Il y passe par le raccord impérialiste : Aristote fut le précepteur d'Alexandre. Mais cet impérialisme qui rêvait de faire l'unité des peuples, était plus humain, plus civilisateur que l'impérialisme de Rome. Pour Isocrate, on peut devenir Grec par éducation, adoption : « On appelle Hellènes plutôt les gens qui participent à notre éducation que ceux qui ont une même origine que nous. »

Une dernière idée devait naître chez certains Grecs : utiliser la force barbare contre l'Asie, contre le démesuré, l'inhumain *ethnos* des Perses. Déjà les Macédoniens, peuple de Nordiques gouverné par une dynastie hellénisée, avaient fait mine d'étendre leur hégémonie sur les Thraces et sur les Celtes. Théopompe, aristocrate banni par les démocrates et ami d'Alexandre, en vient à se demander si l'avenir ne serait pas du côté de l'Occident plutôt que du côté de l'Orient, et si, au lieu de partir pour la conquête de l'Asie, il ne faudrait pas mieux opposer à l'empire des Perses un empire européen.



Cet empire, les Romains l'auraient fait s'ils avaient persévéré dans la conquête de la Germanie. S'ils avaient mieux connu la géographie, sans doute auraient-ils réussi en établissant un autre plan de campagne que celui d'Agricola et d'Auguste, à s'emparer du quadrilatère bohémien et à s'avancer de là jusqu'à la proche Baltique ; les Germains auraient été comme pris dans un sac. Ce plan fut celui de Marc-Aurèle. « Si Marc-Aurèle avait triomphé, conclut M. Piganiol dans son *Histoire de Rome*, l'empire aurait cessé d'être un empire méditerranéen, serait devenu l'Etat d'Europe. » L'échec des Romains en Germanie fut pour eux, pour les Germains, pour nous-mêmes un malheur.

Les Romains n'ont pas eu vis-à-vis des barbares la même attitude que les Hellènes. C'est qu'ils ont eu peur successivement des Celtes et des Germains, ce qui leur faisaient entreprendre des défensives offensives. On se tromperait pourtant si l'on s'imaginait une fois de plus qu'il n'y ait jamais eu chez eux de sympathie

pour les barbares et même une attirance vers les barbares. Lorsque l'empire atteignit à son faîte et lorsque Varron put écrire que Rome devenait le monde, *Urbs fiebat orbis*, la notion d'empire s'idéalisa en une mission de réunir tous les peuples dans l'ordre et dans la paix. Ce fut la pensée des grands esprits, celle de Cicéron, celle de Virgile, par exemple, et sans aucun doute celle d'Auguste. Déjà, sous son règne, se produisaient les premiers symptômes d'une décadence. Alors, on voulut voir dans les barbares des exemples de vie simple et saine, de vertus ancestrales, de mœurs rudes et pures, de courage, d'endurance, que sais-je encore ! On se mit à les comparer à la corruption des Orientaux et à la dégénérescence des Hellènes. Le thème commence chez Horace. Il sera repris par les chrétiens. Avec la conviction que Rome est éternelle et que l'empire est dans la volonté de Dieu, il fera chant alterné.



Il y a trois mondes en présence, et non pas deux seulement. Pour l'avoir oublié ou mal vu, beaucoup d'historiens ont faussé les proportions et les rapports. Ne voyant que le monde antique et le monde barbare, ils ont exagéré l'importance de leurs oppositions et conflits, diminué celle de leurs affinités et ressemblances. Certes, le monde antique témoigne au monde barbare une hostilité faite de mépris et de peur, le monde barbare témoigne au monde antique une hostilité dont la supériorité de force et l'infériorité de culture sont les deux composantes. Il n'en reste pas moins qu'ils forment les deux parties d'une seule et même Europe. Or, cette Europe, autrefois comme en ce jour, était menacée par un danger commun qui poussait le monde antique et le monde barbare à s'unir : l'Asie. Mais laquelle ?

Pour les Grecs, l'empire des Perses ; pour les Romains et pour les barbares, l'empire des nomades.

Le monde antique, c'est le bassin de la Méditerranée avec ses portes, ses marches protectrices. Le monde barbare, c'est l'Europe continentale, septentrionale et océanique. Le monde des nomades, c'est le déroulement monotone et infini, dans un cadre de montagnes et de glaces, de trois zones superposées ; celle des steppes, celle des forêts, et celle de la toundra, qui est la steppe gelée. Cette masse amorphe, la sixième partie des terres émergées, écrase de son poids,

et l'Europe, et les zones civilisées de l'Asie. Elle est une immense prison où se meuvent, en dehors de l'histoire, des peuples qui cherchent partout des poternes, des brèches, des couloirs pour s'évader.

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre; leurs armes
Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang.

Ainsi débute, dans *Les Fleurs du mal*, le sonnet irrégulier auquel Baudelaire, qui aimait les titres latins comme Victor Hugo, a donné celui de *Duellum*. Ces deux guerriers, ce sont le monde antique et le monde barbare : Persée contre Sigurd. Ils se battent et ils saignent, et leurs genoux ploient ; tout à coup, surgit derrière eux l'ennemi commun : le dragon.



Rien de plus nécessaire pour acquérir ou retrouver le sens des proportions que de regarder la carte. Que nous montre-t-elle, après nous avoir appris déjà que l'Europe n'est qu'une péninsule asiatique ? Ceci, que l'ensemble formé par le monde antique et le monde barbare, que l'Europe en un mot ne représente que la sixième ou septième partie, non point de l'Asie entière, mais de la seule Asie septentrionale.

Il en résulte que le conflit entre le monde antique et le monde barbare se déroule sur un espace bien étroit, comparé à celui où se livre la lutte de cet immense conservatoire de barbarie avec cet étroit foyer de civilisation. Le premier n'est qu'un débat dans l'intérieur de la maison ; mais l'autre ébranle l'Europe, l'Asie antérieure, les Indes, et l'Extrême-Orient. Le premier, que met-il en cause ? Pas même l'existence de l'empire romain, puisque, malgré leurs coups de boutoir de sangliers, les barbares ont toujours éprouvé le respect de l'empire. Ce qui est en cause, c'est leur établissement dans l'empire et le gouvernement de l'empire : problème politique de succession, problème social de fusion. Mais le débat, mais la lutte entre l'empire et l'Asie nomade met en cause l'existence de la civilisation, l'existence du christianisme. La victoire des Champs Catalauniques fut loin d'être aussi totale et décisive que Jordanès nous le raconte : elle n'en demeure pas moins un symbole. Les

forces qu'Aetius, le dernier en date des généraux romains, avait rassemblées sous ses ordres, c'étaient, autour d'une poignée de Latins, des Germains et des Celtes : déjà une armée européenne et presque une armée chrétienne.

Une armée de barbares tout de même, qui, pour défendre l'empire, s'attaquait à une autre armée de barbares envahisseurs de l'empire. Car l'Asie nomade, c'est un second monde barbare et qui s'étend à perte de vue derrière le premier.

A perte de vue : si le premier est tout entier déjà sous le projecteur de l'histoire, le second est encore hors de l'histoire. Celle de l'antiquité et même celle du moyen-âge ignorent ce qui se passe dans ces profondeurs dont elles n'arrivent à éclairer que le bord. « En ce temps-là, disent les chroniqueurs russes, au moment de la poussée mongole, pour nos péchés, arrivèrent des nations inconnues. Nul ne savait quelle était leur origine, d'où elles venaient, quelle religion elles professaient. » Comment savoir, même au XIIIe siècle, que des orages se formaient dans la région de l'Altaï ou derrière la muraille de Chine ? Lorsqu'on entend le tonnerre, il est trop tard. Les hordes ont déjà franchi le large seuil entre Oural et Caspienne. Au galop de leurs petits chevaux, elles apparaissent sur le Don, le Dniepr, le Danube. La panique se propage ; elle grossit leur nombre, paralyse la résistance. Les Germains reçoivent le premier choc, les Grecs, le second, les Latins, le troisième. Et l'Europe menace de s'écrouler.

La différence fondamentale entre les barbares de l'Europe nordique et ceux de l'Asie septentrionale, c'est que les premiers sont assimilables et que les seconds ne le sont point. Les premiers peuvent se montrer au début pillards, destructeurs, massacreurs : il n'est point dans leur nature de le rester. Ils s'éduquent au milieu des populations civilisées où ils se sont établis : quand ils les gouvernent, il les respectent dans leur langue, leur culture, leurs traditions, leurs lois, leurs croyances, en un mot leur personnalité ; ils font appel à la collaboration des élites occidentales ; ils s'entendent avec l'Eglise, ils se convertissent. Les seconds détruisent, quand ils en ont les moyens, les populations vaincues : ils les asservissent ou les chassent ; ils font tomber entre elles un rideau de fer. Pas de fusion possible, pas même de rapprochement. Telle est la tendance originaire des Finnois, des Turco-Mongols, des Slaves eux-mêmes. A la longue, des contacts et des échanges avec les zones de civilisation, des enracinements comme celui des

Hongrois en Pannonie, la christianisation enfin parviendront à diminuer la tendance, à la recouvrir : malgré tout, elle restera dans l'atavisme et il suffira d'un choc pour la réveiller.



Toutes les fois que l'Europe s'affaiblit et se divise, l'Asie nomade pousse contre elle : c'est une constante de notre histoire.

Cette poussée, on la voit venir de très loin, si on la regarde du monde antique.

Nous devons à Hérodote, qui séjourna vers 448 avant notre ère à Olbia, aujourd'hui Orchakov, entre le Dniepr et le Boug, la première vision d'un monde déjà en mouvement vers l'ouest, déjà menaçant pour l'Europe : celui des nomades iraniens, mongols ou turco-tartares. Poussées des Massagètes sur les Scythes, des Scythes sur les Cimmériens ; et les Cimmériens — furent-ils des Thraces, furent-ils des Iraniens de la steppe ? — avaient envahi l'Asie-Mineure : les Hellènes de là-bas en avaient gardé un souvenir horrifié, qui se retrouve dans l'Odyssée. On peut donc fixer au VIIe siècle avant notre ère le premier anneau de la chaîne.

Les Sarmates que, sous le nom de Sauromates, Hérodote place derrière les Scythes, prendront la place de ceux-ci qui s'abâtardiront et disparaîtront sous eux. Les Sarmates seront les premiers des peuples « hamaxèques » à faire leur entrée en Europe. Ils descendront en Pannonie, menaceront avec les Marcomans et les Quades la ligne du Danube, la franchiront, lanceront des pointes jusque vers Aquilée. Domitien, puis Constantin le Grand durent entreprendre contre eux des expéditions punitives.

Les Alains, qui nomadisaient à l'ouest de l'Oural, pressèrent à leur tour les Sarmates. Et l'empire commença de s'inquiéter devant ce qu'Ammien Marcellin appelle les *in immensum extentas Scythiae solitudines :* la plaine russe.

Le monde nordique ne nous a point laissé d'historien pour nous renseigner. Mais nous pressentons que ses mouvements désordonnés, qui prennent des allures de panique, n'eurent pas pour seules causes des accroissements de population, des famines, des inondations ou l'esprit d'aventure. Le monde nordique subit, lui aussi, les pressions asiatiques. C'est qu'il leur est ouvert sur la Vistule, le long des côtes baltiques. Il y a, en effet, pour les

Asiates trois grandes portes d'invasion, des portes qui ne se ferment jamais : celle de la Djoungarie, celle qui s'élargit entre l'Oural et la Caspienne, celle du « sillon central » entre les monts de Bohême et la Baltique — et par elle on arrive sur la mer du Nord, sur la Manche, sur l'Atlantique. Le courant d'air venu de Mongolie ou de Sibérie peut ainsi balayer toute l'Europe.

***

L'apparition des Sarmates posait à l'empire une question angoissante : est-ce que les Germains allaient s'allier contre lui avec les barbares asiatiques ? L'empire voyait se faire cette alliance dans la plaine de Pannonie, sur cette ligne du Danube où il était vulnérable.

Pourtant, ce ne fut qu'un péril momentané. Entre les Germains et les Asiates, l'opposition demeurait foncière. Je ne chercherai point à l'expliquer autrement que par l'opposition de deux lignes de force. A partir du jour où la seconde Germanie fait son entrée en scène, sa ligne d'expansion ne se dirige plus vers l'ouest ou vers le sud, mais vers l'est.

Ceux des Germains qui vont continuer de se diriger vers l'ouest ou vers le sud, appartiennent encore, sous de nouveaux groupements et avec de nouveaux noms, à l'ancienne Germanie ; les Francs, les Alémannes. Ou bien ce sont des Germains de la mer du Nord. Saxons, Angles, Jutes, en attendant les Danois et les Normands. Mais les Burgondes et les Goths viennent de la Scandinavie, de la Suède. Et pour eux, le terrain d'expansion, c'est la plaine russe. Au temps des Vikings et des Varègues, on l'appellera la Grande-Suède : ainsi dans le premier chapitre du *Livre des rois* (Heimskringla) de Snörri Sturluson.

Les Burgondes, ces ennemis irréductibles des Alémannes avec lesquels pourtant ils ont fait la Suisse, sont caractéristiquement des Scandinaves. Avant leur mélange avec les alpins brachycéphales, ils ont le type classique du « grand dolycocéphale blanc ». Burgonde veut dire les gens de la montagne. Cette montagne, c'est l'île de Bornholm, soit Borghundarholm en danois, Burgundarholm en islandais. Quand ils apparaissent en Allemagne du Nord, entre l'Oder et la Vistule, au second siècle avant notre ère, ils ont bien l'intention de passer à l'est et de descendre vers la mer Noire ;

mais le remous de peuples qu'ils ont provoqué, la défaite que leur infligent les Gépides, les rejettent vers l'ouest, et ils finiront par s'établir sur le Rhin. Seul, un petit groupe descendra vers la mer Noire pour se faire anéantir par les Goths.

Eux aussi, viennent de Scandinavie, de Suède où il semble qu'une partie des leurs soit demeurée. Eux aussi, ont commencé par se fixer entre l'Oder et la Vistule, dans cette région sablonneuse et marécageuse à laquelle ils ont donné le nom de *Gotiskandsa*, selon Jordanès. A ce moment, ils forment encore un peuple unique, avec des rois. Puis ils se divisent en trois groupes, les Ostrogoths ou les Goths brillants, les Visigoths ou les Goths sages, les Gépides. Ils traversent par tribus la région marécageuse de la Podolie, s'avancent entre le Don et le Dniepr, descendent jusqu'à la mer Noire, pénètrent dans la Mésie, traversent les Carpathes, descendent en Pannonie. C'est alors qu'un grand royaume gothique se forme à l'est, entre la Baltique et la mer Noire, jusqu'à la Volga. Ce sera le royaume d'Hermanaric, un roi réel, tout auréolé de légendes. Les Goths organisent le trafic fluvial entre les deux mers, une œuvre que les Varègues achèveront plus tard. Avec eux, Novgorod (le nom indique un établissement plus ancien et primitif), commence probablement de prendre son importance de marché. Et voici que ces étendues de prairies, de steppes et de forêts, ces *late patentes et uberes pagi* d'Hermanaric, pour citer encore Ammien Marcellin, commencent d'attirer d'autres Germains. Là-bas, il y a place pour tous. Cet empire germanique commençait de se solidifier, lorsqu'arriva l'accident : les Huns.

Le choc de ces Turco-Tartares qui, après avoir essayé en vain de soumettre la Chine, se retournèrent au galop contre l'Europe, fit voler en pièces le royaume d'Hermanaric. Ce fut une des catastrophes de l'histoire européenne. Catastrophe pour les Goths qui furent rejetés sur l'Occident. Catastrophe pour l'empire que la fuite en avant de ces Germains fut près de disloquer. Catastrophe enfin pour l'Europe que les Huns furent bien près de conquérir. Ce malheur fit du moins l'union du monde nordique et du monde antique contre l'ennemi commun.

C'est ici qu'il faut regarder sous la surface agitée que forment les événements. En s'installant dans la plaine pannonienne où ils retrouvaient la steppe familière, les Huns occupaient une place de rassemblement d'où ils dominaient la *pars Orientis* et Constantinople, la *pars Occidentis* et Ravenne, enfin toute la Germanie

jusqu'à la mer du Nord et jusqu'au Rhin ; en même temps, par les portes peu élevées des Carpathes, ils gardaient le contact avec l'immensité de l'Asie septentrionale. C'était l'installation d'un coin disjoncteur entre les parties essentielles de l'Europe. Les Huns d'ailleurs n'avaient qu'une force : leur chef, car les peuples de là-bas n'ont de force qu'autant qu'ils ont à leur tête un souverain de génie. Attila l'était. Frotté de culture gréco-iranienne, ambitieux de titres romains, Attila joignait l'habileté diplomatique à la puissance militaire. Il s'entendait à démoraliser ses adversaires, à jouer des uns contre les autres, à opposer Ravenne à Constantinople et les Germains aux Romains. Il accueillait à sa cour des transfuges, des conspirateurs, des intellectuels révolutionnaires, des gens d'affaires que le fisc impérial gênait. Autour de lui, la civilisation déliquescente conspirait avec la plus extrême des barbaries. Attila faisait peur, mais il se faisait aussi possible. De là sa double figure . pour les chrétiens de l'empire, celle du « fléau de Dieu » ; dans les Nibelungen, celle du roi Etzel, le juste arbitre. L'une et l'autre sont vraies, et cela est oriental. Sans doute, il a su se rallier une minorité de Goths ; mais c'était par fidélité à un chef à qui la parole donnée vous lie : la *Gefolgschaft*. L'adhésion n'allait d'ailleurs qu'à la seule personne du grand Khan. Sa mort subite provoqua un soulèvement général. Ses héritiers se divisèrent, les Huns remontèrent à cheval et disparurent au fond de l'Asie.

Ce qu'ils avaient laissé à l'Europe, à toute l'Europe, c'était le souvenir d'un cauchemar diabolique. C'était aussi la crainte que ce cauchemar ne recommençât. Et il recommença bientôt avec les Avars, puis avec les Hongrois. A ce moment, il y a deux empereurs pour arrêter l'invasion, refouler les Asiates, mais l'un est Franc et l'autre est Saxon : Charles le Grand, Othon le Grand.

Et pourtant, cela ne sera point fini. Il y aura les Mongols qui arriveront jusqu'à l'Adriatique, il y aura les Turcs ottomans, qui seront devant Vienne en 1683. Il y aura...



Voilà qui nous amène à parler des Slaves en général, puis des Russes en particulier.

Les Slaves sont les cadets de la famille nordique, les tard venus, les parents pauvres. Le premier habitat où on les retrouve est entre le cours moyen et supérieur de la Vistule, le cours moyen et supé-

rieur du Dniepr. Leur centre et réduit, ce sont les marais podoliens. Du fond de la préhistoire jusqu'à leur entrée tardive dans l'histoire, les Slaves mènent une vie cachée : les eaux des marécages, elles aussi, sont cachées sous la végétation, mais elles fermentent. Peut-être Hérodote, certainement Tacite les ont entrevus sans s'apercevoir qu'entre les Asiates et les Germains, se formait un nouveau peuple. Le monde antique ne pouvait d'ailleurs que les entrevoir, car les Nordiques et les Asiates les dérobaient à ses yeux. Et nulle part, ni du côté de la Baltique, ni du côté du Pont-Euxin, les Slaves n'avaient pu se frayer un accès à la mer : déjà la fatalité russe.

Avant d'avoir été baptisé Slave, ce peuple avait reçu des Germains le nom de Wendes, en latin *Venedi*. On les trouve à l'extrémité de la Germanie, sur la Vistule moyenne. Ils ont subi l'influence des Celtes, puis des Germains, enfin des Sarmates. Puis, par un phénomène bien connu, Wendes s'est appliqué à l'ensemble des peuples auxquels nous collons l'étiquette de Slaves. Les Wendes n'étaient pas immobiles, d'autant plus qu'ils habitaient de mauvaises terres et que nous les pouvons imaginer prolifiques. Ils s'étiraient le long des fleuves et des rivières, cherchaient en vain des issues vers la Baltique, profitaient des couloirs que leur ouvraient les déplacements des Germains ou des Asiates, se laissaient entraîner par eux. Il n'est pas impossible que les Vénètes d'Armorique et ceux d'Italie soient bien des *Venedi* emportés par les mouvements des Celtes durant l'âge du bronze. Race destinée à subir des maîtres étrangers, les Wendes disparaissent sous les Goths, les Huns, les Avars, les Hongrois. Ces bousculades dont on peut dire qu'elles n'ont jamais cessé depuis l'âge du fer vont pourtant les sortir de l'anonymat et les lancer dans l'histoire. Ils se sont, en effet, avancés vers l'ouest et vers le sud. Ils ont dépassé la Vistule, franchi les Carpathes, ils sont parvenus jusqu'au Danube. A cela, le monde gréco-romain ne prêta attention aucune. Tout occupé à se défendre contre les barbares, l'empire ne vit point le nouveau danger qui le surprendra.

Au VI[e] siècle de notre ère, les Slaves en sont encore à l'âge du fer, ce qui nous ramène à un bon millier d'années avant le Christ. Ils feront donc irruption dans l'histoire avec au moins quinze siècles de retard sur le monde antique et plus de cinq sur le monde nordique. Que sont-ils alors ? Si le Grec est un hypercivilisé en décadence, le Romain, un civilisé et un civilisateur, le Gaulois,

un semi-civilisé et le Germain un barbare, le Slave — il porte maintenant ce nom d'où le moyen âge tirera celui d'esclave — est un sauvage. Il l'est au sens étymologique du terme, puisqu'homme de la forêt. Il est aussi l'homme des cours d'eau qui sillonnent la forêt et que l'on descend à cheval sur un tronc d'arbre ; puis on apprend à le creuser, à l'équilibrer, à en faire une pirogue. En effet, le portrait que les historiens byzantins, Procope en tête, nous ont laissé des Slaves, évoque les Peaux-Rouges. Ces nomades ne construisent aucun établissement durable. Pêcheurs, chasseurs, guerriers, ils ont besoin de vastes espaces, car ils se déplacent toujours. L'agriculture ne les retient guère : ils brûlent un coin de forêt, dispersent la cendre, labourent superficiellement, ensemencent, récoltent, vont ailleurs. Ils épuisent la terre, car on ne peut utiliser qu'une fois les champs ainsi maltraités. Ils sont sobres, hospitaliers ; mais, sitôt que leurs instincts se déchaînent, ils se conduisent comme des brutes, massacrent et détruisent sans discernement. Ils ne tiennent jamais leurs promesses. Mal armés, ne connaissant ni le casque, ni la cuirasse, ni le manteau, ils sont des guerriers d'une indomptable bravoure. Avec leurs petits boucliers ronds, qui les protègent mal, et leurs lances, ils se lancent en avant et méprisent la mort. On les tue en masse : il en revient toujours et les armées franques et byzantines finissent par ployer devant eux. Leurs archers, aux flèches empoisonnées, ne manquent jamais leur but. Leur tactique est aussi celle des sauvages, des Peaux-Rouges : sortir tout-à-coup des forêts, surprendre, attaquer, puis s'enfoncer de nouveau dans les forêts pour échapper à la contre-offensive et à la poursuite. Les Slaves connaissent toutes les ruses de guerre, et il faut être à chaque instant sur ses gardes avec eux.

Tels étaient ces cadets de la famille nordique dont les migrations, les infiltrations, lentes mais irrésistibles, pénètreront jusque tout près du Rhin, à l'ouest et, au sud, réduiront pour des années l'empire byzantin à ses côtes, à ses îles et à sa capitale. « Ce qui est grave, écrit M. Lot dans ses *Invasions barbares*, c'est que cette marée humaine ne laisse rien subsister du passé. Elle dértuit les villes anciennes, laisse crouler monuments, routes et ponts : elle semble pendant longtemps imperméable à la civilisation grécolatine. La péninsule des Balkans et l'Europe centrale sont replongées dans une barbarie dont ces contrées étaient sorties depuis de très longs siècles. » Ces païens féroces, qui torturent les prisonniers

et brûlent sans nécessité, ont fait à la civilisation et à l'Europe un mal irréparable en séparant l'Orient de l'Occident, en détruisant la belle civilisation intermédiaire qui les unissait.

***

Et les Russes ?

Les Russes sont les Slaves qui, n'ayant pu pénétrer en Europe, ont dû faire volte face vers le Nord et vers l'Asie.

Les Hongrois les ont, en effet, empêchés de descendre en Pannonie par les cols des Carpathes et de suivre les autres Slaves vers l'ouest et vers le sud. Les tribus protorusses ont donc été contraintes de tourner le dos à la civilisation et d'entrer dans le vide. Il leur sera impossible de se nouer à aucune tradition, d'assimiler aucune culture. Comment s'étonner si leur développement sera en retard sur celui des Germains et même des autres Slaves ? On ne saurait d'ailleurs parler de retard : les Protorusses se trouveront en dehors de l'Europe, en dehors même de l'Asie stable et civilisée. La Russie s'est édifiée sans base historique. Elle se ramène à une vaste expérience coloniale. Encore débutera-t-elle dans les conditions les plus précaires, en face d'obstacles naturels que les Russes mettront des siècles à surmonter : la forêt, la steppe, leur immensité à toutes deux.

Dans cette immensité, qui rencontreront-ils ? Dans la steppe, les Tatares ; dans la forêt, les Finnois.

Plus les Grands-Russes avanceront vers l'est, dans la steppe, et vers le nord, dans la forêt, plus ils se mêleront aux Finnois et aux Tatares, de telle manière que leur type nordique s'en trouvera profondément modifié. En ce jour, leur constitution sanguine révèle des affinités plus profondes avec les Finnois et les Tatares qu'avec les Européens et même les autres Slaves. « On peut donc estimer, écrit Lahovary, dans ses *Peuples européens*, que les Russes d'aujourd'hui sont constitués pour environ les deux tiers, en Russie centrale et méridionale, et pour les trois quarts, en Russie orientale, par des éléments mongoloïdes d'origine asiatique-septentrionale. Le sang des anciens Slaves ne coule donc plus guère dans les veines des Russes actuels, dont la masse est constituée par des Finno-Mongoloïdes ; ce sont des Slaves par la langue, bien plutôt que par les origines. » Et voilà ce que l'anthropologie morphologique, la toponymie, les noms de famille, l'histoire et la géographie. viennent confirmer.

La Russie s'est formée au point d'intersection de deux grandes lignes de force. La première monte du sud au nord : elle est celle du monde gréco-oriental et de son christianisme. La seconde s'étend de l'est à l'ouest : elle est celle des nomades asiatiques. La Russie est donc la fille, l'héritière de deux empires : celui de Byzance et celui de Gengiskhan. Le byzantin lui a transmis un idéal : la troisième Rome ; le mongol lui a légué une réalité : l'Asie.

Les Russes progressaient vers l'est, les Asiatiques, vers l'ouest. Il y eut donc rencontre, choc, mais interpénétration. L'absence de toute limite précise la rendait inévitable. Les Mongolo-Tatares ont commencé par dominer les Russes ; ils ont fait leur éducation politique, administrative et militaire. Puis les Russes ont dominé à leur tour les Mongolo-Tatares. Changement de domination, mais sur le même territoire : celui de l'Asie septentrionale et de la Haute-Asie.

C'est ainsi que les Russes prirent la place des grands nomades et, le moment venu, se retournèrent comme eux vers l'Europe. Ils sont en train de réussir ce que les Mongols avaient tenté. Du point de vue de l'histoire, les événements actuels sont la quatrième poussée des barbares : il y eut celle des Celtes, puis celle des Germains, puis celle des Slaves ; après quoi, il ne restait plus que celle des Asiatiques. Elle prit d'abord la forme turque ; avec Pierre le Grand, elle a commencé de prendre la forme russe.

Du point de vue historique encore, les événements actuels se rattachent à ce phénomène général : le soulèvement de l'Asie contre la domination européenne. Jusqu'en 1917, les Russes ont toujours été gouvernés par des Européens ou par une petite élite européanisée. Il y eut la dynastie varègue ; après l'interrègne, il y eut celle des Romanov, mais ils étaient d'origine borusse, balte. Puis les Romanov s'éteignirent quant aux mâles ; des Dano-Allemands leur succédèrent : les Holstein-Gottorp. Déjà le *raskol* avait été un soulèvement religieux des Russes contre les Grecs. La révolution politique et sociale de 1917 élimina le gouvernement à l'européenne de Pierre le Grand et de cette petite élite qui nous a donné si longtemps le change. La révolution de 1917 et le régime des soviets, sont en réalité un mouvement de retour aux origines, une érosion politico-sociale, bouleversant, émiettant la mince surface européenne qui recouvrait l'immense plaine. Son moteur est l'esprit, l'instinct antieuropéen. Sur ce point, aucun doute n'est possible maintenant.

Qu'arrivera-t-il, il ne m'appartient pas de le dire. En revanche, il m'appartient de me tourner une dernière fois vers le passé et d'y chercher le tracé de la ligne de force que suit l'histoire russe.

Une ligne brisée. Le développement historique de la Russie n'est pas homogène, il est hétérogène. Il n'est pas rythmique, il est arythmique. Il ne possède aucune continuité. De violentes ruptures, de brusques déplacements ; après quoi, on recommence de zéro autre chose ailleurs, le contraire de ce que l'on avait fait : voilà le spectacle que nous offre cette histoire.

Ce n'est point nier qu'elle ait un développement, c'est indiquer le caractère de ce développement. Il fait défiler devant nous quatre Russies : celle de Kiev, celle de Moscou, celle de Saint Pétersbourg, celle des Soviets. Il est fort légitime de voir dans chacune d'elles une étape dans la vie d'un peuple qui naît, se forme, s'agrandit, devient un empire, une grande puissance mondiale. On est en droit de dire que la naissance et la formation, c'est la Russie de Kiev, l'agrandissement, la Russie de Moscou, l'empire, celle de Saint-Pétersbourg, la grande puissance mondiale, celle des Soviets. Il n'en demeure pas moins que la Russie des Soviets a détruit celle de Saint-Pétersbourg, laquelle avait détruit celle de Moscou, laquelle avait détruit celle de Kiev avant les Mongols, qui n'ont fait que l'achever, on l'oublie trop.

Une cinquième Russie n'est pas seulement dans l'ordre des possibles, elle est dans celui des probables ; mais n'oublions pas non plus qu'entre chacun de ces déplacements, chacune de ces ruptures, s'insère une longue période d'acceptation, et cela encore est asiatique. Il est vrai que notre vie moderne a pris une allure si périlleusement accélérée, que tout processus historique s'en trouve nécessairement raccourci.



Nos origines déterminent encore la marche de l'histoire, et les grandes lignes de force poursuivent à travers l'histoire leur déroulement.

GONZAGUE DE REYNOLD.

CEUX DE LA « GALATÉE »

PREMIÈRE PARTIE

I

Les mains au fond des poches, le capitaine Le Gac contemplait cette bande d'eau d'un mètre de large, qui séparait son navire du quai, avec une insistance qu'il n'avait jamais accordée aux plus vastes horizons. C'était un homme large et tassé, qui portait, sur un cou abrégé, un visage de proconsul romain, jauni dans des provinces lointaines et à qui un potache désœuvré eût crayonné une paire de moustaches épaisses. Renfrogné, ses bajoues lourdes tirant vers le bas, comme remplies de grenaille de plomb, il laissait monter en lui la pression d'une indignation cependant tout à fait inutile. L'eau du bassin, entre la coque et la muraille, était pavée de biscuits verdâtres et gonflés, qui se touchaient ainsi que les carreaux d'un dallage. Des manutentionnaires, la nuit, avaient balancé là des sacs et des sacs de biscuits avariés. Le capitaine Le Gac en faisait le compte et ce gaspillage éhonté l'étouffait de fureur : on eût dit que ces vivres avaient été arrachés à ses soutes et qu'on lui en présentait la note. Pour un peu, il eût interpellé tous ceux qui passaient du quai sur son navire, sans même un coup d'œil à cette eau scandaleuse, gréeurs, débardeurs, commissionnaires.

Le crachin avait repris et brouillait à l'est le beffroi et les toits de Dunkerque. Derrière le dos large du maître après Dieu, la *Galatée*, trois-mâts barque de dix-huit cents tonnes, à perroquets pleins, s'emplissait sans qu'il parût y prendre garde. Deux grues, dans des sifflements de vapeur, des clappements métalliques, puisaient sur le quai luisant des élinguées de caisses qu'elles amoncelaient dans les coursives.

En ce mois d'avril 1897, les grands longs-courriers à voiles étaient toujours maîtres des ports. Les vapeurs, avec leurs chaudières encore gaspilleuses de charbon et d'eau douce, ne pouvaient les battre sur les longs parcours.

Dans les docks de Londres et d'Anvers, aux rives de la Clyde ou de la Mersey, dans les darses de Hambourg, les bassins de Dunkerque, les forêts blanches ou or pâle des mâtures enchevêtraient leurs vergues, dressaient dans les ciels gris leurs échafaudages sonores.

Les chantiers navals recherchaient la vitesse par la beauté. Les grands quatre-mâts des Bordes rivalisaient de sveltesse élégante avec les « P », les navires de la Compagnie Laietz, de Hambourg, dont les noms commençaient tous par cette lettre. Les trois-mâts carrés de Londres, de Liverpool ou de Glasgow allongeaient leurs galbes lisses, hanche à hanche avec les fins clippers de Nantes, de Bordeaux, du Havre et de Dunkerque.

Comme des pur sang dans leur stalle, avant la course, les navires immobiles entretenaient sur eux la fiévreuse activité de leurs soigneurs. Des corvées de gréeurs s'affairaient dans les mâtures. On déverguait les voiles des arrivants, on enverguait sur ceux qui allaient partir. Les glènes de filin, la peinture, les voiles neuves embarquaient.

Bord à bord avec le repos des grands coureurs, les quais redoublaient leur agitation et leurs efforts. Ici, on débarquait les nitrates du Chili. Là, on embarquait des ciments, des rails, du charbon pour les Amériques. Ailleurs on lestait les grands clippers qui se chargeraient à New-York de caisses de pétroles pour le Japon. Des arrivants rejetaient les fatras du dernier voyage.

Ce quai de Dunkerque sonnait sous le trot pesant des gros Boulonnais, les roues ferrées des camions, camions de brasseurs, de matériel d'armement, de vivres, camions d'hôtesses emportant haut empilés les coffres bien espalmés des nouveaux débarqués ou rapportant à bord ceux, plus défraîchis, de leurs pensionnaires en instance d'appareillage. Des calèches, dans les deux sens, les dépassaient amenant ou ramenant les capitaines de navires, les capitaines d'armement, les shipchandlers, les marchands d'hommes avec leurs cargaisons de matelots, leurs renforts de filles : un bras nu autour d'un cou et on tient le gars...

La *Galatée* était en partance dans le bassin Freycinet n° 2. Elle armait pour Iquique (Chili) et San-Francisco. En couple, s'as-

seyait le *Cambronne* de Nantes et, sur l'avant, le *Houguemont*, une grosse barque de Liverpool, s'amarrait à quai.

La *Galatée* n'était plus de première jeunesse, mais sa mâture fine attestait sa race. Près du lourd *Houguemont*, taillé pour cogner tête baissée dans la lame, on la sentait faite pour les esquives rapides et les échappées. Même le voisinage du *Cambronne*, sorti flambant neuf des chantiers, ne l'humiliait pas.

Le capitaine Le Gac emplissait toujours ses gros yeux de sa soupe au biscuit. Il fallut, pour l'en arracher, qu'un petit homme à barbiche lui criât à l'oreille, par dessus le tapage que concassaient les grues :

— Capitaine, j'apporte le chronomètre.

Le Gac accueillit la nouvelle d'un signe de tête maussade et précéda l'arrivant dans la chambre de veille. L'opticien, avec force précautions, fixa le chronomètre dans son armoire.

— Il est excellent, vous savez, capitaine. La marche est constante : quatre dixièmes, pas plus.

Quand le capitaine, après l'avoir reconduit, se retrouva sur le pont, la mêlée s'y faisait plus frénétique et plus confuse. Des hommes hâtifs se croisaient dans la « grande rue », courbés sous leur charge ou braillant des appels. Des commissionnaires se bousculaient sur la passerelle. On roulait des tonneaux dans les coursives.

Deux officiers et le maître d'équipage répartissaient ce chaos. M. Monnard, le second, un carnet à la main, pointait les glènes de filin, le bitord, tout le matériel que déversaient les camions des shipchandlers. M. Guézennec, le lieutenant, dirigeait sur la cambuse, où on les arrimait, les barils de lard salé et les fûts de vin. Hervic, le bosco, avec son équipe, affalait les voiles dans la soute, les neuves au fond, le jeu usé par-dessus, paré à enverguer en arrivant dans les beaux temps.

Le capitaine s'était détourné vers le quai. Le frottis de l'averse y estompait les silhouettes. Trois parapluies y avançaient en ligne. Le Gac ne les remarqua que lorsqu'ils eurent opéré leur conversion, et que le premier se fût engagé sur la planche. Il y avait dessous un monsieur replet et grisonnant, à pince-nez d'or et vêtu d'un complet bien coupé de cheviotte bleue. Son pas le révélait mieux que le visage neutre et figé, un pas lent et appuyé d'arpenteur où l'on sentait l'habitude mécanique de l'exactitude.

La femme qui s'abritait sous le second parapluie offrit à l'ins-

pection du capitaine Le Gac des traits fins et inquiets, des yeux trop clairs qui aussitôt rencontrèrent son regard et se troublèrent.

Sous le troisième champignon poussait un garçon trop long de partout, de jambes, de bras, de cou. Il avait le visage de sa mère en plus étroit, les mêmes yeux immenses et pâles qui viraient, affolés, à la recherche d'une chose, d'un être familier, rassurant, et s'épouvantaient un peu plus à chaque seconde, de ne les point trouver. Il portait une culotte de cycliste dont l'ampleur se cassait en accordéon sur ses jambes maigres. Bien que coupés courts, les cheveux blonds se rebroussaient au bord de la casquette jockey. En vérité, il frisait !

En abordant le capitaine, le chef de famille se rengorgea. Il le faisait chaque fois qu'il sentait un besoin de densité supplémentaire. La chair rose du cou gonfla en bourrelet hors du faux-col droit, du « presse-étoupe », comme disaient les matelots.

— Capitaine, je suis M. Barquet... Bérault vous a certainement mis au courant.

— En effet.

Le capitaine Le Gac souleva son chapeau melon : Barquet, le gros fabricant de conserves de Fécamp, que le père Bérault, l'armateur, avait dû appeler en renfort après le naufrage récent de sa *Circé* mal assurée ; Barquet qui d'entrée de jeu imposait, pour ce voyage-ci, son fils comme pilotin. Il semblait pourtant évident au capitaine, au premier regard jeté sur l'impétrant, que les deux-là n'avaient qu'une chose à faire : le prendre chacun par un bras et l'emmener où ils voudraient, mais partout ailleurs que sur le pont d'un bateau ! Il demanda, mollement :

— Et c'est là le garçon ?...

— J'ai voulu vous l'amener moi-même pour vous demander de ne rien lui passer, expliqua M. Barquet d'une voix de père spartiate. On n'a rien pu en faire au collège. J'ai donc décidé qu'il naviguerait, parce que c'est, à mon sens, la meilleure manière de faire un homme.

Le Gac acquiesça, d'un petit signe, qui pouvait aussi bien approuver l'axiome que son application au nouveau pilotin. Celui-ci écoutait, éperdu de honte, et de ce que Le Gac prenait pour de la crainte, quand c'était l'horreur de ce bateau, de ces hommes à peine entrevus et aussitôt détestés. Le capitaine, comme la plupart des chefs, n'avait des êtres qu'une compréhension élémentaire, mais soudaine et juste. Il sentit aussitôt que le nouveau patron se

débarrassait, en l'embarrassant d'un laissé pour compte. Pendant un an, M. Barquet n'aurait plus sous les yeux ce fils qu'il avait raté. Peut-être aussi croyait-il vraiment à un dressage possible par la rude vie du bord. Là, il se trompait, Le Gac en était certain d'avance. Il se rappelait l'histoire de cet acteur qui en scène avait glissé à un camarade un œuf que le malheureux avait dû garder en main jusqu'à sa sortie. C'était un peu la même blague qu'on lui faisait... Il promit, sans conviction.

— On fera pour le mieux.

— Vous veillerez sur lui, capitaine.

— Je suis là pour ça, Madame.

Mais comme le regard bleu-gris s'attachait à lui avec une fixité poignante, il ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, Madame. On vous le ramènera, votre fils, et de toute façon le grand air lui fera du bien. On va vous montrer sa cabine, vous pourrez l'installer... La nourriture des officiers, oui, Madame.

Il subit encore, le temps convenable, les recommandations du père : « Ce à quoi il a droit, mais strictement. Pas de faveur ». M. Barquet exigea, pour finir, que son fils regagnât le bord, dès la fin de l'après-midi, sitôt le départ du train de Fécamp.

— Vous voudrez bien contrôler, capitaine.

— C'est entendu... Excusez-moi, M. Barquet. Je vois qu'on m'appelle là-bas. Une veille de départ... Il faut que tout cela soit rangé ce soir. Toupin, tu vas montrer la cabine du pilotin à ces messieurs-dames...

Jean Barquet, en rentrant à bord, a trouvé le bateau désert... Les adieux à la gare... Sa mère, en larmes, poussée dans le wagon par son père. « Voyons, c'est ridicule ! » Un sanglot qui crève dans la gorge du pilotin. M. Barquet, un pied sur le marchepied, qui se retourne, indigné : « Tu ne vas pas pleurer ! » Lui, qui crie avec rage : « Ah non ! », et s'enfuit.

Les rues de Dunkerque, interminables et mouillées, rue Thiers, rue Alexandre-III, rue de l'Église... Il les a suivies, sans pensée, l'une après l'autre, la poitrine serrée comme dans un corset de fer, et s'est retrouvé, au bout du bassin du Commerce, au pied de la tour du Leughenaer. C'est seulement là qu'il a commencé à chercher le bateau, quand il s'est aperçu que tous ceux qui s'amarraient au quai n'étaient que des barques de pêche, que les gros étaient ail-

leurs. Il s'est perdu. Il a erré le long des docks, de darse en darse. A la fin, un douanier l'a remis sur le chemin et il est arrivé à la *Galatée* sans l'avoir reconnue, parce qu'il ne l'a vu qu'encombrée, bruyante, et qu'il la retrouve silencieuse et nue.

Il tire de sa poche une clé volumineuse, maussade, et il ouvre cette caisse carrée qui est sa cabine, une caisse faite de morceaux de parquet, les mêmes lames rugueuses, pour le plancher, les cloisons, le plafond. Il s'abat sur sa couchette et se roule dans le désespoir, un désespoir de jeune, à hoquets et à sursauts. Il est encore d'âge à éprouver toutes les affres de l'abandon ; un homme fait n'eût senti que le poids de la solitude.

L'heure du dîner, une heure plus jaune, entrée par le sabord, le chassa de l'étroite caverne. Il n'avait pas faim, mais l'habitude du repas toujours servi chez son père à sept heures précises jouait encore dans sa détresse. Il était ressaisi par la préoccupation quotidienne d'y être exact. Il y avait peut-être, comme chez lui, dans un coin de ce bateau, une table où il devait s'asseoir, où on l'attendait. Le capitaine, prévenu de sa rentrée à bord, une rentrée qu'il devait « contrôler », avait sans doute donné des ordres.

A peine sur le pont, il retrouva cette impression d'épaisseur pataude qui l'avait toujours frappé à chaque visite de bateau. Ce n'était qu'objets mal équarris, ébauchés dans la masse. Le bois semblait à peine sorti du tronc d'arbre, le fer gardait des pesanteurs rudimentaires d'enclume ? Le garçon n'avait jamais soupçonné la dépense de forces que la mer exigerait de toutes ces choses : cette fois encore, il n'en sentait que la grossièreté.

Il erra dans les coursives, le long des panneaux, sous le crachin qui ne cessait pas. Afin de s'abriter, il entra un moment dans la cuisine, toute emplie d'une odeur de suie et s'assit, quelques instants, sur le fourneau noir.

Il repartit, se prit le pied dans une chaîne, déchira sa manche au coin d'une tôle. Son anxiété s'augmentait à traverser le bateau à la fois désert et tout semé de pièges. Il descendit une échelle, mais à son premier pas dans la cale, un rat lui sauta aux jambes. Il remonta en étouffant un cri : un vieil homme barbu à boucles d'oreille l'attendait en haut.

— Qu'est-ce que tu faisais là-dedans ?

Il balbutia :

— Je suis le nouveau pilotin...

— Ah ! t'es le pilotin, dit l'homme. Tu paies pour naviguer,

toi. T'es venu prendre la place d'un petit gars qui aurait eu besoin de gagner pour manger.

L'œil sévère du bonhomme l'inspectait et Barquet, stupide, à cette révélation qu'il volait la place d'un autre, grimaçait déjà un pauvre sourire, avant de répondre qu'il n'y était pour rien, quand le vieux conclut, le devançant :

— T'en auras p't-être vite plus que ton content...

Puis il revint à sa question.

— Mais pourquoi que t'es là ? Les hommes n'arrivent que demain.

Barquet expliqua que c'était convenu avec le capitaine, qu'il devait dîner à bord. L'autre le regarda avec une lueur amusée dans son œil jaune :

— T'attendais que le vieux débouche son champagne en ton honneur ? C'est pas tout à fait dans ses habitudes... Puisque t'as des sous, dégage, va manger en ville. T'en retrouveras pas tout de suite l'occasion.

— Mais, dit le pilotin, je pourrai revenir coucher dans ma cabine ?

Désarmé par une telle candeur, l'homme acquiesça :

— Oh ! si tu veux... Mais j'ai navigué pendant trente-cinq ans. Il y en a dix que je suis gardien de bateaux et ça sera la première fois que je verrai ça.

Barquet avait dîné de deux cornets de frites, puis la ville ruisselante lui avait paru plus sinistre encore que le bateau, et il était revenu à bord, y rabâcher son chagrin, dont la monotonie avait fini par l'endormir. Des pas lourds, au-dessus de sa tête, l'avaient éveillé. En sortant, il s'était heurté au capitaine. Le Gac l'avait regardé comme s'il avait été un piano, un objet inutile et encombrant, mais cher et fragile, qu'une fantaisie d'armateur l'eût contraint à embarquer.

Il fallait cependant, pour la bonne règle, lui découvrir des simulacres de besogne et le capitaine ordonna :

— Vous allez donner la main au lieutenant, à la cambuse, pour ranger ce qui arrive.

Car on embarquait les vivres frais, le pain, la viande, les sacs de pommes de terre, de carottes et d'oignons. Guézennec, le lieutenant de cage-à-poules s'affairait. Quimpérois joufflu et coloré, il semblait, pour l'heure, content de vivre et de voir cette abondance se déverser dans ses domaines. Il jaugea, lui aussi, d'un coup d'œil, l'aide qu'on lui envoyait.

— Le pilotin, ça ? Je croyais que c'était tombé du sac aux navets... Vous la reverrez votre mère. En attendant, ramassez celles qui roulent.

Il parlait des pommes de terre que les commissionnaires vidaient dans les parcs.

Le nouveau second, un homme grand et sec, à veston noir et à casquette, dont le visage osseux s'aiguisait d'une barbiche fraîchement taillée, venait, pendant ce temps, d'achever l'appel. Il ne manquait que dix hommes sur vingt-deux : c'était inespéré ! Le maître d'équipage, il est vrai, avait répondu au nom de six, qui avaient eu trop de peine à gagner leur couchette pour en sortir.

Le brigadier de gendarmerie et cinq de ses hommes attendaient près de la passerelle, ces gendarmes maritimes à pantalon blanc, à aiguillettes et épaulettes blanches. Le second remit la liste des manquants au brigadier dont les épais galons d'argent montaient jusqu'au coude, tandis que les moustaches épaisses s'effilaient jusqu'aux pommettes.

— On appareille à midi, dit-il d'une voix froide et lente. Vous avez deux heures pour les ramener, brigadier.

Le gendarme, habitué à la rondeur bourrue des officiers long-courriers, regarda avec étonnement celui-là, austère et rigide comme un magistrat, et vaguement intimidé, il assura :

— Ils seront là à temps, monsieur.

D'un signe de tête, il lança ses hommes. Lui, restait à bord avec un gendarme pour enregistrer les arrivées. Désormais les manquants ne rallieraient la *Galatée* qu'encadrés par les « brasse-carrés », flanqués de deux bicornes taillés en trapèze, comme des huniers brassés carrés. Cela coûterait trois francs à chaque retardataire, trois francs de 1897, la « prime d'arrestation ». Mais c'était le dernier jeu qui se jouait avant l'appareillage, un dernier luxe qu'ils se payaient, une façon de se faire rendre les honneurs à la coupée...

Le premier fut ramené à dix heures et demie, un petit noiraud, parfaitement ivre, mais souriant qui, en défilant sur la planche faisait le salut militaire.

— Vous parlez d'un numéro, dit un des gendarmes, en s'épongeant, lorsqu'ils l'eurent poussé sur le pont. Il ne voulait pas embarquer sans Jean-Bart ! Ça a été toute une histoire pour le décoller du pied de la statue. « Vas-tu descendre, qu'il criait, quand je te dis qu'on se déhale à midi ! »

A onze heures moins un quart, il en arriva trois d'un coup, coiffés de chapeaux de femme et qui s'abritaient sous des ombrelles. Les deux gendarmes suivaient, avec une grosse brune à tablier blanc, la bonne, chargée de récupérer les accessoires.

Vingt minutes passèrent sans rien ramener. M. Monnard, le second, tira de son gousset une grosse montre en argent et regarda l'heure.

— En voilà encore un, monsieur.

Le brigadier s'était rapproché de l'officier et lui montrait deux bicornes qui progressaient sur le quai. Mais on ne voyait personne entre eux, et le brigadier, sourcils froncés, scrutait leurs silhouettes encore lointaines, souvent éclipsées par les grues ou les amoncellements de marchandises.

— Ah ! je comprends, dit-il enfin. Celui-là, ils le ramènent en brouette.

Bientôt en effet, on fit dégager la passerelle. Un gendarme, d'un dernier effort de reins, y poussa la brouette où gisait un homme en tas, la tête à toucher les genoux, les bras pendants jusqu'au sol.

— Qui est-ce ? demanda le second.

— Névei, répondit le gendarme qui accompagnait le porteur.

— Sans Fortuné, celui-là, on ne le trouvait point, assura l'autre après avoir soufflé. Il ronflait dans la mue aux poules !

— Il n'en manque plus que cinq, déclara le brigadier, qui venait de cocher Névei sur sa liste.

Le second, de nouveau tira sa montre.

— Il serait temps qu'on les trouve : le remorqueur sera là dans trois quarts d'heure.

— C'est qu'ils vous ont de ces inventions ! s'excusa le brigadier.

Il commença de conter ses souvenirs de partance, la chasse au matelot menée chez les hôtesses et dans toutes les boîtes du port. Il le faisait sans acrimonie, égayé souvent à un souvenir drôle. C'était une partie de cache-cache qui se jouait ce jour-là entre les « brasse-carrés » et les matelots. « C'est à toi de me trouver, je te paie pour ça »... Et ils se cachaient bien, les gars ! Mais comme ils ne pouvaient se défiler que chez les hôtesses et les bistrots, cela simplifiait la besogne... Il fut interrompu par Hervic, le bosco, qui, lui aussi, scrutait le quai, et qui annonçait :

— V'là Le Corre et Gouret.

Ceux-là ne se pressaient point. Le Corre, un Cornouaillais à menton carré, dormait en marchant avec des chutes de tête dans le foulard, brutales à s'en disloquer le cou. Gouret, son matelot, un colosse à cheveux ras, dont les yeux noyés s'enfonçaient sous un front plat, expliquait à grand renfort de gestes amples et mous, quelque chose de difficile au gendarme de droite qui approuvait en riant.

Mais au moment d'aborder la passerelle, l'homme eut un recul, un sursaut de bête devant une entrée d'abattoir : un instinct secret de défense se réveillait au fond de l'ivresse. Dans ses yeux troubles, à l'aspect du navire, de la haine flambait. Le gendarme alarmé lui avait pris le bras : il se dégagea d'une torsion brusque. Mais comme il demeurait immobile, poings serrés, en garde contre le bateau dont la menace venait de le frapper, les deux gendarmes le saisirent au poignet et à l'épaule. Sur un signe du brigadier, le brasse-carré, resté à bord, courut leur prêter main-forte. A eux trois, ils traînèrent le matelot sur la planche, à courtes poussées, malgré ses soubresauts et ses ruades. Puis Hervic l'empoigna et à bout de bras le mena vers le poste. A la porte de la cambuse, Barquet regardait avec horreur embarquer ces hommes avec qui il allait vivre.

— D'où en sommes-nous ? Monsieur Monnard ?

Le capitaine le demandait sans quitter des yeux l'entrée du bassin, par où, dans quelques minutes, allait surgir le remorqueur.

Le second, pour qui tous les noms de l'équipage étaient nouveaux, consulta sa liste avant de nommer les trois absents.

— Il manque Morbecque, Mahé et Rolland, capitaine !

— Morbecque ralliera avec Mahé, assura le Vieux. C'est son matelot. Mais comme il est de Dunkerque, il se fera un point d'honneur de n'embarquer qu'à la dernière minute. Quant à Rolland...

Il n'acheva pas parce qu'il venait d'apercevoir sur l'eau grise l'avant cambré du remorqueur *Dunkerquois* 6. Il s'en alla vers l'écubier, où le bosco rassemblait déjà les paillets, les boudins de vieille toile à voile qui protégeraient la remorque contre le ragage. Déjà le remorqueur approchait, à petite vitesse, quand le bosco murmura :

— Regardez donc ce qui s'amène, cap'taine.

Pour que Hervic, maître d'équipage de la *Galatée*, jugeât que quelque chose valût, à ce moment, d'être regardé, de préférence

au *Dunkerquois* 6, il fallait vraiment que cela fût peu ordinaire. Le capitaine se détourna, et sur le quai où déjà s'arrêtaient les passants toujours attentifs à un départ, il aperçut Morbecque et Mahé donnant chacun le bras à un gendarme et brandissant de l'autre main les coupe-choux de la maréchaussée. Aussi fins saoûls les uns que les autres, brasse-carrés et matelots avaient échangé leurs coiffures. Mahé portait le bicorne à l'ordonnance, mais Morbecque avait posé le sien à l'amiral, la pointe en avant. Arrivés à la passerelle, ils se désunirent, mais ce fut pour se prendre par le cou, dans l'effusion des derniers adieux. Morbecque, un grand rouquin qui gardait, même inondé, un teint pur de fillette, déclara solennellement :

— Tu ne diras pas, hein ! brasse-carré, qu'on ne l'a pas payé, ton remorquage ?

Chaque matelot déniché par les gendarmes dans un coin de bar ne manquait jamais d'offrir à boire à ses poursuivants, mais ceux-là y étaient allés largement.

A l'arrière, au fronton de dunette, le brigadier fronçait le sourcil, tandis que ses gendarmes en se recoiffant, essayaient de rattraper un peu de dignité. Mais comme Morbecque, en franchissant la passerelle, manqua de passer par-dessus le filin d'acier qui formait garde-fou, le capitaine Le Gac fit signe du menton au bosco :

— Bottez-leur le train et qu'ils aillent se coucher... Brigadier !

Le gendarme accourut, et en revenant avec lui vers la dunette, le capitaine déclara :

— Rolland n'est toujours pas rentré. Il faudra me le trouver et me l'amener en rade.

Il ajouta, comme le voulait la tradition :

— Passez par l'office, boire un boujaron.

Le brigadier remercia, expédia les souhaits de bon voyage et se hâta vers l'office, car désormais les instants étaient comptés.

— Paré devant ?

— Paré.

La remorque lâche unissait maintenant la *Galatée* au *Dunkerquois* 6.

— Largue partout ! Bâbord la barre.

Les aussières rentrent, main sur main, ce mouvement vif qui anime les cordages et que réussissent seuls les matelots et les femmes pelotonnant la laine. Des gréeurs retirent la passerelle derrière les gendarmes. Sur le quai, les curieux s'immobilisent.

— En avant !

Un remorqueur qui siffle, une remorque qui se tend et vibre, des mouchoirs, des mains qui s'agitent, le navire, lentement, se sépare du quai.

II

Ce fut deux heures plus tard, quand la *Galatée* était mouillée en rade qu'Hervic, après avoir quelque temps considéré un canot qui dansait sur la lame, annonça au second :

— Le voilà, Rolland, les grippe-Jésus le ramènent :

Le canot accosta, mais personne ne bougeait dedans. Un des gendarmes assis à l'arrière cria, après un coup d'œil à leur prisonnier, tassé entre deux bancs au fond de l'embarcation :

— Il ne pourra pas embarquer. Il a fallu lui mettre les menottes et on a ordre de ne les lui ôter qu'à bord.

— On va vous envoyer une chaise, dit le bosco.

C'était une de ces planchettes suspendues par quatre filins et qui sert aux hommes de siège aérien pour les longs travaux de la mâture. Les brasse-carrés y ficelèrent Rolland et on l'enleva. Derrière lui, les gendarmes se hissèrent sur le pont et le déchaînèrent.

C'était un garçon de vingt-deux ans, à traits réguliers et durs. Du sang s'était coagulé dans ses cheveux châtains et avait allongé sur la joue droite deux larmes noires. Toutes les boutonnières de la veste étaient arrachées. Libre, il se tenait droit, immobile, le regard brun attaché aux planches du pont, sans accepter de voir qui que ce fût. Le second, après l'avoir examiné quelques instants en silence, ordonna :

— Rejoignez le poste.

La voix unie, autant que l'ordre bref, parurent surprendre le matelot. Il tourna la tête, jeta un coup d'œil au nouveau chef, puis haussant les épaules, se dirigea vers le poste d'équipage. Pas un de ceux qui flânaient sur le pont ne parut l'apercevoir. Il avait le visage violent de quelqu'un qu'il faut laisser seul. Les marins s'y connaissent en colère et tous sentaient celui-là parvenu au point d'explosion, où un mot, un regard, provoquent l'éclatement. Seul Barquet, posté dans la coursive, ouvrit sur l'arrivant des yeux ébahis. D'un coup d'épaule, le matelot, au passage, l'envoya rouler contre la lisse. Puis, en rajustant sa veste, il s'en alla sans se retourner vers le poste.

Pendant ce temps, les deux gendarmes sur la dunette, rendaient compte de leur mission.

— On a eu de la misère pour l'amener, disait le plus vieux en tendant au capitaine le bon à signer. On l'a trouvé dans un bistrot. Oh ! il ne se cachait pas, mais il nous a reçus à coups de tabouret... Ça vaudrait une petite gratification, capitaine : le camarade a encaissé un de ces coups de tête dans le ventre...

— D'accord, dit Le Gac, les coups de tête, ça se paie toujours. Il paiera celui-là.

Les gendarmes rembarqués, le vieux rejoignit le second.

— Je suis content qu'ils l'aient ramené. J'en avais presque fait mon deuil... Puisque l'occasion s'en trouve, je vous recommande le paroissien ! Débrouillard, intelligent, irréprochable dans le service, mais rien à en tirer quand il est mal bordé. Une caboche à retour de flamme ! Moi, il a essayé de m'avoir. Alors je l'ai prévenu : « Ecoute le programme : je te laisserai faire une sale blague. Et puis très poliment, je te ferai remarquer que tu tombes sous le coup de la loi et je t'inscrirai sur le cahier disciplinaire. Cela fait qu'à la première escale je te repasse au consul qui te repasse aux gendarmes ». Il a compris... C'est toujours comme cela que je me débarrasse des indésirables. Les pousser à y aller trop fort : alors, le cahier !... C'est ma méthode, et c'est la bonne.

— C'est selon, répondit M. Monnard.

Le Gac le regarda par en dessous et ne parla plus que service. Il rappela que le remorqueur les reprendrait le lendemain matin à sept heures. Chaque fois que c'était possible, il mouillait ainsi en rade. Il fallait une bonne nuit pour rincer à fond toutes les figures sales du bord.

Le second, cette fois, approuva, et quand le capitaine l'eût quitté, il commença à se promener de long en large sur la dunette.

Pas plus que Le Gac, il ne s'interrogeait sur ces ivresses des hommes. C'était une tradition de la partance, que les matelots embarquassent ivres-morts. Monnard ne cherchait pas plus avant. Il avait cependant souvent entendu des capitaines, lors des retours, dire à un homme :

« — J'ai fait tes comptes : il te revient en gros deux cents francs. »

« — Deux cents francs ! C'est pas avec ça que je peux retourner chez moi. Deux cents francs pour un voyage d'un an, je n'y serais pas bien vu, dame ! »

C'était plus court de descendre « en hôtesse », de se laisser remorquer par une des tenancières qui attendaient sur le quai, de s'en remettre à elle pour attraper, mais là, tout de suite, huit jours de noce où elle fournirait tout, la table, la chambre, l'argent de poche, les compagnes. Puis un matin, elle regardait le gars avec un visage devenu sérieux, des yeux qui ne riaient plus.

« — Tu me dois assez. Je t'ai trouvé un bon embarquement. »

Jean Gouin essayait bien alors de discuter la note. Abasourdi d'avoir mangé tout son fret, qu'il ne lui restât plus un sou vaillant de ses trois mois d'avance, il jurait en cascades devant l'addition.

« — Voyons, tu te rappelles pas ? Mardi dernier t'as voulu payer le dîner à toute la table. Et le jeudi 12, tes deux tournées générales... Que si je t'avais écouté, j'aurais même ramassé tout ce qui passait dehors pour que tu leur paies à boire... Et François et Jules qui n'ont pas démouillé de trois jours à tes frais. Je t'avais prévenu, pourtant, pour ces deux là. »

Abruti de précisions, incapable de rien distinguer dans cette traversée embrumée d'alcool qu'avait été le séjour à terre, le matelot se taisait, résigné.

L'hôtesse fournissait encore, comme anesthésique, la ribote du départ, le dernier plaisir de naviguer en travers, comme les crabes, sans calculer la dérive, une dérive que, paternes ou brutaux, les brasse-carrés avaient tôt fait d'orienter vers le navire, où le pauvre failli gâte-métier embarquait pour un voyage dont il avait déjà mangé l'argent.

Il avait une femme, des gosses parfois. Il les avait noyés de tafia, au fond de soi, pendant huit jours, mais il allait les retrouver, au sortir de la longue obscurité de l'ivresse. Cela encore, les officiers le savaient, et ils tenaient prêts leurs poignes et leurs coups de gueule pour secouer les garçons, leur arracher de la tête ces visages de femmes désespérées ou furieuses. Ils savaient commander les travaux et les efforts qui appuient assez sur un homme pour en faire sortir, comme un pus, le remords et le regret. La route ferait le reste. A mesure que les milles s'allongent derrière vous, la terre, et tout ce qu'elle porte, rapetisse et s'efface...

Le second songeait seulement, en regardant s'allumer les lumières de la côte, que ce n'était pas une solution que de se saoûler. Cela ne faisait que retarder les mauvais moments, ceux qu'il faut bien étaler tôt ou tard. Cela commençait pour lui, ce soir, sur ce bateau à l'attache et désœuvré. Il avait laissé sa femme avec un

enfant en route, et les jambes enflées d'albumine. Déjà, le premier accouchement avait été très dur, et les fers l'avaient déchirée. Dans quatre mois, ce serait à recommencer. Et à moins d'un télégramme qui parviendrait à le joindre au Chili, il lui faudrait attendre six mois avant de savoir, six mois pendant lesquels il se demanderait chaque jour s'il avait encore une femme ou non. Ce soir, son dos se courbait sous le poids de ces journées.

Puis il ne connaissait personne à bord. Le capitaine avait la réputation d'un chef lésineur et quinteux, bon marin, mais qui ne décolérait pas d'avoir manqué un poste de capitaine d'armement. Il voulait, avant tout, des voyages sans histoires, ni avec les hommes ni avec la mer, et il conduisait son navire comme un tramway, sur un parcours qu'il connaissait à fond. Il avait accueilli son second avec quelques politesses banales et un regard défiant qui signifiait : « Attendons ». Le capitaine, comme les hommes, allaient le tâter. Cela ne l'inquiétait point : il s'était imposé ailleurs. Mais cela prolongerait d'autant les jours où il serait étranger sur ce navire. Quand il s'y serait fait sa place, les plus mauvaises heures, sans doute, seraient passées, mais il fallait les passer seul. C'était inévitable.

Il arrêta sa promenade, resta debout près de la barre en regardant machinalement, à ses pieds, les lignes noires des planches.

Un pas dans l'échelle le fit se retourner. Dans la pénombre, à son dégingandement, il reconnut le pilotin. La nuit, en ne dessinant que sa silhouette, en accusait la jeunesse acide, ingrate. Barquet s'approcha du second, et demanda :

— Est-ce qu'il y a du service pour moi ce soir, Monsieur ?

— Pourquoi ? Vous voulez aller en ville ?

Sous la raillerie froide, le jeune homme ébaucha ce pauvre sourire lâche dont il usait depuis le matin, pour désarmer les moqueries. « On ne taquine que les gens qui se fâchent, assurait sa mère. Si tu ris, on te laissera tranquille. » En fait, ce rire était en train de le faire passer pour idiot.

Il répondit, d'un ton qu'il voulait dégagé :

— Aller en ville ? Ce serait difficile... Non, je voulais savoir si je pouvais me rendre utile.

Monnard jugea cet étalage de zèle intempestif et puéril. Il ne comprit pas que le garçon promenait sa détresse par tout le bateau, qu'il s'était déjà heurté, dans tous les coins, à l'hostilité qui est sur un voilier le lot des pilotins, des gosses de riches, qui se paient

un voyage avec cabine et nourriture d'officier, mais qui sont là pour se faire dresser et qu'on dresse... Si le second l'avait compris, il ne s'en serait montré que plus sec, par principe.

— Allez donc vous coucher, dit-il. A compter de demain matin, vous n'aurez pas envie de venir demander du travail.

Le pilotin murmura un « bonsoir, monsieur », auquel l'officier répondit par un signe si léger que le garçon ne l'aperçut pas, et il redescendit, emportant comme un morceau de glace, cette menace pour le lendemain.

Le jour était entré par les hublots dans le poste d'équipage. Mais rien que le jour, une lumière avare salie par les verres épais et troubles. L'éclat pur du matin de juin, la fraîcheur de l'air, le goût salé de la brise, restaient dehors. Dans le vase clos du roof fermentaient effroyablement les puanteurs de la nuit, vomissures et haleines d'alcool, relents sauvages des bottes graissées et des cirés empreints d'huiles rances. Les ronflements à bouche ouverte rauquaient et sifflaient à tous les étages des cabanes : on eût dit que cela raclait les planches en même temps que les gorges. Coffres, sacs et bottes s'empilaient, escaladant les bancs et la table massive. Un litre vide roulait d'un bord à l'autre sur le plancher.

Dans les couchettes garnies de paillasses neuves, les hommes gisaient tels qu'on les avait jetés la veille, quelques-uns la tête et un bras hors de l'alvéole, tout le corps prêt à glisser. Névei, celui que la gendarmerie avait ramené en brouette, et qui avait tenté à l'aube d'aller jusqu'à la poulaine, n'avait pu que s'affaler sur l'amas des sacs et dormait la joue sur la table.

— Branle-bas là dedans ! Debout au quart !

L'épaisseur du bosco s'encadrait dans la porte ouverte. Hervic était si large, qu'il emplissait l'entrée, et un peu de ciel lui passait seulement par-dessus les épaules. Il contempla un instant les rangées de couchettes où personne ne bougeait, puis délibérément, il entra.

Il empoigna le premier par l'épaule et le secoua rudement, en répétant :

— Debout !

Le ronflement de l'homme s'éteignit net, comme tranché. Dans d'autres cabanes, à cause du vent qui s'engouffrait, de la voix qui sonnait, les grondements des sommeils se trouaient, des réveils pesants s'ébauchaient. Le bosco maintenant y allait des

deux mains, empoignant l'homme au revers de la veste, tout près de la gorge, le soulevant à demi, puis l'assénant contre la paillasse. Ceux de la rangée supérieure, il les bourrait contre le fond. Puis brusquement, il en saisit un dont le corps restait mou, tira, et le colla en bas sur les planches. Quand il en eut vidé deux autres, il s'arrêta pour faire de nouveau des yeux le tour du poste. Cette fois, partout, des bras s'étiraient. Les hommes, l'air abruti, les yeux papillotants, s'asseyaient. Ils se massaient la tête de leurs grosses mains, essayant de rattraper un peu de conscience. Hervic ne partit que lorsqu'ils furent tous debout et à peu près réveillés.

Quand il eut claqué la porte, ils ne parlèrent pas tout de suite. Leurs yeux où persistait de la stupeur, erraient lentement tout autour de l'étroite pièce.

— Dis donc, Pierre, où qu'on est ici, donc ?

— Ben, sur la *Galatée.*

— Bon Dieu ! Le maudit cancrelas de Fortuné ! Je lui avais pourtant dit que je ne voulais pas y amener mon sac, sur la *Galatée.* Et il est allé l'y mettre !

Comme sur dix-huit qu'ils étaient, il y en avait bien un bon tiers qui ignorait totalement le nom du bateau où l'hôtesse les avait fait embarquer, les malédictions et les blasphèmes ruisselaient.

— Elle m'a 'core possédé une fois ! Sûr que je la tuerai en rentrant !

— Su' la *Galatée,* avec le vieux Le Gac qui tondrait sur une poulie ! Je l'ai vu à Melbourne, tiens ! T'avais un cent d'oranges pour un penny. Jamais il ne te refilait un dessert. Du rata !

— Si ma pauvre femme de mère me voyait, sur une vieille baille de même, après avoir navigué cinq ans sur les Bordes !

Quelqu'un, un jeune cria :

— Ah ! et puis quoi, on n'a pas à s'en faire !

Le cri échappé à la vieille insouciance marine suspendit les imprécations. D'une couchette supérieure, Rolland, le seul qui ne s'était ni levé, ni assis, laissa tomber dédaigneusement :

— Non, puisque tu te crèveras aussi bien ici qu'ailleurs !

— T'as raison, va !

Rolland, d'un bond souple, sauta sur le sol. Ils parurent alors remarquer pour la première fois les rigoles de sang caillé qui lui tatouaient bizarrement le visage.

— Dis donc, elle ne t'a pas griffé, la petite, elle t'a mordu !

Il sourit rapidement et sortit. Quand il revint, quelques minutes après, il avait le visage net et encore mouillé, avec une longue coupure en diagonale sur le front, une mèche de cheveux qui restait collée à la plaie du cuir chevelu.

Le bosco rentra sur ses talons, et aboya :

— Dehors tout le monde : à prendre la remorque !

Derrière Hervic, en traînant les pieds, ils rallièrent le gaillard, pour attraper la remorque du *Dunkerquois* 6 qui fumait déjà à l'avant. La remorque tournée, le bosco cria :

— Au guindeau !

Ils s'en allèrent, maussades, empoigner chacun une barre. Rolland, en prenant la sienne, déclara :

— On a un bon capitaine ; il nous paie les chevaux de bois !

Mais tandis que les autres, les yeux au sol, après avoir engagé leur barre dans le cabestan attendaient l'ordre avec une passivité de bêtes de trait, lui, fit d'un coup d'œil le tour de l'horizon, et devant le scintillement de la mer, la côte bleue qui s'étirait sous des écharpes de brume, il murmura avec une rancune qui lui gauchissait la bouche :

— Comme toutes les souillons... Elle te fait des sourires, quand tu appareilles.

Nével qui attendait, devant lui, affalé sur sa barre, tourna un peu la tête pour demander :

— Qui ça, donc ?

— La terre !...

— Paré, à virer ?...

— Paré !

— Ensemble : oh !

Ils appuyèrent sur les barres saisies à pleines mains et marchèrent. Sous leurs pieds retentit aussitôt un grincement puissant, la chaîne d'ancre qui s'enroulait sur le guindeau.

— Allons, vire le mou !

Ils n'avaient pas encore d'effort à donner. La chaîne lâche montait sans résistance à l'écubier et le bosco faisait accélérer l'allure. Ils ne coururent pas, cependant : il était trop tôt encore pour des mouvements rapides. Ils hâtèrent seulement le pas, abrutis davantage encore par ce tournoiement. Et ils ressemblaient bien, comme l'avait dit Rolland, à des chevaux de manège forain, résignés et somnolents. Le bosco sentit que les coups de gueule mordraient mal, et pour quelques secondes seulement. Alors, il entonna de sa

voix la plus fausse et qu'il ne sortait que dans les occasions solennelles :

Quand la boîteuse va-t-au marché.

Les hommes, tous ensemble détournés, le regardèrent, puis rigolèrent franchement. Hervic lui-même sourit. Il n'en fallut pas plus pour que la maussade corvée s'acceptât et Rolland le premier reprit la chanson à virer :

Quand la boîteuse va-t-au marché,
Avec son beau petit panier,
Elle emmène aussi son gabier...

La chanson preste rythmait la marche robuste. Les voix rudes se dérouillaient peu à peu dans le matin.

Prends deux ris dans son tablier...

Les couplets gaillards défilaient par-dessus le grincement de la chaîne qui peu à peu se raidissait et l'essoufflement hachait le dernier couplet :

Qu'apporte-t-elle dans son panier ?
Un petit mousse sur chantier.

Plus de chant, mais des « han ! » sourds qui arrachaient, mailles par mailles, quelques tours encore.

Monnard, son grand corps tout penché par-dessus bord, se redressa et se détourna pour annoncer :

— A pic !

La chaîne maintenant était tendue comme une barre entre le fond où l'ancre mordait toujours et le navire. On le signala au remorqueur.

La voix du capitaine arriva de la dunette :

— Nével à la barre ! Remplacez-le, le pilotin ! Ça vous fera les muscles.

Barquet vint prendre au cabestan la place vide, devant Rolland, et le capitaine cria :

— Dérape !

Ils s'arc-boutèrent sur les barres, les dents serrées, bandant leurs muscles pour arracher l'ancre. Mais la machine restait bloquée comme si une pierre eût été prise dans les engrenages.

— Ho ! ho !

Le bosco rythmait l'effort de la voix et de tout le buste lancé

en avant. Les hommes se jetaient en cadence contre les barres, de grands chocs de poitrine et d'épaules qui leur arrachaient un geignement rauque. Une fois, le pilotin, poussa à contre-temps. Rolland, plongeant sous la barre, lui envoya sans un mot, un terrible coup de genou, qui enfonça les reins. Enfin, la chaîne mollit : l'ancre venait de s'arracher à sa gangue de vase et montait.

Le second, toujours penché, cria vers l'arrière :

— L'ancre est haute !

Puis il regarda les hommes redressés, qui haletaient.

— Qui est-ce qui s'affale pour caponner ?

Rolland se détacha du groupe essoufflé, enjamba les batayolles et se laissa glisser sur le diamant de l'ancre. On affala le capon, un palan à croc qui devait saisir l'ancre arrivée à l'écubier pour la mettre à poste sur le gaillard. Rolland le crocha, et d'une traction, remonta à bord. Le second ne l'avait point quitté du regard, mais il ne lui avait vu que l'air indifférent de quelqu'un qui pense : « Puisqu'il faut que cela se fasse, je vais y aller pour qu'on en finisse ».

Après l'appel à la ration, le novice avait apporté de la cuisine dans le poste la gamelle de café, et ils finissaient d'y tremper leur biscuit, quand le second et le bosco arrivèrent.

— On va faire les bordées.

Ils se levèrent, et Monnard, qui devait choisir le premier, appela :

— Rolland.

Le garçon lui jeta un regard d'abord surpris, puis où s'alluma une lueur amusée, vite éteinte.

— Névcl, dit le bosco.

Pour continuer l'appel, le second ouvrit son carnet où il avait noté les noms, puis on désigna les gabiers de mât.

— Bâbordais, en bas, ordonna le second de sa voix neutre. Tribordais, sur le pont.

Puis il sortit, le bosco sur ses talons. Ils se retournèrent alors en rigolant vers Rolland qui roulait une cigarette.

— Tu lui as tapé dans l'œil, il t'a élu en tête de liste !

Rolland ne parut pas même entendre. Quelqu'un dit, au fond du poste :

— Il n'a pas l'air trop mal bordé.

Mais Rolland, après avoir collé d'un coup de langue sa cigarette, déclara :

— Je n'aime pas les types qui ont les yeux en capote de voiture. Les yeux, c'est fait pour être ouvert.

— C'est vrai qu'il a toujours l'air de roupiller.

Vers deux heures de l'après-midi, alors que la bordée de Rolland était de quart, le remorqueur qui menait à cent mètres en avant son déhanchement court, que la *Galatée* répétait paresseusement, siffla et hissa un signal : « Etablissez la voilure ».

Le temps restait beau, il ventait jolie brise de nordet, un temps à mettre tout dessus pour défiler la parade en Manche. Les bâbordais, avec le second, devaient larguer les focs et habiller le mât de misaine. Le bosco et ses tribordais largueraient les voiles du grand mât et du mât d'artimon. Le second, la tête rejetée en arrière, observait sous ses paupières lourdes. A la façon dont les hommes se regardaient, dont ils s'attendaient, il comprit qu'ils allaient faire de cet appareillage un sport, puisque le temps s'y prêtait. L'émulation jouait entre les bordées comme entre deux équipes rivales à qui aurait étarqué le premier.

— Hisse les focs, la grande voile d'étai, le foc d'artimon.

Dans la mâture nue, les voiles triangulaires s'allongèrent, quatre à l'avant, une au centre, une à l'arrière, avec une rapidité de lames qu'on dégaîne, des crissements de rideaux qui glissent le long de leur tringle. Sitôt hissées, elles s'étaient gonflées de brise, avaient pris leur profil coupant de soc. Les hommes s'éparpillaient déjà sur les vergues des fixes et dénouaient les rabans qui maintenaient les voiles serrées. Elles tombèrent chiffonnées et molles, endormies.

— A border les huniers !

Le commandement parut traverser les toiles lâches d'une onde vivante. Sous les écoutes qu'on raidissait d'en bas, elles tendirent ensemble leurs trapèzes blancs, puis brassées, se gonflèrent avec un large soupir. Les deux huniers fixes, les voiles des tempêtes, celles qu'on ne serre jamais, commençaient leur effort obstiné pour s'échapper vers l'avant.

Les hommes étaient redescendus.

— A virer les volants.

Ce n'est plus, cette fois, de la toile à dépaqueter, c'est un tronc d'arbre qu'il faut hisser, la vergue, de vingt mètres de long, de trois tonnes de poids, et grosse comme un homme.

Rolland a sauté le premier au cabestan. Par instinct, ce matin, il dépense tout ce qu'il peut de force. Avec un coup de reins, il entonne :

As-tu connu le cap'taine Lancelot
Good-Bye farewell ?
Il donne la goutte à ses matelots
A coups de barre de guindeau.

La vergue monte lentement le long du mât, dans des cris de poulies. Les hommes tournent à pas lourds.

Il mange la viande, nous laisse les os
Il boit du vin et toi de l'eau...

Les vers frondeurs tournent, pesants, frappés d'accents brutaux par chaque pas d'effort. Rolland, au passage, tend la tête vers M. Monnard pour clamer à pleine voix :

Et son second, qui est un salaud,
Si tu groumes te f... à l'eau...

Le grand volant monte tout seul par ce temps béni. Même, aux derniers tours, les plus rudes où les poitrines s'écrasent contre les barres, la chanson continue. Elle garde pour l'effort final ses couplets les plus drus. Elle fouaille l'homme de grosses obscénités qu'il crache comme des jurons, en n'entrevoyant leur sens que par éclair.

Rolland force furieusement sur la barre. Il s'est mis en tête que le grand volant serait étarqué avant le petit.

— Pale ! crie enfin le bosco.

Cela signifie : repos, le hunier est à bloc.

— On les a eus, dit Rolland, en regardant le petit volant encore à la traîne.

La remorque déjà mollissait et le *Dunkerquois* 6 siffla pour avertir de la larguer.

— Largue tout !

La lourde haussière d'acier tomba à la mer, et pendant une seconde, les deux navires ne furent plus reliés que par la traînée blanche qu'elle y creusait. Puis le remorqueur l'avala rapidement, avec un grand tintamarre de treuils et des sifflements de vapeur. Alors, il salua de trois coups de sirène, tandis que montait à sa drisse le signal T. O. L. : « Je vous souhaite un bon voyage ».

III

On avait défilé la Manche à belle allure, avec une brise de nord bien établie, une *Galatée* appuyée par sa voilure et qui ne rou-

lait pas. Pendant quatre jours, on avait gardé à portée de vue la côte anglaise et ses falaises d'un blanc de plâtre mouillé, une côte saine, qui se piquait la nuit de feux si clairs que l'œil en faisait le tour.

Chemin faisant, on dépassait des cargos et les hommes tout fiers de les laisser à la traîne, les apostrophaient :

— Failli chien de vapeur, de tourne-broches, de maudit crabe, d'enfumeur ! Tu voudrais naviguer là-dessus, toi, Pierre ? J'aimerais 'core mieux crever que de porter mon sac à son bord !

Mais un soir, la brise avait déhalé le nord-est et fraîchi. Il avait fallu carguer et serrer. Alors, les gars interpellaient de nouveau le cargo qu'on venait de dépasser.

— Ah ! le maudit veinard de bateau ! Tu parles de la bonne vie qu'ils ont là-dessus ! Leur chaudron qui manœuvre tout seul ! A l'abri ! On ne les empoisonne pas pour brasser et carguer, et tout le tonnerre de Dieu ! J'y basculerai mon sac, que je te dis, moi, sur un vapeur ! Laisse finir la campagne, et j'y embarque le voyage prochain, au lieu de m'esquinter sur une faillie vieille baille de même !

Une nuit où Rolland était à la barre, un paquebot montant vers Southampton avait défilé par le travers avant. Rolland avait longuement suivi des yeux les trois étages des ponts illuminés. Comme aux autres, lors du passage des cargos, c'était d'abord du mépris qui lui était venu pour cette insolente promenade aux lanternes. Il n'enviait point les riches qui s'amusaient sur l'eau. Ils n'avaient ni sa force ni sa barre entre les poings, ni le vent égal qu'il gardait à plein dans ses voiles. Il regardait pourtant s'éloigner le haut édifice de feu avec une curiosité qui, peu à peu, faisait fondre son hostilité : être à même, un jour, de monter à bord, en égal de ceux que les commissaires y accueillent avec des courbettes de larbins, et dédaigner d'en franchir la passerelle ! Devenir capable de choisir, et rester de bon vouloir sur un voilier où vous clouait maintenant le besoin !...

Il secoua son rêve et gouverna, les yeux sur les huniers. Leur blancheur, diffuse dans la nuit, lui avait soudain rappelé avec une netteté d'hallucination, sa maison d'Erquy, la pièce unique, toujours gréée de draps qui achevaient de sécher. La mère Rolland était blanchisseuse et ramenait le soir, pour les étendre chez elle, les brassées de linge qu'hiver comme été, elle lavait au ruisseau. Enfant, il passait sous ce linge, mais il en recevait l'égout sur la

tête et dans le cou. En grandissant, il s'y était heurté le front, le visage, la poitrine. Cette toile mouillée, le gagne-pain, envahissait toute la maison, toute la vie ! Elle ne descendait des cordes que pour encombrer la table, le banc, le lit. C'était beaucoup par haine de tout ce linge des autres qu'il était parti. C'était maintenant à cause de lui qu'au pays, il était toujours dehors, pour ne pas recevoir le placage mouillé d'une queue de chemise sur le visage.

Il songea pourtant, avec remords, qu'il n'avait jamais pu écarter cette saloperie de linge afin de retrouver dessous sa mère, la petite mère Rolland, toute cassée, et dont les chairs s'étaient comme dissoutes dans la lessive. Elle n'existait que pour faire du linge blanc avec du linge sale, et il s'en était irrité souvent comme d'une servitude acceptée. Quand elle avait pleuré, à l'annonce de son départ comme mousse, les larmes s'égouttaient d'elle avec l'eau des torchons. Il lui avait fait déléguer quarante francs par mois sur sa solde. Mais en gagner assez pour pouvoir une bonne fois jeter toutes ces liquettes hors de la baraque et faire reposer sa vieille, de force !... A ce moment, le second, chef de quart, s'était approché, et avait dit :

— Vous ne voyez pas que vous laissez trop porter ?

Il avait rougi comme un charbon et avait repris la route.

Le lendemain matin, on avait doublé Star Point. A midi, on démanchait. Le père Le Gac sifflotait sur la dunette, et le mousse avait rapporté qu'il avait payé l'apéritif aux officiers. Le large était à eux !

Ils avaient commencé à supputer le temps qu'ils allaient mettre pour couper la Ligne.

— Si ces vents-là durent seulement quatre jours... Si on n'est pas trop gêné par les mauvais vents du sud-ouest... Si on a des alizés de nordet bien établis... Si et si...

Aujourd'hui, c'était dimanche. Ils avaient reçu chacun les cinq litres d'eau hebdomadaires pour la toilette et le lavage du linge. Cette lessive avait même valu au pilotin un sec rappel à l'ordre de la part du second :

— C'est du travail à la parisienne, ça, mon ami. « Mouillé, c'est lavé, sec, c'est blanc ». Resavonnez-moi ça.

Maintenant, ils tiraient sur le pont, au soleil, les coffres qu'ils n'avaient encore eu ni le temps ni le désir d'inventorier. C'était un plaisir en réserve, le seul que la terre pouvait encore leur donner, et il fallait prendre tout le temps de le savourer.

Ces coffres, c'étaient les hôtesses qui les avaient garnis et fait porter à bord. Cela faisait partie de leur profession, et elles s'en acquittaient toutes avec une probité commerciale, à laquelle se mêlaient, chez les meilleures, un peu de pitié et de tendresse pour le matelot.

Ils ouvraient, plongeaient leurs mains dans les lainages et le linge bien plié.

— Dis donc, Jean, eh ben ! tu sais, elle n'est pas si voleuse que ça, la mère Chandelle. Ça, c'est des tricots ! Elle m'en a mis quatre, et des beaux !

— Quoi que t'as 'core là-dessous, Pierre ?

— Des caleçons.

— Et du beau molleton ! T'es gréyé !

— Chez qui que t'étais donc, toi, Francis ?

— Chez Célestine.

— Elle t'a eu, tiens, celle-là !

Névei, un large Breton de Trébeurden, se redressa, indigné.

— Pourquoi qu'elle m'a eu ? Parce qu'elle a mis mon sac à bord de la barque-là ?... Seulement, moi, avant, j'ai rigolé ! Tu te rappelles le soir où vous étiez plus de trente et que je suis arrivé, et que j'ai dit : « Une tournée générale, et du cacheté ! »

Les souvenirs ainsi engrenés, défilèrent. Vues avec un recul de déjà presque une semaine, les hôtesses, qui les avaient dépouillés jusqu'à l'os, leur apparaissaient des mères à matelots qui les dorlotaient, leur avaient dispensé les joies auxquelles l'éloignement donnait plus de prix.

Et ménagères de leur argent !

— Pour lui tirer un penny, à la mère Chandelle, aurait fallu un cabestan. « Cause toujours, mon gros. Pour que t'ailles te le faire voler par la première qui t'attend au tournant. T'as tout ce qu'il te faut ici ! » T'avais beau dire toi : « C'est pas quand on sera au cap Horn, à tosser la lame de l'ouest, qu'on les boira, nos sous », elle répondait, elle : « Tu m'as dit en arrivant : « Quand je serai saoûl, ne m'écoute pas. File-moi mes sous à retour sur trois cabillots ». Je fais ce que tu m'as dit ». Pour ça, elle était à ton intérêt ».

Ils étaient tous retournés en pensée dans les boîtes de la rue Jean-Bart, aux tables grasses où fumaient des platées de viande, où les bouteilles coulaient à pleins goulots. C'était à qui aurait bu et mangé le plus, à qui aurait eu les plus belles amours. Le souvenir, déjà, transfigurait les mornes débauches, les aventures misé-

rables. Le Corre, qui avait une tache de vin sur l'œil droit, affirmait avoir été aimé pour lui-même.

— Un vilain pou comme tâ !

— Qu'est-ce que t'aurais dit alors, si tu m'avais vu, moi, avec Armandine, la bonne à Fortuné... C'est pas vrai, hein, Gouret ?

La gloriole les gonflait, les huit ou dix jours passés chez l'hôtesse devenaient un Paradis de Mahomet. Rolland, lui, se taisait.

Il revivait pourtant, lui aussi, ces huit jours de bordée, ces torpeurs affalées à la longue table, sous les tableaux encadrés de voiliers grand largue, sous les bateaux en bouteille, que l'hôtesse quémandait aux marins et qu'ils lui donnaient par-dessus le reste. Mais il ne retrouvait intact que le dégoût qui l'avait brusquement submergé, un soir, sans raison, et qui l'inquiétait encore. Ce soir-là, malgré toute l'eau-de-vie absorbée mécaniquement, il n'avait pu tuer sa lucidité. Tout seul à sa table, il avait ressenti soudain l'impression d'être enfermé dans une vie ignoble, dont l'abjection lui apparaissait pour la première fois avec une netteté de menace. A travers la brume de tabac, il avait regardé avec épouvante, comme des morts apparus. les matelots ivres, les filles mornes. Se tuer de misère sur les bateaux pour gagner huit jours de ces joies !... Rien ne semble plus banals que ces réveils. Rien pourtant, au degré où Rolland l'éprouvait n'est plus rare. C'est comme une sortie de soi pour juger du dehors, avec une sévérité d'étranger, ce qui, un instant plus tôt, formait le tissu familier de la vie.

Une grosse fille rousse était venue l'assiéger. Il l'avait repoussée sans douceur. Mais elle s'était accrochée, pesant sur lui de toute sa chair épaisse. Alors, posément, il avait tiré une longue bouffée de cigarette, puis il avait appliqué le bout rouge sur le bras qui le cravatait. Elle s'était redressée, hurlante, plus affolée encore par le mépris que témoignait le geste, que par sa sauvagerie, puis elle l'avait agoni d'injures. Les matelots qui dansaient s'en étaient arrêtés du coup, comme s'ils avaient subitement retrouvé la raison à l'instant où lui, la perdait. De derrière son comptoir, l'hôtesse, outrée, le rappelait aux convenances.

— Elle fait son métier, hein ! Non, mais, vous avez vu ça ! Brûler une femme ! Tu n'es qu'un sale sournois, voilà ce que tu es !

Pas le moins du monde. Il était quelqu'un qui n'aimait pas être importuné et qui, lorsqu'on refusait de le comprendre, savait découvrir le geste efficace.

Il était pourtant sorti, non par peur ni par honte, mais par ennui,

et seulement quand la danse avait repris, secouée aux cymbales de l'orgue mécanique. Il avait suivi au hasard, dans la nuit, une rue après l'autre, et avait débouché sur la place du Théâtre à l'instant de la sortie. Il s'était arrêté en badaud, pour regarder, sous les lampadaires, la foule s'écouler interminablement par les trois portes.

Il avait seulement pensé : « Il en tient du monde là-dedans ! »

Mais juste au moment où le flot s'éclaircissait, une jeune fille s'était arrêtée en haut des marches, sous la nappe de lumière qui tombait de la rampe de gaz. Elle avait jeté une sortie de bal sur sa robe de mousseline blanche. Stoppé à deux mètres d'elle, il l'avait regardée, avec un trouble qui s'augmentait de la surprise éprouvée à le ressentir. Etait-elle jolie ? Aujourd'hui même, il n'aurait pu en décider. Jusque-là, il n'avait prêté aucune attention à ces filles de bourgeois qu'il croisait sans les voir. A peine novice, il avait été pris en charge, pour l'amour, par les femmes de sa caste. Il s'était toujours, sans regret, plié à la loi obscure et profonde qui appareille les couples d'après la condition sociale, le milieu. Or, ce qui l'avait arrêté devant cette inconnue avec une soudaineté et une force étranges, c'était d'avoir senti qu'elle appartenait à un autre monde, que ses goûts, ses pensées étaient pour lui indéchiffrables, et de s'en mépriser furieusement. Elle s'était sentie observée et leurs regards s'étaient croisés. Celui de la jeune fille s'était détourné, indifférent, puis elle était partie entre un homme en veston noir, une femme à boa de plumes, ses parents, sans doute. Lui, les avait suivis des yeux jusqu'au bout de la place, puis il était revenu lentement à l'estaminet du Chili.

— Ça t'a calmé, ta balade au clair de lune ? avait demandé la patronne.

Sans répondre, il avait appelé d'un signe la fille brûlée, qui depuis son entrée le mangeait des yeux. Elle était venue et ne l'avait plus quitté jusqu'à l'embarquement... Mais c'était l'image de l'autre qui restait en lui comme une écharde.

Ce fut ce dimanche-là, au carré, que Monnard, le second, et Guézennec, le lieutenant, eurent un premier aperçu du caractère de dogue que le capitaine Le Gac ne se donnait jamais longtemps la peine de cacher.

Le déjeuner avait commencé dans le silence. Le Gac mangeait, son gros visage à bajoues tout près de son assiette, la brosse de ses

cheveux gris hérissée, quand Guézennec, pour dire quelque chose, avait prononcé :

— J'ai grand peur qu'avant peu, on ne soit à court de patates.

Il l'avait annoncé comme la chose la plus naturelle du monde. De vieilles pommes de terre, défouies en octobre, embarquées en juin, ça pourrissait, c'était normal. Mais Le Gac s'était redressé, les yeux prêts à lui sauter du crâne.

— Les patates ! N... de D... ! Qu'est-ce que vous dites !

D'un coup de poing, il avait fait sursauter les assiettes :

— Tu m'entends, faillie jeannette, tu vas me les conserver, les patates ; tu vas les trier une par une. Et puis les aérer comme il faut ; et puis ne pas m'en perdre, hein !... Je le sais, que tu en as encore balancé deux mannées par-dessus bord aujourd'hui !

Puis il s'était retourné vers le second :

— Voilà ce qu'on nous envoie ! Des apprentis-mousses qui ne sont seulement pas f... de conserver des patates !

Le second prit son temps, puis fit remarquer de sa voix distraite :

— Si le lieutenant en a jeté deux mannées ce matin, c'est donc qu'il les avait triées.

Guézennec lui jeta un coup d'œil reconnaissant qui se heurta aux paupières mi-closes.

Le Gac hurla :

— Je n'aime pas qu'on discute mes observations. Vous avez compris ?

Le second parut plus absent que jamais. Le capitaine, en deux coups de cuiller, avala ses confitures, jeta sa serviette sur la table, et partit. Guézennec s'assura qu'il avait disparu, avant de murmurer :

— Ça va être drôle !

Le second dit simplement :

— Ce n'était pas deux mannées que vous auriez dû jeter, c'était quatre. Je suis allé faire un tour dans la cambuse, vous en avez laissé qui noircissent, et avec la chaleur, elles font pourrir le reste. Le capitaine avait raison, vous avez été négligent.

(La deuxième partie au prochain numéro).

ROGER VERCEL.

GŒTHE EUROPÉEN

Il y aura deux cents ans le 28 août que naquit à Francfort-sur-le Main, Johann-Wolfgang Gœthe. Cette date ne passera pas inaperçue. Des cérémonies s'organisent un peu partout. Celles qui se dérouleront à Londres, sous le patronage d'un comité de personnalités, promettent d'être brillantes entre toutes. Y aurait-il à cela une intention politique ? La politique, Gœthe ne l'aimait pas et l'a dit très haut, mais il a vu, pendant sa longue existence, des événements considérables. Et, s'il a refusé d'y prendre une part active, il a bien dû s'exprimer sur leur compte. Il y a, d'ailleurs, dans l'attitude observée par Gœthe en présence de son temps et des problèmes d'ordre général qu'il posait une unité profonde. Elle résulte du caractère de ce grand homme, des milieux où il vécut, de ses préférences franchement proclamées et soigneusement cultivées. La figure qui se dégage de ces opinions confrontées est celle d'un Allemand, certes, mais d'un Allemand du type européen et occidental, phénomène aujourd'hui rarissime.

C'est pourtant avec une Allemagne ralliée à cette façon de penser et d'agir et seulement avec elle que l'Europe pourrait former une communauté. Fédérée ou simplement associée, l'Europe sera occidentale ou elle ne sera pas.

J'ai relu Gœthe à la lumière de cette conviction et mes lectures m'ont fortifié dans cette pensée peut-être vaine, peut-être « en l'air », à savoir qu'il serait infiniment désirable que le peuple allemand, tournant le dos au nationalisme, au pangermanisme et à leurs erreurs, revînt, en l'accommodant au temps actuel, à l'exemple donné jadis par l'auteur de *Faust*.

On a tout dit ou à peu près sur Gœthe comme poète et prosateur. A la connaissance de cet incomparable génie la France a même largement contribué. Les livres de M. Baldensperger, de

M. Robert d'Harcourt figurent en bonne place dans toutes les bibliothèques gœthéennes. Loin de moi la prétention d'y rien ajouter. Un seul souci, un souci d'actualité, mais combien grave ! est à l'origine des quelques réflexions qui vont suivre.



Né au milieu du dix-huitième siècle, Gœthe resta au dix-neuvième l'homme de sa jeunesse, soit de l'époque la plus adonnée au cosmopolitisme dont l'histoire moderne garde le souvenir. Le dix-huitième siècle français avait mis sur le pavois le citoyen du monde. Le dix-huitième siècle allemand observa le même culte, à quoi il avait quelque mérite. L'universalisme français s'exerçait, en effet, au profit de l'Occident, alors qu'en se prêtant à l'Occident l'Allemagne faisait violence à sa nature. Et c'est bien ainsi que l'entendait Gœthe ; mais l'Occident, c'était à ses yeux la civilisation, la civilisation absolue, donc le bien suprême. Il ne mettait rien au-dessus, il ramenait tout à cet idéal.

Nombreux étaient alors les Allemands de cette école, même en Prusse. Leur sentiment perce jusque dans les critiques où ils se plurent parfois à l'égard du rationalisme excessif de la littérature française et d'une certaine sécheresse d'esprit dont elle aurait porté témoignage.

A ces polémiques où Lessing recueillit une part de sa gloire Gœthe n'a jamais participé. Il admettait certaines limitations de l'esprit français ; on trouve dans un chapitre de *Wilhelm Meister* des remarques assez mordantes sur l'extrême souplesse de cet idiome, trop poli pour être parfaitement honnête et droit, mais ces petites méchancetés ne pèsent pas lourd auprès des sincères hommages rendus par Gœthe au langage de la nation voisine et à ses principaux auteurs. Il adorait Racine, trait peu commun chez les étrangers ; il estimait Boileau pour son goût impeccable ; il comprenait Molière et le mettait exactement à sa place ; il a loué Fénelon et son *Télémaque*. Parmi les auteurs du dix-huitième siècle français, il appréciait moins Voltaire que Diderot qu'il met très haut, non sans raison, et avec lequel il se sentait tout spécialement en communion de pensée.

Comme Diderot, Gœthe joignait au culte des lettres celui des sciences : ses écrits sur la métamorphose des plantes l'ont fait considérer comme un précurseur de Darwin. Je vois en Gœthe un

encyclopédiste allemand, un Encyclopédiste prolongé en plein dix-neuvième siècle, le dernier encyclopédiste, en somme, puisqu'aussi bien le gigantesque progrès des sciences naturelles ne permet plus une ouverture d'esprit à ce point générale. Seuls désormais ont voix au chapitre les spécialistes ; mais cet universalisme, cet humanisme dont Gœthe tirait fierté, combien ne l'ont-ils pas rapproché de la France et des Français de sa jeunesse !

Si étrange que cela paraisse aujourd'hui, il est de fait que l'occupation de Francfort et d'une des plus belles maisons de la ville — celle des Gœthe — par l'armée française, pendant la guerre de Sept ans, n'altéra aucunement, au contraire, l'amitié native du poète pour les voisins de l'Ouest. Un chapitre de *Dichtung und Wahrheit* retrace ses souvenirs de cette époque. Il loue l'amabilité des officiers français, leurs efforts pour se faire aimer et leurs succès. Le père de Gœthe était moins sensible que son fils au charme de l'ennemi, mais la mère du poète l'éprouva si fort qu'elle apprit le français pour converser avec ses hôtes, faut-il écrire forcés ?

Ce préjugé favorable à l'égard de la France et de tout ce qui portait sa marque accompagna le jeune Gœthe à Strasbourg où il complétait les études juridiques commencées à Leipzig. Strasbourg était depuis Louis XIV une ville française, les professeurs de l'Université enseignaient en français. Gœthe, si bien préparé, par son éducation, à se mouvoir dans une telle ambiance s'y acclimata au point qu'il vécut là sa première idylle, une idylle qui faillit finir de la façon la plus bourgeoise.

On a écrit que peu s'en fallut qu'il ne devint à Strasbourg un auteur français. Il aurait été à deux doigts d'écrire *Werther* dans notre langue et qui sait quelle destinée ultérieure eût découlé d'un tel début ? Mais cette thèse n'est qu'une hypothèse. Gœthe subit aussi à Strasbourg l'influence de Herder, ce Prussien d'Extrême-Prusse, ce représentant, d'ailleurs génial, de l'Allemagne la plus orientale. L'action de Herder aurait suffi, à mon sens, pour détourner son jeune ami d'un projet aussi peu naturel.

Il n'en est pas moins exact que le séjour de Strasbourg renforça encore chez Gœthe son amitié pour tout ce qui était français. Il lisait passionnément Rousseau, l'auteur de langue française — avec Diderot — dont il a le plus fortement ressenti la séduction. *Werther* est tout imprégné de Rousseau. Le culte de

Gœthe pour Jean-Jacques survécut à l'époque du *Sturm und Drang* qui l'avait vu naître. Quand il traversa, bien des années plus tard, la contrée où se déroule la *Nouvelle Héloïse*, il crut devoir mêler aux eaux du Léman la douce larme que les touristes sentimentaux devaient verser cent ans plus tard sur l'Acropole, au lendemain de la Prière d'Ernest Renan.

Très épris de poésie étrangère, Gœthe ne professait aucunement pour les lettres allemandes prises en bloc le mépris d'un Frédéric II. Il admirait surtout Klopstock qui ne lui rendait pas son admiration. Dans la suite des temps, en revanche, quand le hasard mit sur son chemin Frédéric Schiller, il apprécia l'homme et l'œuvre, mais c'est un fait qu'il ne trouvait pas dans sa patrie l'aliment nécessaire à son besoin d'exaltation ou plus simplement à la satisfaction de ses élans intellectuels. Les pays de culture grecque et latine l'attiraient puissamment. Et c'est bien avec quelque chose comme une ferveur mystique qu'il poursuivit ce voyage d'Italie qui dura deux ans, de 1786 à 1788. Il en revint plus Européen encore et plus Occidental.

On connait les sentiments indignés, scandalisés que le moine saxon Martin Luther rapporta de la Rome pontificale. Le visage de l'Allemagne en fut transformé. Le Francfortois Gœthe n'eut d'yeux à Rome et dans toute l'Italie que pour ce qu'il découvrait dans ces lieux d'élection de beau, de très beau, de plus beau qu'ailleurs. Il se divertit aux amusements du populaire et n'estima point que l'être humain fût là plus dévergondé que dans les autres pays où l'avait conduit sa fantaisie. Au demeurant, le noble plaisir qu'il éprouvait aux merveilles de l'architecture, de la peinture, de la sculpture comme aux beautés naturelles offertes à ses regards lui eussent fait oublier et pardonner tout le reste. Gœthe, au moment de sa descente en Italie, s'était déjà dégagé du *Sturm und Drang*, ce préromantisme allemand, tumultueux, sauvage. A Florence, à Venise, à Rome, il acheva, si l'on peut dire, de s'en débarbouiller.

Il était extrêmement sensible à la splendeur plastique. La méditation devant ces marbres anciens et modernes, dont la vue l'enchantait, a certainement contribué à cet apaisement, à cette sérénité, à ce classicisme, pour tout dire en un mot, qui, depuis lors, caractérisent ses principaux ouvrages. La note classique triomphe dans *Iphigénie*. N'y résonne-t-elle pas avec trop d'emphase ? Il y a dans l'extrême distinction de cet ouvrage une

certaine froideur, une certaine raideur qui tiennent certainement à l'application de néophyte avec laquelle Gœthe, inconsciemment peut-être, a composé cette tragédie sur un modèle antique. Plus anthentique, plus humain, le classicisme de *Hermann et Dorothée* comme du *Second Faust*, cette *Divine Comédie* de l'humanisme au dix-huitième siècle.

La prédilection grecque et romaine n'empêchait pas Gœthe de puiser aussi dans les trésors nationaux. Qu'y a-t-il de plus allemand, de plus nordique, on pourrait presque demander : qu'y a-t-il, dans son mystère, de plus « brume scandinave » que le frisson dégagé par le *Roi des aulnes* et autres ballades ? Gœthe croyait à la raison et à son action souveraine dans les arts. Avant tout il visait à l'équilibre : poésie et vérité. Ses meilleurs ouvrages le montrent mêlant dans une formule qui lui appartient en propre la tradition gréco-latine au fond germanique, l'Ouest et le Midi au Nord et à l'Est. Et c'est à quoi son génie si balancé doit son caractère proprement européen.

Il n'a pas seulement emprunté à la France et à l'Italie. Quand, tout jeune encore, il découvrit Shakespeare, il se pencha avec ivresse sur cette source bouillonnante. A son adoration pour le grand dramaturge anglais s'ajoutait de façon révélatrice une estime portée à l'extrême, et qui l'accompagna sa vie durant, pour les mœurs et règles de vie britanniques. Montesquieu et Voltaire n'avaient-ils pas éprouvé déjà le même engouement ? Gœthe apercevait dans les Anglais les éducateurs les plus avisés. Il lui aurait plu de voir les Allemands se mettre à leur école, jeter par dessus bord leurs méthodes pédantes, cultiver l'individualisme, développer l'énergie dans un sens utile à la vie quotidienne. Le docteur Faust s'afflige au début du poème qui porte son nom d'avoir consacré à la philosophie (on sait quel fatras les Allemands désignent parfois par ce terme) tant de veilles studieuses et vaines. Gœthe blâmait là un travers national dont il aurait voulu voir ses compatriotes se corriger. Au commencement, déclare encore Faust, était l'action et non point le verbe.

Il y a lieu de signaler, dans cette esquisse trop brève des contacts pris par Gœthe avec les cultures étrangères, le peu d'intérêt qu'il portait aux peuples slaves. Il a loué l'épopée serbe du Moyen âge, mais les Russes (ils entraient seulement, à vrai dire, dans le courant européen) paraissent l'avoir médiocrement

attiré. Et c'est encore une preuve de sa tournure d'esprit strictement occidentale.

***

Cet élan fraternel vers tous les peuples nuisait à son patriotisme, l'abolissait presque. C'est un fait et la critique allemande, devenue chauvine, n'a cessé de lui en faire un grief. Certes, les idées de Gœthe à cet égard prêtent à la controverse ; mais elles tenaient à tout le reste. L'indifférence patriotique était lors de ses débuts un état d'esprit très répandu. La Révolution française allait d'ailleurs réveiller, et sans doute à juste titre, l'amour sacré de la patrie. Il occupe depuis lors, sur la liste des vertus humaines, une place d'honneur, la première peut-être.

Gœthe cependant rejetait le patriotisme par principe et en principe. Il s'en est maintes fois expliqué, le plus clairement dans une lettre à Schiller en 1798 : « Le patriotisme, écrivait-il à son ami, s'est survécu de la même manière que le cléricalisme et l'aristocratie. » « Le patriotisme, ajoutait-il, fausse les vues de l'historien et de l'honnête homme. Il contrarie le progrès. » L'année suivante, en plein congrès de Rastadt, Gœthe revient à sa pensée et la formule avec plus de force encore : « En ce moment où l'on s'occupe de former de nouvelles patries, l'homme qui pense librement et qui se montre capable de dominer son époque estime que la patrie est partout et nulle part. »

On trouverait chez Voltaire, auteur de *la Pucelle*, des propos du même genre. Ils sont tout à fait démodés. Poésie, beaux-arts, sciences doivent être « engagés » aujourd'hui pour qu'on les prenne au sérieux.

Gœthe a vu naître, grandir et vaincre la Révolution française. Il a même assisté, comme historiographe de son prince, à la bataille de Valmy et justement interprété, devant quelques hauts personnages ébahis, le sens de la victoire échue aux sans-culotte. A l'encontre de Frédéric Schiller qui s'éprit de la Révolution au berceau, ce qui lui valut un diplôme de la Convention, Gœthe se méfia d'elle de prime abord. Elle bouleversait trop cet ordre public qu'il a déclaré, non sans un certain cynisme, mettre au dessus de la justice ; elle visait trop directement ces valeurs aristocratiques où il voyait la base de toute vie harmonieuse. Dans la mesure où Gœthe avait une patrie terrestre, cette patrie — une patrie d'adoption — était Weimar avec son prince

« éclairé », aussi peu porté que son illustre ministre à voir en Frédéric II qui, un peu plus loin, forgeait la Prusse, un héros appelé à faire le bonheur de l'Allemagne : « Petit est mon prince, a dit Gœthe dans une épigramme de sa vieillesse, parmi les princes germains ; sa terre est courte et étroite et son pouvoir d'agir est mesuré ; mais si chacun l'imitait, dans l'emploi de ses forces, au dedans comme au dehors, ce serait une fête d'être Allemand avec les Allemands. » Quelle conclusion tirer de ce dernier vers sinon celle-ci : « mais les princes allemands n'emploient pas leurs forces comme le duc de Saxe-Weimar, mon maître ; ce n'est donc pas une fête d'être Allemand au milieu des Allemands ? »

Il est piquant d'observer que Gœthe et Heine qui, comme on sait, se comprirent assez mal, ont fraternisé dans une admiration commune pour Napoléon. Heine l'admirait comme champion de l'égalité, de la tolérance. Le culte de Gœthe tenait moins, me semble-t-il, à des raisons politiques qu'esthétiques. Gœthe s'inclinait devant Napoléon parce qu'il faisait la guerre victorieuse aussi bien qu'il faisait lui-même des vers triomphaux. Ses hommages sont d'un artiste à un autre. Leur sincérité est d'ailleurs évidente. Elle éclate dans l'ode qui commence par ces mots : « Par la lumière de son génie il domine clairement ces matières sur lesquelles tristement ont réfléchi des siècles. »

A la différence de Heine qui jamais n'approcha son idole, Gœthe s'entretint avec Napoléon à Erfurt, en 1808, soit deux ans après l'écrasement de la Prusse à Iéna. Gœthe n'avait été aucunement blessé dans son amour-propre par cette défaite mémorable. Francfort appartenait à l'Empire, Francfort était ville libre. Gœthe se montra flatté par l'accueil que lui fit à Erfurt le maître du monde, déjeunant sous les yeux de Talleyrand et de Daru. L'Empereur regarda Gœthe bien en face et lui dit : « Vous êtes un homme. » Et puis il s'entretint cordialement avec cet homme qui avait composé *Werther.*

Gœthe se retira, enchanté. Avait-il eu l'occasion de se renseigner, cette fois ou un autre, sur les Etats unis d'Europe conçus par Napoléon et dont celui-ci déclarait poursuivre la réalisation dans ces guerres menées à son corps défendant ? C'est possible. Gœthe n'eût pas été le dernier en tout cas à s'incliner devant le fait accompli. Il resta fidèle à l'homme du destin quand son astre se mit à pâlir et refusa de prêcher en 1813 la

croisade de la libération. Aux Allemands qui lui reprochaient de n'avoir pas joint sa voix hostile à celle des bardes nationaux, il a répondu par des confidences à Eckermann : « Moi qui n'attache d'intérêt qu'à différencier la civilisation de la barbarie, comment aurais-je pu détester la nation française qui est l'une des plus cultivées de l'univers et à laquelle je suis redevable d'une grande partie de ma formation spirituelle ? »

On regrette (mais il en faut tenir compte) que Gœthe n'ait pas persisté jusqu'à son dernier souffle dans son culte pour Napoléon. Invité à écrire en 1815, pour l'entrée des Alliés à Paris, une pièce de circonstance, il composa le *Réveil d'Epiménide*. Epiménide c'est lui-même. Il s'excuse d'avoir trop bien dormi pendant les temps héroïques : « Pour ces souffrances que vous avez éprouvées, vous êtes plus grands que je ne suis. » N'était-il pas un peu tard en 1815 pour s'en apercevoir ? Et n'eût-il pas mieux valu que le poète ne s'en aperçût jamais ? Il y a bien quelques taches sur ce soleil éblouissant du génie gœthéen.

Qu'on ne se méprenne point, d'autre part, sur l'attitude réticente du poète envers l'Allemagne comme entité. Elle tenait à l'idée générale qu'il s'était formé du monde de son temps : « Nous n'avons pas une seule ville, disait-il à Eckermann, nous n'avons même pas un pays dont nous puissions dire franchement : C'est ici l'Allemagne. Posons-nous la question à Vienne, on nous répond : c'est ici l'Autriche. La posons-nous à Berlin ? on nous répond : c'est ici Berlin. » Donc l'Allemagne n'existe pas, il n'y a que des Allemagnes, mais il y a aussi des Allemands. Et Gœthe faisait d'eux grand cas. Il leur attribuait, par exemple, une mission singulière : « Il faut que les Allemands soient dispersés à travers le monde entier comme les Juifs pour développer pleinement et pour le salut de toutes les nations la quantité de Bien qui est en eux. » Gœthe est revenu là-dessus dans une conversation avec Guillaume de Humboldt. Il n'est rien dans son legs spirituel qu'on ne lui ait plus aigrement reproché. Gœthe voyait dans l'Allemand l'être assimilable par excellence, un élément féminin. Les sociologues de l'Allemagne prussifiée voyaient au contraire dans l'Allemand un élément viril et dans la race allemande la race assimilatrice entre toutes. C'était aussi l'avis de Guillaume II. Il lui arrivait de dire gentiment à des Français : « Nous sommes la force et vous êtes la grâce. » Rien de plus étranger à cette vantardise que la conception gœthéenne des

Allemands. A preuve encore la *Xénie* où Gœthe s'exprime comme suit : « *C'est en vain que vous espérez former une nation* ; en échange cultivez en vous d'autant plus librement l'Humain universel, car vous le pouvez. »

Gœthe n'a pas plus prévu que Mme de Staël le rassemblement de l'Allemagne par la Prusse et la renaissance de l'Empire sous les Hohenzollern. Et voici : l'opération prussienne, après des hauts et des bas, a fini par laisser les pays germaniques dans la situation la plus précaire qu'ils aient jamais connue. L'Allemagne en sera-t-elle portée à reviser son idéal national ? Voudra-t-elle revenir aux conceptions gœthéennes ? Le philosophe Schelling, pour n'en point citer d'autres, pensait déjà comme Gœthe : « L'Allemagne, disait-il, n'est pas une nation, mais une nation de nations. »

C'est seulement sur cette base positive, répétons-le, qu'une Allemagne fédérale et partant une Union d'Europe occidentale pourraient prospérer. Mais le vent qui souffle dans le *Reich* souffle-t-il dans ce sens là ?

***

Rien n'autorise encore à l'affirmer. L'hostilité à l'Europe, l'hostilité à l'Occident ont été de règle dans le Reich avant, pendant et après la première guerre mondiale. Qu'on se reporte aux *Considérations d'un non-politique* de Thomas Mann, le plus célèbre auteur allemand d'aujourd'hui. Ce livre de guerre débordait de malédictions à l'adresse du génie classique et gréco-romain dont Gœthe faisait ses délices. Depuis lors, je sais bien, M. Thomas Mann a fait volte-face, mais ses pareils ont-ils trouvé, eux aussi, leur chemin de Damas ?

Avec quelle cordialité Maurice Barrès n'avait-il pas offert aux Rhénans, à portée de voix du fleuve historique, au lendemain de 1918, une collaboration toute pénétrée d'idéal gœthéen ! Avec quelle froideur ses invites n'ont-elles pas été reçues !

Et depuis lors, à mesure que l'Allemagne se relevait, quels défis nouveaux à l'Europe et à l'Occident ! Qu'on se rappelle les marécages de romantisme nordique où pataugeaient, il y a encore quinze ans, sous le régime de la Croix gammée, les meilleurs écrivains du Reich ! M. Sieburg, dont on avait apprécié les efforts pour mieux comprendre la France, n'a-t-il pas fini par

glorifier le chaos, la barbarie et tout le primitif et tout l'irrationnel ? A ceux qui l'en blâmaient : « Ce sont là, répondait-il, choses allemandes, fermées aux étrangers, mais si belles ! » Or qu'est-ce que Gœthe détestait le plus au monde, sinon cette barbarie effervescente et provocatrice ? Il eût versé des larmes sur le dithyrambe de M. Sieburg et blâmé plus encore le cri du cœur d'un enfant chéri du Führer, le dramaturge Hanns Johst, faisant dire à un personnage de son drame intitulé *Schlageter* : « Quand j'entends le mot civilisation je tire mon browning ! » Quel affreux langage !

Que dirons-nous maintenant pour conclure. Ceci d'abord : qu'on ne demande pas à l'Allemagne de reprendre strictement à son compte et telles quelles toutes les idées politiques naguère énoncées par Gœthe. Sa conception du patriotisme est dépassée, mais à cela près tout le reste de sa pensée ou presque est bon, judicieux, profitable. Quel bienfait l'Allemagne ne retirerait-elle pas d'un retour au génie gœthéen, humain et libéral ! Et quel réconfort on puiserait à trouver tantôt dans les articles consacrés au bi-centenaire du grand homme des propos permettant d'espérer la résurrection de son esprit !

MAURICE MURET

VERS LA PAIX MONÉTAIRE ?

Nous nous sommes permis d'exposer ici même, voici quelque temps (1), pourquoi les chemins de la stabilisation monétaire, dans lesquels on nous disait décidément et heureusement engagés, n'étaient ni aussi directs ni aussi unis qu'un certain conformisme le donnait à penser. Nous ajoutions qu'à supposer même que, par un effort qu'il nous restait à accomplir presqu'entièrement, nous réussissions à créer les conditions *nationales* de la stabilisation, cette entreprise était dominée par des facteurs *internationaux* sur lesquels notre action n'était aucunement déterminante. Il aura fallu peu de semaines pour que ce pronostic, au demeurant fort aisé, reçoive confirmation : nous voici au centre d'un vaste débat monétaire dont tout indique qu'il atteindra à l'automne son point culminant. Il convient d'en examiner aussi simplement que possible les origines et les perspectives.

***

Depuis une vingtaine d'années, les crises politiques et économiques qui ont déferlé sur le monde en une succession à peu près ininterrompue y ont brisé les mécanismes séculaires sur lesquels reposaient les relations internationales. Un dirigisme aux cent visages en est sorti, fait d'abord de réflexes empiriques, puis « doctriné » par d'innombrables docteurs, car il est dans la nature des hommes d'attribuer après coup ces réflexes à

(1) Voir *La Revue* du 15 Mai.

une construction de l'esprit, et de baptiser « ordre nouveau » le désordre résultant du mépris de certains principes tutélaires. Ainsi a-t-on notamment professé que la « monnaie dirigée », c'est-à-dire manipulée au gré des circonstances, allait ouvrir la voie de la prospérité générale, à partir du moment où la plupart des nations n'ont plus pu ou plus voulu se soumettre aux disciplines qu'exige le maintien d'une monnaie saine.

A l'usage, cependant, il a fallu se rendre à l'évidence. Les monnaies flottantes se sont trouvées aussi incapables de favoriser le retour aux échanges normaux que, selon une comparaison usuelle, un mètre en caoutchouc pourrait l'être de constituer une unité de mesure utilisable. Le principe de la stabilité monétaire reçut donc de nouveau une consécration officielle, et, avant même que la dernière guerre fût tout à fait terminée, les Nations Unies créèrent à Bretton Woods un organisme international chargé d'en favoriser à l'avenir le respect : après quoi chacun s'en retourna à ses affaires et à ses initiatives individuelles. Les monnaies continuèrent de s'avarier et, en tous cas, de se dissocier : entre autres échecs de cette paix précaire, celui-là est un des plus caractérisés.

Il n'en pouvait être autrement, car les ressources dont disposait le Fonds International de Bretton Woods étaient, pour maintes raisons dont le détail n'a point sa place ici, presque dérisoires au regard de la tâche à entreprendre. Sur ce terrain, comme sur d'autres, on sous-estimait environ 1944 et 1945 la gravité du désastre mondial. Il n'est pas vraisemblable que l'histoire retienne comme des modèles de sagesse politique et de sûre technique les comportements de la plupart des gouvernements d'alors, singulièrement en Europe, mais il est évident que, dans un certain nombre de pays particulièrement éprouvés, l'épuisement de toutes les réserves et la réduction du potentiel de production eussent privé des moyens nécessaires la politique la plus courageuse et la plus avisée.

Maîtres du jeu, en raison de leur énorme puissance industrielle et du fait qu'ils se trouvaient détenir une fois de plus la majeure partie des réserves d'or mondiales, les Etats-Unis ont, au bout de quelque temps, pleinement réalisé cette difficulté : le plan Marshall en est sorti.

Que l'aide américaine à l'Europe ait été, pour une part, un geste politique, nul ne l'a jamais contesté : il est assuré que

l'Occident, en proie à la misère économique, eût constitué pour le bolchevisme un terrain de culture excellent et les Etats-Unis ont entendu l'empêcher. Mais les voies et moyens qu'ils ont utilisés n'ont rien eu de politique : le mécanisme du plan Marshall, que nous avons nous-mêmes décrit à cette place, supprime en partie, du moins pour un temps, le déficit en dollars qu'eussent aggravé pour les parties prenantes des livraisons américaines non gratuites ; l'opération a consisté à donner aux pays européens le délai et les moyens suffisants pour reconstituer d'abord leurs économies affaiblies et ensuite — ceci est essentiel — pour réaliser entre eux une coopération capable de faire de l'Occident un ensemble viable et apte à « tenir tout seul sur ses pieds ». Le premier de ces buts a été dans l'ensemble atteint : les restaurations individuelles, si l'on peut ainsi parler, ne sont pas uniformément avancées, mais le pire a été évité partout ; les résultats sont beaucoup moins satisfaisants sur le deuxième point.

On en a eu la démonstration assez frappante lorsque l'an dernier l'administration Marshall demanda à ses « clients » européens de lui faire connaître par quel procédé ils entendaient d'ici 1952, date d'expiration du plan, rétablir l'équilibre de leur balance des comptes. Comme il fallait s'y attendre, les « enquêtés » répondirent uniformément qu'ils comptaient augmenter leur production et développer largement leurs exportations, dont on ne pouvait dès lors concevoir qui serait preneur. A cet égard, le programme qui retint plus particulièrement l'attention fut le programme britannique.

Une des caractéristiques de ce dernier est qu'il ne s'inspirait en rien des besoins ni des circonstances de la cause. Il se bornait à annoncer le développement de la politique dite d' « austérité » que Sir Stafford Cripps, chancelier de l'Echiquier du cabinet travailliste, poursuivait avec une énergique obstination. Le « Labour » avait pris en charge, au lendemain des élections de 1945, la restauration de l'économie britannique fortement éprouvée par la guerre : il compliqua encore sa tâche par l'application concomitante des points essentiels du programme travailliste : si les nationalisations britanniques ont été conduites avec beaucoup plus d'ordre et de prudence que les nôtres, elles n'ont pas moins réduit la productivité des secteurs intéressés : d'amples et coûteuses réformes sociales, une fiscalité

très lourde, sauf pour les travailleurs dont le pouvoir d'achat était maintenu sinon accru par un système de subventions budgétaires, tout cela contribuait à obérer les prix de revient et à contrarier la reprise des exportations qu'on entendait poursuivre avec le maximum d'énergie. Pas un instant cependant on n'envisagea de dévaluer la monnaie, pratique devenue usuelle en pareil cas : cette détermination, en dehors de toute question de principe ou de doctrine, s'inspirait du fait que la Grande-Bretagne, important une très large part des produits nécessaires à sa consommation courante, une dévaluation de la livre entraînerait immédiatement la hausse du prix de la vie et l'effondrement de la construction travailliste. Mais le maintien de la livre impliquait qu'elle pût s'appuyer sur une réserve, constamment maintenue elle aussi, d'or et de dollars, et sur un système d'échanges qui n'entraînât pas la création de soldes débiteurs épuisants pour cette réserve. C'est pourquoi Sir Stafford Cripps avait élaboré et annonçait le développement d'un programme d'exportations fondé sur des accords *bilatéraux*, comportant un équilibre aussi exact que possible des achats et des ventes, et sur une intensification des échanges entre les pays de la zone sterling, où l'éventualité de règlements en or ou en dollars est exclue par définition.

Une telle politique, sinon dans ses intentions du moins dans ses effets, réduisait notablement la participation de la Grande-Bretagne à la construction de l'économie européenne : on ne manqua point de le souligner et aussi que, paradoxalement, le socialisme anglais, internationaliste de doctrine comme tous les socialismes, affirmait au pouvoir des tendances isolationnistes. Malgré quoi on s'en remit aux événements du soin d'atténuer ces difficultés et d'éclaircir ce paradoxe.



Or, les événements devaient aboutir au résultat exactement inverse. Vers l'automne dernier, la conjoncture mondiale inflationniste depuis la guerre, se renversa soudainement. Tel fut l'effet d'un retour à l'abondance, ou tout au moins du recul accentué de la pénurie, consécutifs à une reprise à peu près générale de la production industrielle et à une bonne récolte dans les deux hémisphères. Il s'ensuivit un arrêt de la hausse

des prix, voire une baisse partielle des prix industriels et une baisse beaucoup plus accusée des prix agricoles, lesquelles provoquèrent comme toujours en pareil cas, c'est-à-dire quand une inflation prolongée prend soudainement fin, une crise plus ou moins accentuée d'adaptation. Le phénomène a été et est encore sensible en France comme ailleurs : il procure, pour un temps au moins, le sentiment de la stabilité retrouvée, dont il est habituel et humain que les gouvernements attribuent le mérite à leur sagesse et à leur efficience.

Cependant, dans le cas présent, l'euphorie n'a pas été générale et elle a été précaire. Le retournement de la conjoncture a assez vite poussé à l'aigu les difficultés britanniques et suscité à tout le moins de sérieuses inquiétudes aux Etats-Unis : le désir d'y parer devait naturellement réveiller toutes les controverses et précipiter diverses évolutions.

L'éventualité d'une crise économique profonde aux Etats-Unis figurant parmi les espoirs les plus volontiers caressés de l'autre côté du rideau de fer, le moindre symptôme de dépression relevé Outre-Atlantique donne lieu aussitôt à une puissante orchestration. C'est ainsi qu'on a volontiers comparé la situation présente de l'économie américaine à l'époque dramatique de 1929, qui détermina une manière de désastre national puis mondial. L'assimilation est manifestement erronée : la crise de 1929 fut le résultat d'une énorme inflation de crédit qui se dégonfla brusquement : les autorités américaines qui ont conservé un souvenir justement horrifié de l'aventure ont pris soin qu'elle ne se renouvelât pas : la situation des trésoreries publiques et privées est aujourd'hui parfaitement saine, les engagements normaux, les réserves suffisantes. La crise, qui n'est pas niable, si elle n'est pas pour l'instant très profonde, est provoquée comme partout par le renversement de la tendance des prix et la contraction de marchés désormais normalement approvisionnés, phénomènes qui, dans le puissant mécanisme de l'économie américaine, prennent aussitôt un retentissement à sa mesure. Mais le retentissement se prolonge dans les esprits. L'opinion est uniformément admise que, dans l'état présent du monde, le retour à la libre circulation des marchandises, des hommes, des capitaux écarterait pour longtemps tout risque de surproduction, tant sont encore considérables les besoins des pays éprouvés ou arriérés, et les regards de se tourner vers

cette Europe incapable de rompre un cloisonnement dérisoire, de retrouver un équilibre monétaire, de jouer le rôle du client sérieux, voire d'un fournisseur sur qui on puisse compter. Ce rôle, il est urgent qu'elle s'y prépare : au début de l'année, des voix autorisées émettaient l'avis que 1919 ne pourrait pas finir sans que les monnaies européennes fussent fixées. Plus près de nous la question a pris un autre aspect : même contenu dans ses limites actuelles, le marasme américain réduit les rentrées budgétaires et risque d'astreindre le contribuable à un effort supplémentaire. Il est un moyen de l'éviter, suggèrent alors certains, qui est de réduire l'aide à l'Europe, si celle-ci s'attarde en son état présent. Le Sénat des Etats-Unis apporte une lenteur significative à voter la nouvelle tranche de crédits Marshall, et, dans un document explosif présenté en juin au Congrès de la Chambre de Commerce internationale à Québec, un groupe d'hommes d'affaires américains annonce une catastrophe européenne pour 1953, si d'ici là l'Occident se contente de « partager le gâteau » Marshall au lieu de s'organiser, et de dénoncer le méfait de politiques étroitement nationalistes parmis lesquelles celle de la Grance-Bretagne est aisément identifiable.

Le malheur est que toute cette évolution ne peut précisément que « durcir » la position britannique en accroissant ses difficultés. Sir Stafford Cripps voit fondre ses dollars et ne les remplace que de plus en plus difficilement : la baisse des prix porte en particulier sur les matières premières que la zone sterling vend à la zone dollar et cette vente procure désormais moins de dollars ; en même temps les exportations britanniques, dont le redressement avait été remarquable, deviennent beaucoup moins aisées, car, depuis que la pénurie a cessé, la primauté de l'acheteur a remplacé celle du vendeur ; l'acheteur recherche le produit le meilleur marché et celui-ci n'est pas le produit anglais obéré par les charges de la politique intérieure travailliste. Dans le même temps une agitation pour la hausse des salaires, contenue jusqu'à présent par une exacte discipline, commence à se manifester ; partout on annonce la dévaluation de la livre, qui partout où elle fait l'objet de transactions libres se négocie largement au-dessous de son cours officiel. Sir Stafford nonobstant ne cède pas d'un millimètre et en juin le drame, car c'en est un, apparaît dans son ampleur.

***

L'occasion de ce développement a été le renouvellement de ce qu'on appelle l'accord de paiement intereuropéen. La condition de l'Europe reste si difficile qu'un certain nombre de pays — dont la France — manquent fréquemment des devises nécessaires pour régler leurs achats en Europe même : ainsi a-t-on vu à diverses reprises la France suspendre ses importations en provenance d'Angleterre, de Belgique ou de Suisse par épuisement de ses disponibilités en livres, francs belges ou francs suisses. Pour parer à ces ruptures d'échanges, avait été prévue l'an dernier la constitution d'un fonds spécial en forme de « pool » avec l'agrément et le concours de l'administration Marshall, sur lequel les pays déficients pourraient se voir accorder un droit de « tirage » ; toutefois cette faculté était limitée par l'obligation du bénéficiaire de n'utiliser les devises obtenues que chez le créditeur : si la France recevait des livres, elle ne pouvait les utiliser que pour régler des achats en Grande-Bretagne et non pas ailleurs, en échangeant ces livres contre d'autres monnaies.

Dès qu'il fut question de renouveler ces arrangements, qui venaient à expiration le 1er juillet dernier, une vigoureuse pression américaine se manifesta en faveur de la suppression de la clause restrictive de l'utilisation des tirages. Cette modification, légère en apparence, bouleversait en réalité tout le système existant, débloquait en quelque sorte les échanges européens et portait un coup droit à l'isolationisme anglais. Que si, en effet, pour reprendre notre exemple de tout à l'heure, la France, recevant des livres, peut désormais les utiliser ailleurs qu'en Grande-Bretagne, par exemple en Belgique, il arrivera immédiatement deux choses : d'une part un courant d'affaires jusque-là limité aux rapports France-Angleterre pourra s'étendre librement à tous les autres pays adhérents à l'accord : de *bilatéral*, il deviendra *multilatéral* et du même coup il créera la convertibilité des monnaies européennes, car, comme il est dit plus haut, le Français, porteur de livres et désireux de s'en servir pour régler des achats en Belgique, convertira nécessairement ses livres en francs belges. Ainsi seraient reconstituées les conditions fondamentales d'un libre commerce intereuropéen.

Une telle éventualité devait naturellement rencontrer l'opposition catégorique de Sir Stafford Cripps non seulement parce que toutes les exportations britanniques reposent sur un jeu d'accords bilatéraux, mais surtout parce que la livre est incapable de survivre au rétablissement de la convertibilité. Celle-ci révélerait immédiatement que son cours officiel (le fameux *cross-rate* de 4,03 dollars pour une livre) ne correspond plus à aucune réalité ; de surcroît les réserves britanniques d'or et de dollars s'en trouveraient promptement taries. Reprenons une fois encore l'exemple du Français échangeant ses livres contre des francs belges : il se trouve que la Belgique étant actuellement sur le plan commercial créancière de la Grande-Bretagne n'a nul besoin d'un supplément de livres ; elle a en revanche besoin d'or et de dollars ; c'est pourquoi on la verrait inévitablement s'adresser à la Banque d'Angleterre pour convertir ces livres en excédent contre de l'or ou des dollars, d'où une hémorragie continue, fatale au sterling.

Pour ces raisons, à Bruxelles d'abord, à Paris ensuite, on vit le « Chancelier de fer » se refuser à tout élargissement des accords existants : il résista aux assauts collectifs des membres de l'O. E. C. E. (Organisation européenne de coopération économique) comme aux exhortations particulières de M. Spaak, premier ministre de Belgique, et de M. Harriman, ambassadeur du plan Marshall en France ; il résista même à une proposition de M. Petsche tendant à limiter à 50 pour 100 du montant des tirages la convertibilité des monnaies. La situation fut un moment critique ; on laissait entendre que les Américains étant en définitive maîtres du jeu, le plan Marshall tout entier allait se trouver en péril ; en tous pays la presse dévouée à Moscou esquissait une danse du scalp autour des « Marshalliens » et décrivait longuement l'anarchie de l'Occident. Le tout finit par une transaction : Sir Stafford Cripps accepta 25 pour 100 de convertibilité, étant en outre stipulé que cette convertibilité ne s'étendrait pas à l'échange des monnaies européennes contre des dollars, ce qui sauvegardait les réserves britanniques. Les représentants américains se déclarèrent néanmoins satisfaits de la légère brèche faite dans le bilatéralisme et l'inconvertibilité. Il était clair cependant que rien n'était résolu ; la preuve en fut administrée dans la semaine qui suivit quand Sir Stafford Cripps annonça aux Communes qu'il ne dévaluerait pas la livre

et que la sauvegarde de cette dernière exigeait pour trois mois au moins la suspension des achats en dollars ; il annonça également une prochaine conférence des ministres des Finances du Commonwealth : non seulement l'isolationisme de la zone sterling se renforçait, mais encore il s'organisait.

***

Les milieux financiers internationaux ont cependant accueilli l'événement avec un parfait sang-froid : il est même assez remarquable qu'au lendemain du jour où Sir Stafford Cripps annonça aux Communes le durcissement que nous venons de dire, tandis que la presse britannique le traitait sans excès de ménagement, la presse américaine le louait de son énergie et les « officiels » déclaraient sur tous les tons à Washington que toute action en vue de la dévaluation de la livre était aussi loin que possible de leur pensée.

La vérité est que personne ne pense — et peut-être Sir Stafford ne le pense pas davantage — que la situation actuelle puisse se prolonger longtemps, mais chacun désire affronter la conversation décisive au mieux de sa forme et de ses arguments.

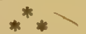
Quand une telle conversation peut-elle se produire ? Vraisemblablement à l'automne, quand se réunira la conférence annuelle du Fonds International de Bretton Woods, gardien théorique de la stabilité et des parités officielles des monnaies. Lors de son passage à Paris, au début de juillet, M. Snyder, secrétaire d'Etat au Trésor américain, qui a éprouvé le besoin inopiné d'inspecter ses agences européennes et poursuivait en réalité une série d'investigations préliminaires, a rappelé certainement à dessein la compétence du Fonds sur toutes les questions de taux de changes. C'est à la même instance que le communiqué publié peu après à Londres a paru laisser le soin d'éclaircir l'obscurité qu'il laissait planer sur les conversations de M. Snyder et de Sir Stafford Cripps.

Cela dit, un accord de principe sur la nécessité d'un retour à la stabilité générale des monnaies n'étant pas en cause, il faut s'attendre à un âpre débat sur les moyens d'y parvenir. Si les Américains ont compris — un peu tardivement peut-être — qu'en manifestant trop vigoureusement leur point de vue ils risquaient de cristalliser la résistance britannique et d'éveiller

les susceptibilités européennes, ce point de vue a toujours été et demeure que la dévaluation de la livre et le retour à la convertibilité des monnaies devait être la première étape de la construction européenne et, à travers elle, de la renaissance des échanges mondiaux. On fait valoir dans ce sens que cette dévaluation, outre qu'elle ne ferait que consacrer un état de fait, redonnerait élan aux exportations britanniques et permettrait une reprise profitable des relations entre la zone-sterling et la zone-dollar.

A quoi on objecte, officiellement ou non, du côté britannique, que ces relations sont bien davantage compromises par une autre surévaluation, qui est celle du dollar. De fait, elle n'est point douteuse : depuis l'avant-guerre, le cours officiel de l'or auquel le dollar est rattaché est fixé à 35 dollars l'once, alors que notoirement le prix du métal précieux avoisine aujourd'hui une cinquantaine de dollars l'once. Le relèvement du prix de l'or, qui équivaudrait à une dévaluation du dollar, pourrait tout aussi bien, selon les Anglais, régulariser le rapport livre-dollar qu'une dévaluation de la livre. « Pourquoi nous et pas vous ? » semble-t-on dire à Londres.

A Washington, on se déclare, et de plus en plus nettement en ces derniers jours, opposé à toute dévaluation du dollar ; celui-ci, affirme-t-on, est la seule monnaie inexpugnable à laquelle on puisse accrocher solidement un système monétaire nouveau. Si l'on y touche, le désordre actuel ne pourra qu'augmenter. Cette position est-elle absolument définitive ? Tout dépendra sans doute des événements ; jusqu'au récent renversement de la conjoncture, la préoccupation essentielle des Américains était de freiner la hausse des prix qu'une dévaluation du dollar n'eût pu qu'accélérer ; aujourd'hui que la situation est inverse, il n'est pas exclu, si la crise s'accentue aux Etats-Unis, qu'une dévaluation apparaisse comme l'un des moyens de relancer l'activité économique. En toute hypothèse, les Etats-Unis seront une fois encore maîtres de la décision finale, car une stabilisation générale des monnaies n'est pas concevable sans un appel à des réserves d'or qu'ils contrôlent pour l'essentiel.



On sera sans doute frappé de ce que ce très rapide et impar-

fait exposé d'un considérable problème qui, posé d'abord sur le plan européen, l'est maintenant à l'échelle mondiale, n'ait à aucun moment fait mention d'une position ou d'un intérêt français. La cause en est que notre médiocre condition nous relègue en cette affaire à la position de spectateurs ou, au mieux, d'intermédiaires bénévoles. Ni économiquement, ni monétairement nous ne représentons une force décisive dans le débat qui s'annonce : il s'en faut cependant de tout que nous puissions omettre de nous y préparer.

On célèbre volontiers, à l'heure qu'il est, l'amélioration de la position internationale du franc : c'est, pour la plus grande part une amélioration relative ; quand des monnaies sont malades ou menacées de l'être, comme c'est le cas de la livre, le calcul des probabilités confère la qualité fugitive de monnaie refuge à celles qui ont déjà fait une ou plusieurs maladies. Dans l'hypothèse d'un alignement général des monnaies, nous ne serions pas pour autant dispensés d'un examen plus serré de notre cas, dont, en l'état présent des choses, il est difficile de supputer les conclusions.

Le certain est que nos prétentions à cet égard seront limitées par notre situation économique et financière et que nous devrons, à quelque niveau que nous soyons maintenus ou placés, être en position de nous y tenir définitivement. Cela signifie, ainsi que nous l'avons dit et répété, que nous aurons accédé en temps utile à une stabilité budgétaire indiscutable, à un équilibre suffisant de notre balance des comptes, à un régime de prix tel qu'il nous permette d'affronter le retour à un régime international concurrentiel qui accompagnera nécessairement le retour à la stabilité et à la convertibilité des monnaies. Que si, réintroduits dans le concert, nous nous révélions incapables d'y maintenir notre place, nous pourrions évidemment prendre le deuil de notre indépendance économique.

Ici les faits parlent d'eux-mêmes. Voici exactement un an, le 17 août 1948, le Parlement votait, à la requête de M. Paul Reynaud, alors ministre des Finances, une sorte de programme des réformes à accomplir, la plupart avant la fin de l'année 1948, pour réaliser le redressement financier préalable à toute stabilité monétaire : ce programme allait de la mise en ordre du secteur nationalisé et de la sécurité sociale à la réforme fiscale en passant par un examen critique du plan d'équipement. Il suffira de

constater que nous sommes encore à pied d'œuvre sur la plupart de ces points ou qu'ils n'ont fait l'objet que de solutions extrêmement fragmentaires pour mesurer tout l'effort qu'il nous faut encore accomplir si nous voulons aborder avec le minimum de chances des éventualités internationales sur lesquelles nous avons peu d'action, mais qui exerceront sur notre avenir l'influence la plus certaine.

Une nation, pas plus qu'un individu, ne fait longtemps carrière sur la générosité d'autrui. Quand le plan Marshall est entré en application, nous avons été de ceux qui ont insisté sur ce que l'inappréciable service qu'il nous rendait était de nous mettre un jour en mesure de nous passer de lui. Les événements font que le délai qui nous était pour cela ménagé peut parfaitement être plus court qu'on l'envisageait d'abord, parce que ces mêmes événements rendent impossible la prolongation des individualismes anarchiques et hâtent, si l'on peut dire, l'heure du choix. Et ce choix, il s'impose sans rémission, chez nous d'abord, entre l'immobilisme et l'action.

C.-J. GIGNOUX.

P. S. — Cette étude venait d'être terminée quand a été connue la retraite momentanée de Sir Stafford Cripps. Si cet événement peut tempérer en la forme la rigueur des thèses britanniques, il ne change rien aux données fondamentales du problème qui vient d'être exposé.

HUGO

LE DERNIER BURGRAVE

OU

LE SECRET DE VICTOR HUGO

Singulière fortune de Hugo, durant les années d'occupation ! C'est en ce temps-là que venait à échéance le centenaire des *Burgraves* et l'on a, semble-t-il, omis de le commémorer. Les propagandistes de l'époque n'avaient donc de leur métier qu'une bien piètre connaissance. Eh quoi ! le plus grand de nos poètes compose un drame franco-allemand, un drame écrit en vers français, destiné à la Comédie-Française, mais dont le décor et les personnages sont allemands, dont le sujet et le but sont l'exaltation de l'Allemagne impériale, et ceux qui, cent ans après, se faisaient les panégyristes de la nation voisine, recherchaient systématiquement tous les motifs de rapprochement et de coopération, négligèrent l'appoint d'une telle œuvre !... Félicitons-nous donc que les *Burgraves* et leur auteur aient échappé à de si compromettants hommages et demandons-nous quels sentiments peut éveiller, dans une France redevenue la France, l'œuvre si complexe, si discutée, riche d'éclatante poésie, chargée de sens et de secret, des quarante ans de Victor Hugo.



Hugo, depuis plusieurs années, n'avait rien donné à la scène, quand il écrivit *Les Burgraves* pendant les mois de septembre et d'octobre 1842. C'était au lendemain de ses voyages en Allemagne, au lendemain de la publication du *Rhin*. Son drame est d'abord la mise en œuvre des visions, des idées, des impressions qu'il avait rapportées de l'Allemagne rhénane.

En présence des ruines du vieux temps, son imagination se plaît à évoquer leurs anciens habitants, les seigneurs brigands du Moyen âge. Et non seulement il les fait surgir sous nos yeux, mais il les groupe, il les oppose, il noue et dénoue une action dont ils sont les héros.

Dans le château d'Heppenheff vivent les représentants de quatre générations de Burgraves : un patriarche presque centenaire, Job ; son fils, Magnus ; Hatto, son petit-fils ; Gorlois, fils d'Hatto. Job a longtemps tenu tête à l'Empire. Hobereau farouche, féodal rebelle à toute autorité, il n'a jamais courbé le front. Aujourd'hui, ses cheveux blancs sont entourés de la crainte et du respect de tous. Mais sa vieillesse n'est pas heureuse. A mesure que les années passent, et que le terme se rapproche, il est la proie du souvenir, — d'un souvenir qui est un remords. En effet, bien des années auparavant, Job, qui s'appelait alors Fosco, aimait une jeune fille, Ginevra. Mais Ginevra ne répondait point à ses sentiments. Elle aimait le frère de Job, Donato. Job-Fosco, fou de jalousie, tua l'homme et vendit la femme. Un crime donc, un fratricide : telle est la donnée initiale des *Burgraves*, donnée qu'il ne faut jamais perdre de vue lorsque l'on évoque cette pièce, notion d'abord implicite, mais qui peu à peu s'éclaire, et qui du même coup — nous le verrons — jette une lumière révélatrice sur le drame et sur l'auteur.

L'action s'engage. Un jeune capitaine au service des Burgraves, Otbert, aime d'un amour partagé la délicieuse Régina, que Hatto voudrait épouser. Or, Régina est la proie d'un mal mystérieux et elle succomberait certainement si une vieille sorcière, Guanhumara, ne remettait à Otbert un philtre qui va la sauver, moyennant quoi Otbert se livre à Guanhumara et jure de lui obéir, de tuer, s'il le faut, pour la servir.

Les Burgraves envahissent la scène. Tandis qu'ils boivent, qu'ils rient, qu'ils chantent en évoquant leurs exploits — mieux vaudrait dire leurs forfaits — paraît un mendiant, un vieillard qui demande asile. Les brigands veulent le chasser, mais Job leur rappelle la tradition, l'antique loi de l'hospitalité et les contraint à l'accueillir.

Deuxième partie. Grâce au philtre de la sorcière, Régina renaît à la vie. Otbert est transporté de reconnaissance et Guanhumara lui indique ce qu'elle attend de lui : il devra tuer, le soir même, à minuit, devant la tour du drapeau noir, un

nommé Fosco... Sombre perspective, qui s'efface bientôt. Car Job, déridé par la jeunesse et l'amour d'Otbert et de Régina, entend les unir. Seulement, à l'instant où, grâce à la complicité de l'aïeul, ils vont s'évader du burg maudit, Hatto les surprend. Otbert le défie. Hatto, qui ne voit en lui qu'un soldat sans ancêtres, le repousse et l'insulte publiquement. C'est alors que le mendiant, spectateur muet de la scène, prend parti violemment pour Otbert. Qui est ce vieillard providentiel ?

« Frédéric de Souabe, empereur d'Allemagne. »

Barberousse ressuscité !

L'Empereur accable les Burgraves, fils de guerriers et de héros, eux-mêmes voleurs et assassins. Les hobereaux furieux vont l'abattre, mais Job se prosterne devant lui. Frédéric est un ennemi, certes ; mais il faut relever la patrie divisée, décomposée et lui seul peut la sauver.

Et nous voici sous la tour du drapeau noir, au fond du caveau perdu. C'est là que Job vient méditer chaque nuit. Jamais ses pensées n'ont été plus sombres : le remords de son crime le torture. Guanhumara paraît soudain. Elle lui révèle que l'heure de l'expiation est proche. Elle-même est Ginevra. Otbert est le fils de Job. Et c'est lui qui va l'abattre. La santé, la vie de Régina sont à ce prix... Voici donc Otbert, le poignard à la main. Il est prêt certes à payer à Guanhumara le prix affreux qu'elle réclame. Mais il lui répugne de tuer. Il hésite, il temporise. Et cela d'autant plus qu'une sorte d'instinct l'avertit du lien qui l'unit à celui qu'il doit sacrifier. Quand enfin il lève le bras, quelqu'un l'arrête. Il se retourne et reconnaît l'Empereur. Et l'Empereur, c'est Donato ! C'est lui que, quatre-vingts ans plus tôt, Fosco avait voulu et cru tuer. Il est sorti de sa tombe pour un jour. Il va y rentrer tout à l'heure, mais non sans avoir, par l'élection de son petit-fils au trône impérial, rendu à la patrie sa grandeur, uni Régina et Otbert, pardonné à Job son frère et levé la malédiction qui depuis tant d'années l'accablait.

Job, avant de mourir, courbé devant la croix,
J'ai voulu seulement, une dernière fois,
Etendre cette main suprême et tutélaire,
Comme roi sur mon peuple, et sur toi comme frère.
Quel qu'ait été le sort, quand l'heure va sonner,
Heureux qui peut bénir !

A quoi Job réplique (et c'est la conclusion du drame) :

Grand qui sait pardonner !

***

Telle est l'œuvre qui affronta le public de la Comédie-Française le 7 mars 1843. Ce fut autre chose qu'une défaite, et en un sens pis qu'une défaite, c'est-à-dire qu'une bataille livrée et perdue en pleine franchise, en toute clarté. La pièce, discutée, combattue dès la première soirée, se traîna languissamment durant trente-trois représentations avant de quitter l'affiche. On était loin de ce *Cid* du XIXe siècle, de ce Rocroi des lettres modernes que fut la victoire d'*Hernani* ! Pendant tout l'hiver, on avait cherché une interprète pour le rôle de Guanhumara. Rachel n'en avait point voulu. On avait dû le confier à une simple pensionnaire, Mlle Maxime. Au cours des répétitions, il fallut le lui retirer. Discussions. Querelles. Procès. Les plus grandes tragédiennes de l'époque, Mlle George, Mme Dorval, furent sollicitées : en vain. Finalement, on alla chercher une actrice du Boulevard, Mme Mélingue, que la Comédie engagea pour l'occasion. En 1843, comme aujourd'hui, les actrices se souciaient peu de jouer les vieilles et les laides. Et, d'autre part, ces femmes de théâtre, avec leur sûr instinct de la scène, percevaient bien que la sorcière des *Burgraves* était comme le personnage symbolique chargé de tous les péchés du drame romantique — l'invraisemblance, la convention, l'abus du sombre et du macabre — et comme la noire incarnation d'un âge littéraire révolu.

Les amis de Hugo avaient pressenti le péril. Théophile Gautier nous raconte, dans son *Histoire du Romantisme*, qu'à la veille de la première les deux fidèles disciples du poète, Paul Meurice et Charles Vacquerie, pensant encore aux beaux jours d'*Hernani*, allèrent trouver le peintre Célestin Nanteuil pour lui demander le concours de trois cents jeunes « Spartiates » des ateliers parisiens. Mais l'artiste répondit mélancoliquement en secouant sa longue chevelure : « Allez dire à votre maître qu'il n'y a plus de jeunesse ! Je ne puis vous fournir les trois cents jeunes gens. »

Enfin, le rideau se leva. La salle était pleine d'amis, d'invités, de personnages officiels. Le nom de l'auteur, en pleine possession du talent et du succès, était environné d'un tel halo de gloire !... Et pourtant la fatalité qui, depuis plusieurs mois, semblait s'acharner sur la pièce, ne fut pas absente de cette « première ».

On débuta par une annonce. Barberousse était enroué. Ligier, qui jouait le rôle, faisait demander l'indulgence du public. Quand les portraits suspendus dans la grande galerie du château apparurent retournés contre le mur, on crut à une maladresse des machinistes : on rit. Quand Otbert demande à Régina : « Comment vous trouvez-vous ? » et qu'elle répond : « Mal. *J'ai froid.* Je frissonne », on se souvint que le rôle d'Otbert était tenu par l'acteur *Geffroi*, on rit encore. Hugo sans doute prônait le mélange du comique et du tragique : mais le concevait-il ainsi ? Il semble que, dès ses premiers pas, le drame ait été en butte aux maléfices de quelque méchante fée, de quelque Guanhumara de spectacle.

Le registre de la Comédie-Française porte, à la date du 7 mars 1843, les mots : « succès contesté ». Contestation de courte durée, car les amis du poète, les tenants attardés du Romantisme, étaient naturellement venus les premiers jours. Lorsque la pièce se trouva seule en tête à tête avec le public, elle se heurta à la froideur, à la moquerie, à l'incompréhension systématique. L'envie, la jalousie, qui couvaient depuis quinze ou vingt ans, crurent l'heure venue de la revanche. Les classiques, les pseudo-classiques étaient dépourvus de lyrisme, mais ils ne manquaient pas d'ironie. En eux revivait l'esprit caustique et mordant des satiriques du XVIIe et du XVIIIe siècles. Quelle occasion inespérée pour le clan des Andrieux, des Viennet, des Lebrun-Pindare ! Voici un exemple, parmi bien d'autres, de cette guerre de plume et d'épingle :

Les Burgraves de l'ancien temps
Volaient, battaient, pendaient les gens
Sans nul remords, les bons apôtres !
Rien n'est plus vrai. Mais aujourd'hui
Ceux de Victor Hugo nous font mourir d'ennui.
Ma foi ! j'aimerais mieux les autres !

Enfin, le chiffre des recettes baissant chaque jour, il fallut songer à retirer le drame de l'affiche. Une comète traversait en ce moment le ciel de Paris. Daumier représente le poète sortant de la salle Richelieu, le texte de la pièce à la main, et lançant vers le firmament un regard chargé de rancune :

Hugo, lorgnant les voûtes bleues,
Au Seigneur demande tout bas
Pourquoi les astres ont des queues
Quand les *Burgraves* n'en ont pas.

Cette chute était loin d'être entièrement justifiée. La pièce enveloppait certes de puissants éléments d'intérêt, mais elle présentait aussi d'incontestables motifs d'échec, des défauts qui sautent aux yeux.

Ce drame était un mélodrame. L'action reposait sur une invraisemblable cascade de reconnaissances, procédé dont le Romantisme avait usé et abusé. Reconnaissances fondées elles-mêmes sur tout un attirail de circonstance : la croix de Charlemagne, le trèfle de Barberousse, le collier d'Otbert, — la monnaie de « La Croix de ma mère ». L'histoire contée était sombre, à peine éclairée çà et là d'une pâle lueur d'amour, privée de ce « grotesque » haut en couleurs qui, dans les autres pièces de Hugo, s'opposait aux noirceurs du drame. Elle évoquait les siècles barbares, les pires heures du Moyen âge. Les trois protagonistes — Job, Guanhumara, Barberousse — étaient quasi-centenaires. Et le défilé des horreurs s'achevait avec la sorcière, les hommes masqués, le cercueil, le drap noir et le suaire, tout un romantisme de pompe funèbre, pour ne pas dire de cabaret du Néant.

Hugo donc s'était trompé. Il demeurait plus que jamais fidèle à la formule romantique. Mais la girouette avait tourné. Le drame s'était démodé, tandis que le goût public, conforme aux tendances politiques et morales de la monarchie bourgeoise, revenait à la tradition classique, à l'observation réaliste, au bon sens, au juste milieu. La tragédie, ranimée par l'ardente passion de Rachel, brillait d'une jeunesse nouvelle. Et elle ne retrouvait pas seulement des spectateurs et des interprètes. Elle attirait de jeunes auteurs. La chute des *Burgraves* est symboliquement encadrée par deux journées insignes de l'histoire du théâtre : le triomphe de Rachel dans *Phèdre* et le succès de cette *Lucrèce* de Ponsard, jouée trois semaines après *Les Burgraves*, où l'on voulut voir l'antithèse du drame de Victor Hugo. Retour à la tradition. Apparition de tendances nouvelles. 1843, cette grande année de la scène française, est encore la date de naissance de la littérature réaliste. Derrière Balzac, voici Champfleury et les *Bourgeois de Molinchart*. Demain, apparaîtront la comédie de mœurs avec Augier, le roman de mœurs avec Flaubert. *Monsieur Poirier*, *Madame Bovary*, nous sommes à cent lieues de Job, de Guanhumara, de Barberousse !

Et pourtant, malgré leurs faiblesses, *Les Burgraves* marquent

un moment capital dans l'évolution de Victor Hugo. Si l'on admet que sa vie, que sa carrière littéraire se divisent en deux grandes époques, et que c'est dans la seconde que son génie conquiert sa pleine originalité, il faut reconnaître que *Les Burgraves* — après lesquels il posera la plume pour dix ans — forment la conclusion de l'une et le prélude de l'autre. Placés au centre de son œuvre, ils annoncent son renouvellement poétique et son renouvellement théâtral.

En effet, la poésie d'Hugo — et surtout sa poésie seconde manière — se caractérise par la diversité du ton, par le passage du tragique au familier, de l'ironie à l'enthousiasme, par la liberté d'une forme où se coudoient sans cesse lyrisme, satire, épopée, toutes les inspirations du poète.

Or, le lyrisme s'étale, s'épanouit dans *Les Burgraves*. Où trouver une plus jeune, une plus impétueuse affirmation d'amour que dans ces vers :

(Je ne vous aime pas !...) Régina, dis au prêtre
Qu'il n'aime pas son Dieu, dis au Toscan sans maître
Qu'il n'aime point sa ville, au marin sur la mer
Qu'il n'aime point l'aurore après les nuits d'hiver ;
Va trouver sur son banc le forçat las de vivre,
Dis-lui qu'il n'aime pas la main qui le délivre ;
Mais ne me dis jamais que je ne t'aime pas !

Bel canto, morceau de bravoure, grand-air d'un ténor d'Opéra.

La satire y a sa place. Les invectives de Barberousse contre les Burgraves, ces chevaliers dégénérés, ont déjà la virulence des *Châtiments*.

Vils, muets, accroupis, un poignard à la main,
Dans quelque mare immonde au bord du grand chemin,
D'un chien qui peut passer redoutant les morsures,
Vous épiez le soir, près des routes peu sûres,
Le pas d'un voyageur, le grelot d'un mulet ;
Vous êtes cent pour prendre un pauvre homme au collet ;
Le coup fait, vous fuyez en hâte à vos repaires...
Et vous osez parler de vos pères ! — Vos pères,
Hardis parmi les forts, grands parmi les meilleurs,
Etaient des conquérants ; vous êtes des voleurs !

Enfin et surtout, *Les Burgraves* ont la grandeur sévère, l'austérité presque gothique d'une épopée où revivrait la Rhénanie du XIIIe siècle. Cette évocation de l'Allemagne médiévale, par son style, par sa couleur, fait songer à quelque vitrail ardent et sombre. Elle annonce les poèmes que Victor Hugo consacrera plus tard au grand empereur Charlemagne — *Ayme-*

rillot, le Mariage de Roland — et au Moyen âge germanique — *Eviradnus, Welf, Castellan d'Osbor. Les Burgraves* apparaissent à bien des égards, comme un chapitre de la *Légende des Siècles* égaré entre cour et jardin.

C'est un épisode aussi du *Théâtre en liberté.* Car Victor Hugo n'a cessé de rêver d'un type de pièce nouveau, qui serait une image de la vie totale et où pourraient s'épanouir à l'aise toutes les forces si diverses qu'il sentait bouillonner en lui : le drame-forêt, si je puis dire. Il a donné des actes exquis, trop négligés au théâtre, *La Grand-mère, L'Epée. Mangeront-ils ?* Il a tenté aussi d'amples symphonies, de larges fresques comme son injouable *Cromwell.* Aux jours fastes de sa carrière dramatique, dans *Hernani*, dans *Marion Delorme*, dans *Ruy Blas*, il s'était heureusement adapté au moule consacré. Avec *Les Burgraves*, il s'en évade. Et c'est sans doute l'une des causes de leur insuccès et la raison pour laquelle Hugo, après cet échec, abandonne à peu près la scène : *Les Burgraves* font éclater le cadre de la Comédie-Française. Ce drame qui enveloppe tant de lyrisme, tant de satire, tant d'épopée, c'est déjà *Toute la Lyre* : on y sent tumultueusement passer le quadrige des *Vents de l'esprit.* C'est aussi le pressentiment de cette pièce idéale, délivrée des traditions et des conventions de la scène, que tant d'auteurs ont rêvée — et dont bien peu ont eu le bonheur de tracer parfois quelque esquisse. A ses plus hauts moments, de la cime de ses plus grands vers, nous devinons les *Châtiments*, les *Contemplations*, la *Légende ;* nous entrevoyons un théâtre futur, un théâtre libéré, aux horizons infinis. Nous nous éloignons de ces drames un peu agités en surface, mais dans le fond si normaux et si sages, de ces beaux contes pour les grands enfants qui vont à la Comédie-Française que sont *Ruy Blas* et *Hernani !*



Les Burgraves marquent donc une étape de l'évolution littéraire : le moment où le théâtre romantique, las de sa formule habituelle, tend vers un poème dramatique assoupli et affranchi.

Mais le contenu de l'œuvre n'est pas moins révélateur que sa forme. Nous y trouvons un témoignage précieux de la pensée, de la sensibilité, de l'âge qui a précédé le nôtre. L'esprit du XIXe siècle s'y manifeste par trois idées, par trois images qui

ont constitué de puissants principes d'animation pour Hugo et pour son temps : le mirage allemand, le goût de l'archaïsme hellénique, le mythe impérial.

L'Allemagne, c'est d'abord, pour Hugo, comme pour ses contemporains, une voisine peu connue ou mal connue, que Mme de Staël avait révélée, et qui avait séduit la France par ses philosophes, ses musiciens, ses poètes. C'est encore la rive gauche du Rhin, réclamation, revendication permanente d'un grand nombre de Français depuis l'effondrement de Waterloo. C'est enfin, aux environs de 1840 — et nous touchons ici un point délicat, mais qu'il faut mettre en lumière — une nation que représentait chez nous une princesse unie à l'héritier de Louis-Philippe et en qui s'incarnaient l'espérance et l'avenir de la maison d'Orléans. Hélène de Mecklembourg était la petite-fille du duc Auguste de Saxe-Weimar, le protecteur des lettres allemandes. Elle avait été élevée dans la familiarité de Gœthe. D'autre part, elle avait lu les écrivains français, elle n'ignorait rien de l'œuvre de Hugo, elle sut avec grâce et délicatesse le laire entendre au poète. Et alors Hugo rêva. Sans doute ne fut-il pas insensible au charme de cette princesse romantique, qui venait à la France et à lui parée des prestiges poétiques de l'Allemagne de Weimar. Mais surtout il songeait de plus en plus à jouer un rôle politique, comme Chateaubriand, comme Lamartine : il se vit, grâce à la duchesse et grâce au duc d'Orléans, conseiller de la monarchie de Juillet, pair de France, premier ministre... Hélène de Mecklembourg avait épousé le prince royal en 1837. Et, dès 1838, Hugo donne à la scène *Ruy Blas* — *Ruy Blas* où un plébéien s'élève au sommet de l'Etat et gouverne les Espagnes parce qu'il est aimé de la reine, une *Allemande*, Marie de Neubourg. Et, au cours des années suivantes, lui qui, hors de France, ne connaissait guère que l'Espagne et l'Italie, fait le voyage d'Allemagne, s'attarde sur les bords du Rhin, et trois fois il y retourne. En 1842, il publie le livre du *Rhin*, expression de son rêve franco-allemand, profession de foi poétique et politique. En 1843 enfin, il donne *Les Burgraves*, produit de cette période de plusieurs années qu'il est permis d'appeler la phase germanique d'Hugo.

Hélas ! l'auteur des *Burgraves* ne fut pas le grand ministre de la monarchie de Juillet. L'année même où paraît le *Rhin*, en 1842, le duc d'Orléans meurt accidentellement. Et ce n'est point

Hélène de Mecklembourg, c'est son beau-frère, le duc de Nemours, qui est désigné pour exercer éventuellement la régence. Le poète avait-il rêvé d'être le Mazarin de cette Anne d'Autriche ? Toujours est-il que sa politique resta en suspens dans les nuées. Il entra bien à la Chambre des Pairs, en 1845, mais son élévation donna prise à la malignité parisienne. « M. Victor Hugo est nommé pair de France, écrit le *Courrier des Théâtres,* le roi s'amuse. » Il faut avouer qu'en la circonstance notre poète, notre grand poète fait un peu songer à M. Poirier, bourgeois gentilhomme du XIXe siècle, le Jourdain de la monarchie de Juillet. Vous vous rappelez la comédie d'Augier, et surtout le mot de la fin. Nous sommes en 1846. Et Poirier s'écrie triomphalement : « Je serai maire, je serai député, je serai pair de France... en 1848 ! » Hélas ! la révolution de Février ne brisera pas seulement la course de M. Poirier, elle mettra un terme — provisoire — à la carrière politique d'Hugo.

C'est donc dans les lettres, bien plus que dans l'action, que s'exprima la pensée franco-allemande de l'écrivain. Le livre du *Rhin,* deux volumes de prose, trouva son illustration politique dans *Les Burgraves,* drame en vers. Le livre était un prodigieux recueil de « choses vues », un éblouissant « Journal de voyage ». Le drame est un album de dessins, qui fait songer à ces carnets de sépias de la maison de la place des Vosges où de vieux burgs tordus par le temps se dressent comme de longs spectres tourmentés entre le ciel et le fleuve. Le livre était tout imprégné d'une atmosphère fantastique qui se ramassait, à son terme, en cette précieuse enluminure, l'histoire du beau Pécopin et de la belle Bauldour : et *Les Burgraves* font revivre sous nos yeux les légendes de la Germanie médiévale. On y voit apparaître et disparaître mystérieusement l'empereur Barberousse, dont la tradition rapporte que, s'étant noyé en Asie Mineure, au cours de la deuxième croisade, il était revenu en Allemagne pour y dormir son dernier sommeil.

Il dormait, — d'un sommeil farouche et surprenant.
Sa barbe, d'or jadis, de neige maintenant,
Faisait trois fois le tour de la table de pierre.
Ses longs cils blancs fermaient sa pesante paupière.

Bien plus, le ressort même de la pièce, le « dispositif » du drame est emprunté au folklore, à la poésie d'Outre-Rhin. On y retrouve, comme en tant d'autres œuvres françaises de la même époque,

le thème, le schème du *Faust* de Gœthe. Seulement, Faust, ici, c'est Otbert. Et c'est la sorcière Guanhumara qui joue le rôle de Méphisto. Otbert obtient de Guanhumara le philtre qui doit sauver celle qu'il aime. Mais il se livre totalement à la sorcière et il s'engage à tuer qui elle voudra quand elle voudra.

OTBERT

Elle sera sauvée ?

GUANHUMARA

Oui. Songe qu'au moment
Où tu prendras ceci — je vais prendre ton âme.

OTBERT

Donne et prends.

GUANHUMARA

A demain !

OTBERT

A demain. Merci femme !

Quel que soit ton projet, qui que tu sois, merci !
Ma Régina vivra ! — Mais portons-lui ceci.
...Oh ! que l'enfer me prenne et qu'elle vive.

Que cet enfer ne nous étonne pas ! Le pacte du Diable et de l'homme est une notion essentiellement germanique, mais naturalisée chez nous. C'est l'âme même du drame d'Hugo, et non seulement des *Burgraves*, mais de *Ruy Blas* et d'*Hernani*. Il ne s'agit pas là seulement d'un satanisme pittoresque, mais d'une conception de la pensée et de la vie héritée de *Faust* et de Gœthe. « Enfer et damnation », le cri de guerre des Jeune-France, reste l'un des mots de ralliement de tout le Romantisme français.

Enfin et surtout, le livre du *Rhin* est un traité de politique européenne, une profession de foi diplomatique, une sorte de discours-ministre. L'idée du rapprochement franco-allemand, qui s'y fait jour et s'y étale, n'a point alors ce caractère de redoutable chimère qu'elle revêtira plus tard. Rien d'irréparable, rien d'inexpiable n'oppose les deux nations avant 1870. Il n'en est pas moins vrai que la conception d'Hugo n'est que le rêve d'un poète. Lorsque, pour corriger les traités de Vienne et fonder l'amitié franco-allemande, il suggère aux Prussiens de nous rendre bénévolement la rive gauche du Rhin (en échange de quoi il leur propose le Hanovre, c'est-à-dire le bien des autres).

Hugo s'avère, hélas ! par son machiavélisme candide, un politique de l'école de Napoléon III — pour ne pas dire de *Ruy Blas !* — bien plus que de Talleyrand.

La part de la politique dans *Les Burgraves* est évidemment plus restreinte. Toutefois ce poème dramatique nous présente, d'une part, un tableau de l'Allemagne médiévale divisée, désarticulée, qui fait curieusement songer à celle d'avant le traité de Francfort :

> O chute affreuse et sombre ! abaissement profond.
> Plus d'unité. Les nœuds des Etats se défont.

Et il nous offre par contraste une exaltation de l'Allemagne impériale, un hymne à la Grande Allemagne, telle que l'entrevoit 1848 et que la réalisera 1871 :

> Sire, mon fils Magnus vous a dit vrai. Vous êtes
> Mon ennemi. C'est moi qui, soldat irrité,
> Jadis portai la main sur Votre Majesté.
> Je vous hais. — Mais je veux une Allemagne au monde.
> Mon pays plie et penche en une ombre profonde.
> Sauvez-le ! Moi, je tombe à genoux en ce lieu
> Devant mon empereur que ramène mon Dieu !

Voilà qui préfigure Versailles, la cérémonie de la Galerie des Glaces, l'hommage des princes au vieux monarque à favoris blancs et casque à pointe qui réédifie l'Empire allemand...

Enfin, la préface des *Burgraves* est un appel à l'union des peuples, un hymne à la concorde internationale, une réédition hugolienne de la *Marseillaise de la Paix*. « ...Il y a aujourd'hui, écrit Hugo, une nationalité européenne, comme il y avait, du temps d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, une nationalité grecque. Le groupe entier de la civilisation, quel qu'il fût et quel qu'il soit, a toujours été la grande patrie du poète. » Belles idées dont il ne serait que trop facile de fausser l'application. On voit tout le parti qu'elles offraient, en ces dernières années, aux artisans d'une certaine propagande. Mais Hugo, le premier, eût protesté contre leurs interprétations tendancieuses. Et faut-il ajouter qu'en aucun cas il n'eût accepté de fonder sur la défaite de la France un rapprochement franco-allemand ?



« Une nationalité grecque... Euripide, Sophocle, Eschyle... » Recueillons ces noms prestigieux, tombés de la plume du poète.

Ils nous aident à définir un autre caractère des *Burgraves* : l'inspiration eschyléenne ; la communauté de pensée et d'expression qui unit Eschyle et Hugo. Entre ces deux immenses poètes, les affinités sont évidentes. Même haut et profond sentiment de la destinée humaine ; même style éclatant et dense : un pan de roc pailleté d'étoiles... C'est seulement dans la seconde moitié de l'œuvre de Hugo, à partir des *Contemplations*, que les traits communs surgiront en pleine lumière. Mais nous savons bien que, dès le temps de la *Préface de Cromwell*, il regardait par delà les représentants de l'académisme classique, vers le vieux maître dorien. Et il a lui-même placé *Les Burgraves*, drame élargi, ouvert de toutes parts sur l'épopée, sur la satire, sur le lyrisme, sous l'invocation du Titan de la poésie dramatique, de ce génie qui est un géant.

Mais il n'y a pas là que le sentiment d'une parenté, d'une consanguinité profondes. C'est le propre de la grandeur d'Hugo qu'elle ne va presque jamais sans ces côtés, sans ces aspects humains qui la rapprochent tant de nous, qui la rendent le plus souvent si sympathique, et parfois si amusante. Sa royauté, comme toutes les majestés vraies, n'exclut pas la familiarité. Dans l'enthousiasme, dans l'emballement de Hugo pour Eschyle, son héros, son Baruch de 1843, il entre un élément de hasard... et une part d'habileté.

Le hasard, nous le devons à deux faits de l'histoire, de la petite histoire académique. *Les Burgraves* sont joués en 1843, écrits en 1842. Or, en 1841, Victor Hugo a été admis à l'Académie française, élu en remplacement de feu Népomucène Lemercier. Il lui a fallu composer un discours de réception, parler de son prédécesseur. Mais que dire de Népomucène, une fois qu'on a fait l'éloge de ses vertus publiques et privées ? Heureusement, Népomucène est l'auteur d'un *Agamemnon*, et cet *Agamemnon* fut composé d'après Eschyle. Comme on se représente Hugo préparant sa harangue académique, feuilletant d'une main distraite les trente ou quarante volumes de Lemercier, et soudain tombant en arrêt lorsqu'il entrevoit, à travers ce fatras, un reflet de la lumière antique. Loué soit donc Népomucène si, à travers lui et par lui, le contact s'est établi entre ces deux foyers, ces deux brasiers de poésie : Eschyle et Victor Hugo.

Voilà donc Hugo académicien. A son tour, il reçoit des « visites », il entend des exposés de titres, il parcourt les livres

nouveaux que lui adressent les candidats. Or, de 1841 à 1843, l'un d'eux, un universitaire distingué, Henri Patin, fait paraître trois volumes sur *la Tragédie antique*. Le premier contient l'étude sur Eschyle. Victor Hugo y est cité. Et le nom de l'auteur du livre est accompagné de son titre : « Doyen de la Faculté des Lettres ». Mais le troisième volume portera la mention : « de l'Académie française ». Patin a été élu dans l'intervalle. Et il ne l'a, ma foi, pas volé, s'il est vrai que son livre a pu permettre à Victor Hugo de prendre une plus claire conscience du lien qui l'unit à Eschyle. Ainsi va le monde. Et qui sait si, aux yeux de la postérité, le meilleur titre de ces deux « utilités » des Lettres, — l'honnête Patin, le terne Lemercier, — n'est pas d'avoir servi le rapprochement de deux éclatants génies ?

L'appel à Eschyle, pour Hugo, c'est en outre une habileté. Le Romantisme décline. Et les signes se multiplient d'un retour à l'antiquité. L'archéologie, la philologie tirent l'Hellade de son sommeil. La poésie de nouveau se penche aux pures et fraîches sources grecques. Demain, Leconte de Lisle, avec ses *Poèmes barbares* et ses *Poèmes antiques*, fera triompher le Parnasse. Et sur ses pas, se pressera cette multitude de petits poètes dont chacun mériterait le surnom qui fut donné à l'un d'eux : « Leconte de la presqu'île ». Hugo enregistre les symptômes, perçoit le courant : il entend bien n'y pas demeurer étranger. Et c'est pourquoi, la parenté d'esprit et de génie aidant, il se place et il place son drame sous le patronage d'Eschyle. C'est Eschyle qui occupera dans la préface des *Burgraves* la place qui était autrefois donnée à l'auteur de *Wallenstein* et à l'auteur d'*Hamlet*.

Dès les premières lignes de cette Préface apparaît le dessein d'Hugo. « Au temps d'Eschyle, la Thessalie était un lieu sinistre. Il y avait eu là autrefois des géants ; il y avait là maintenant des fantômes... C'était l'effrayant champ de bataille où les Titans avaient lutté contre Jupiter.

« Ce que la fable a inventé, l'histoire le reproduit parfois... Il y a aujourd'hui en Europe un lieu qui, toute proportion gardée, est pour nous, au point de vue poétique, ce qu'était la Thessalie pour Eschyle, c'est-à-dire son champ de bataille mémorable et prodigieux. On devine que nous voulons parler des bords du Rhin... Là, en effet, il y a six siècles, d'autres Titans ont lutté contre un autre Jupiter. Ces Titans ce sont les Burgraves ; ce Jupiter, c'est l'empereur d'Allemagne. »

Je ne sais si cette assimilation vous paraît simple et naturelle. Elle trahit, en tout cas, de la part de Victor Hugo, une volonté nette, je ne dirai certes pas de rallier la tradition classique, ni même d'épouser le courant néo-antique, mais de se rattacher lui-même et de rattacher son œuvre à ce grand primitif du théâtre, à cet Homère du drame, qui de plus en plus désormais hantera sa pensée et son cœur.

Ce n'est pas tout. *Les Burgraves*, d'après leur auteur, sont une « trilogie ». Et il entend par là une pièce en trois parties ; ce qui donne à penser qu'il n'a qu'une connaissance assez superficielle de la littérature grecque ! Mais, cela dit, on note, à travers le drame, bien d'autres réminiscences d'Eschyle. Lorsque Barberousse apparaît vêtu en mendiant, implorant l'hospitalité, on retrouve la trace des *Suppliantes*. Job, Titan foudroyé, fait invinciblement songer au Prométhée de la tragédie antique :

> Job qui, malgré César, malgré Rome, respire,
> Vaincu, rongé vivant par l'aigle de l'Empire,
> Et, colosse gisant dont on peut s'approcher,
> Cloué, dernier burgrave, à son dernier rocher !

Et tout le drame ne dérive-t-il pas d'un crime familial, comme l'*Orestie* ? Ne se déroule-t-il pas dans une pesante et sinistre atmosphère, comparable à celle qui enveloppe la sombre légende des Atrides ? N'y sent-on pas, comme dans les *Euménides*, la présence d'une fatalité dont peu à peu se relâche l'étreinte, tandis qu'elle se mue au terme de l'œuvre en une loi de justice et de pardon ?

Autant, chez Hugo, d'intentions, et quelquefois de prétentions eschyléennes. Le père de la tragédie demeure un maître inaccessible. Son œuvre, pareille à un marbre d'Egine, défie superbement les imitateurs. Mais il est incontestable que la fréquentation du vieux maître d'Eleusis — qui peut-être a reçu de son origine le sens du mystère humain, — que la hantise d'Oreste et de Prométhée, que l'obsession de Thèbes et d'Argos révèlent chez Hugo un approfondissement et un élargissement, un goût accru de l'énergie primitive, un tourment de plus en plus aigu de la destinée, et comme une initiation nouvelle à la hauteur et à la grandeur.

***

De son temps, de son pays, Hugo reçoit un troisième et dernier apport : l'idée de l'Empire et de l'Empereur. Car enfin, à quoi rimerait Barberousse, s'il n'était Napoléon ? Quelle raison aurait notre poète de porter à la scène ce lointain César germanique si sa légende n'éveillait en lui, comme chez ses contemporains, une vibration, une résonance ? La résurrection de Barberousse, c'est donc la projection dans le passé du double retour de Napoléon : celui de l'île d'Elbe, celui de Sainte-Hélène.

Longtemps le peuple français n'avait pas cru à la mort de Napoléon. Il s'était échappé déjà d'une île où l'Europe l'avait relégué. Il s'évaderait bien encore de cette autre île où le tenait enchaîné le ressentiment britannique ! D'où la naissance, le développement d'une sorte de mystique du Retour, Puis, lorsqu'il ne fut plus permis de mettre en doute la fin de l'Empereur, la vogue de la légende napoléonienne, les tentatives de Louis Bonaparte, l'enthousiasme pour le Retour des Cendres. Enfin, la dépouille de l'Aigle reparut le 15 décembre 1840, solennellement ramenée en France par la frégate du prince de Joinville. Et ce fut, au terme d'une année qui avait vu, à propos des affaires d'Orient, un grand élan national, suivi d'une grande désillusion, d'une sorte de confirmation diplomatique et politique de la défaite de 1815, comme une revanche sentimentale. Travers qui est bien de chez nous. La France de nos grand-pères, ayant perdu la partie sur l'échiquier des réalités, trouvait compensation et consolation dans une idée et dans un cercueil.

Hugo était plus sensible que tout autre au prestige napoléonien. Ses yeux gardaient encore l'empreinte, la trace de ce soleil impérial qui avait ébloui son enfance. Sa poésie avait célébré le glorieux vaincu de Waterloo, le grand martyr de Sainte-Hélène. Il fut le spectateur attentif de la journée du 15 décembre. Il nous en a donné dans *Choses vues* le récit minutieux et passionné. On se rappelle la narration si ardente et si précise, l'étonnant contraste de cette grandeur — Napoléon à Paris ! — et des mesquineries dont l'avaient entourée les Gérontes et les Harpagons de la monarchie bourgeoise : le cercueil escamoté sous l'énorme édifice du char funèbre ; le soi-disant cheval de bataille de l'Empereur (« Pour peu qu'il lui

eût servi deux ans, il en aurait trente, note Hugo, ce qui est un bel âge de cheval ») ; la statue de bronze en plâtre ; les victoires d'or massif en carton-pierre ; le manteau impérial en tissu de verre, et, quinze jours après la cérémonie, l'avis paru dans la presse que les aigles du manteau étaient à vendre chez le fabricant du tissu, 97, rue de Charonne !

Mais tout, sous la plume d'un Hugo se convertit en poésie, même ce tissu de verre, ce carton-pierre et ce plâtre, même les aigles de la rue de Charonne. Au lendemain du jour où il écrit son étonnant reportage, il jette sur le papier ce *Requiem* digne du maître de l'*Héroïque*, le *Retour de l'Empereur*, et il fixe son impression définitive en quatre vers de marbre et d'or :

Ciel glacé. Soleil clair. O brille dans l'histoire,
Du funèbre triomphe impérial flambeau,
Jour pur comme la gloire,
Froid comme le tombeau !

Le retour de l'Empereur, 1840. *Les Burgraves*, 1843. Derrière Barberousse, Napoléon. Les deux personnages ne sont qu'un. Les vers que Victor Hugo met dans la bouche de Frédéric de Souabe, ce sont les paroles que Napoléon a prononcées au retour de l'île d'Elbe ; ce sont celles que, s'il pouvait sortir de son cercueil, il prononcerait au retour de Sainte-Hélène :

Le monde entier m'a cru descendu chez les morts.
Mais j'entends mon pays qui m'appelle, je sors
De l'ombre où je songeais, exilé volontaire.
Il est temps de lever ma tête hors de terre.
Me reconnaissez-vous ?...

A défaut des chefs et des grands, il se fera reconnaître des grenadiers, de toute sa piétaille héroïque :

...Vos soldats m'entendront. Ils sont à moi. J'y compte.
Ils étaient à la gloire avant d'être à la honte.
C'est sous moi qu'ils servaient avant ces temps d'horreur.
Et plus d'un se souvient de son vieil empereur.
N'est-ce pas, vétérans ? N'est-ce pas, camarades ?

Et enfin il oppose, à la pusillanimité des hommes de 1840, les victoires et les gloires de la génération qui les a précédés :

Vos pères toujours fiers, jamais diminués
Faisaient la grande guerre ; ils se mettaient en marche,
Ils enjambaient les ponts dont on leur brisait l'arche...

C'est ainsi qu'ils gagnaient châteaux, villes et tours.
Si bien qu'il se trouvait qu'après trente ans de guerre,
Quand on cherchait des yeux tous ces faiseurs d'exploits,
Les petits étaient ducs et les grands étaient rois !...

Il est napoléonien, s'il n'est point bonapartiste. En présence des petitesses, des médiocrités des Grandet et des Birotteau, il s'exalte au souvenir du passé ; il espère tout de l'avenir. Surtout, il est sensible, en poète, au prestige de l'idée impériale. L'empereur, un Empereur, c'est, par définition, pour lui, à cette époque, le plus haut, le plus élevé des humains, celui qui, avec toutes ses imperfections, est le mieux placé pour recueillir les inspirations de la suprême sagesse. Et, de fait, le Charles-Quint d'*Hernani* est une incarnation de la clémence ; le Frédéric Barberousse des *Burgraves* est la personnification de la justice et du pardon. Il en est, vers 1840, de Hugo comme de Delacroix qui, s'élevant alors au grand style, aux larges conceptions décoratives, prend pour héros Baudouin à son entrée dans Constantinople, Justinien et ses *Institutes*, Trajan : et ces souverains dispensateurs d'équité, ces distributeurs de l'ordre apportent à sa peinture inquiète la sévérité et la sérénité. C'est un peu parce qu'ils sont là, qu'ils « centrent » en quelque sorte la composition, et qu'ils y font régner un harmonieux équilibre, que l'art du peintre insensiblement évolue d'un romantisme exaspéré vers l'apaisement, la paix classiques. De même, le principe impérial chez Hugo correspond à un idéal qui est celui d'une France nouvelle : un idéal de justice et de générosité au dedans, de fierté nationale ou nationaliste au dehors. Il se sépare ainsi, consciemment ou non, de la monarchie de Juillet et de la société bourgeoise dont elle est l'expression. Involontairement, il fraie la voie à la dictature du sabre. Il fait preuve d'un sûr instinct poétique, d'un génie politique moins sûr. Pourtant, il monte et il grandit : obéissant aux idées ambiantes, cédant surtout à la poussée d'une puissante exigence intime, notre poète, au seuil de la maturité, s'élève lentement vers les sommets...



Victor Hugo, dans *Les Burgraves*, a donc accueilli, recueilli les suggestions de son temps. Est-ce à dire qu'il se soit parfaitement assimilé les profondeurs, les obscurités du romantisme germanique ? Non. L'Allemagne de Hugo reste, jusque dans l'horreur et les ténèbres, la conception lucide d'un esprit latin. Est-ce à dire qu'il ait compris et senti toute la naïve puissance d'Eschyle et de la tragédie archaïque ? Pas davantage. Son

Eschyle, comme son Dante, comme son Milton, comme son William Shakespeare, n'est qu'un des aspects successifs de ce génie poétique éternel dont il se croit la dernière incarnation. Est-ce à dire enfin que son impérialisme réponde à une pensée politique arrêtée ? Il n'en est rien. Il y a loin de son napoléonisme littéraire au bonapartisme politique. Le César français, tel qu'il se le représente, n'est que la personnification d'une haute idée nationale fort propre à séduire un poète.

Aussi bien n'est-ce point là que réside le sens profond, le sens caché de l'œuvre. Elle a sa part d'ombre — ou de pénombre. Elle enveloppe d'inconscientes confidences et d'involontaires aveux. Elle contient peut-être la révélation du secret de Victor Hugo...

...Donc, il y a bien des années, Fosco, poussé par la jalousie, a voulu tuer, a cru tuer son frère Donato. Ce dernier a survécu miraculeusement : il est aujourd'hui l'empereur Frédéric. Fosco, après une vie fort remplie et fort agitée, est maintenant sous le nom de Job, le père et le chef des Burgraves. Le drame les oppose l'un à l'autre. Et il traduit ainsi l'antithèse qui est au fond de la pensée et de l'œuvre de Hugo.

Car notre poète est hanté par l'idée des haines fraternelles, par le souvenir des luttes fratricides de l'histoire et de la légende. Les Frères Ennemis de la mythologie : Etéocle, Polynice. Les Frères Ennemis de la Genèse : Abel et Caïn. Cette notion apparaît dès la Préface des *Burgraves* et elle s'exprime surtout au paroxysme de la pièce, à l'heure où Job, seul avec lui-même, et torturé par le remords, entend dans la nuit du « Caveau perdu » une voix accusatrice et vengeresse qui à plusieurs reprises lui jette le nom maudit de Caïn.

JOB, *terrifié, interroge.*

...O sombre voix qui sort du tombeau, me voici.
A quelle question dois-je répondre ici ?
Quelle explication veux-tu ? Sans m'y soustraire,
Parle, je répondrai.

Et Guanhumara (car la voix anonyme était la voix de Guanhumara, Guanhumara qui apparaît voilée, vêtue de noir, une

lampe à la main dans la nuit, Guanhumara lui lance la question que l'on attendait) :

Qu'as-tu fait de ton frère ?

L'histoire de Job, ce Germain au nom biblique, muré dans son burg rhénan comme Caïn dans son caveau, entouré comme lui de toute une tribu qu'il gouverne, — cette histoire est le prototype d'un poème hugolien entre tous, *la Conscience.* Et elle s'apparente aussi à ces épopées en raccourci de la *Légende des Siècles — le Petit Roi de Galice, l'Aigle du Casque, Eviradnus* — où l'innocence est en butte à l'injustice, à la violence, et cela toujours du fait de collatéraux, — un frère, des oncles, des cousins...

Or, Hugo avait eu deux frères. L'aîné était Abel... Abel ! Est-il juste, est-il charitable d'ajouter que le second eût pu s'appeler Caïn ? Toujours est-il qu'Eugène et Victor, que séparait une faible différence d'âge, avaient toujours vécu côte à côte. Ils avaient fait les mêmes études, partagé les mêmes jeux, débuté ensemble dans la carrière de la poésie. Tous deux s'éprirent aussi, hélas ! de la même amie d'enfance. Mais, tandis que Victor, plus hardi, ou plus heureux, déjà promis à toutes les victoires — ce Victor est un victorieux ! — demande et obtient Adèle, Eugène s'assombrit de jour en jour, fait des fugues que rien ne justifie, multiplie à l'égard de son frère les accès de mauvaise humeur. Enfin, voici le jour du mariage. Cérémonie à la mairie. Cérémonie à l'église. Puis, repas de famille au Cherche-Midi, chez les parents d'Adèle Foucher. Victor prend place triomphant à côté de la bien-aimée conquise. Eugène, qui, depuis des mois, dévore silencieusement sa souffrance, Eugène, qui se contient douloureusement depuis le matin, laisse échapper soudain des paroles sans suite, tient des propos inquiétants. Abel et un ami l'éloignent. Le repas s'achève. Victor, pareil à un « vendangeur ivre », — le mot est de Lamartine — entraîne la jeune épousée. La nuit tombe. Dans la chambre nuptiale, c'est la tendre fête de l'amour. Tandis que, dans sa chambre solitaire, Eugène, après avoir allumé tous les flambeaux, taillade les meubles à coups de sabre en poussant des cris forcenés. Il ne guérira pas. Il s'éteindra quinze ans plus tard, à l'hospice de Charenton. Et Victor Hugo, toujours prêt à convertir en poésie les tristesses ou les joies quotidiennes, fera de cette mort l'une

des pages les plus émouvantes, les plus puissantes des *Voix intérieures*. Il n'est rien qui n'inspire un grand artiste. N'est-ce pas au revers des lettres de faire-part du décès de son frère que le nôtre écrit quelques-unes des strophes du poème *A Eugène, vicomte Hugo* ?

Peu nombreux furent les témoins du drame. Les frères Hugo n'étaient connus en 1822 que d'un petit cercle d'amis. L'un d'eux, pourtant, l'un des « minores » du Romantisme, Gaspard de Pons, nous a laissé une poésie intitulée *La Démence* où il s'adresse « A ce qui fut Eugène ». Et l'on y trouve les vers suivants, qui jettent — il faut l'avouer — un jour saisissant sur le drame :

Peut-être, dédaigné par l'Amour et la Muse,
Un désespoir jaloux s'alluma dans ton cœur :
Tu haïs malgré toi ton rival, ton vainqueur...
...La mort de la pensée au plus affreux destin
A seule, hélas ! pu te soustraire :
Tu cessas bien à temps d'être toi, d'être frère.
Le premier frère fut Caïn.
Oui certe, et dans ce mot ne vois pas un outrage,
L'outrage serait lâche autant que solennel,
Ton cœur fut assez chaud pour qu'un moment d'orage
En toi pût allumer un foudre criminel...

Ainsi, selon Gaspard de Pons, la folie — et la folie seule — aurait rendu impossible l'acte criminel où se fût laissé entraîner peut-être ce pitoyable Eugène, enfant maudit du Romantisme, en qui sommeillait l'âme d'un Caïn. Et voilà que s'éclaire d'une lueur tragique la conception foncière des *Burgraves*, l'antithèse de ce personnage mi-réel, mi-légendaire qui est Eugène, Job et Fosco — et du héros à la fois imaginaire et vrai qui correspond à Victor, à Donato, à Barberousse. Hugo s'est donné le beau rôle : et c'est le droit du poète. Victime innocente, miraculeusement échappée au poignard du frère ennemi, il pardonne et il remet le drame vécu d'il y a vingt ans aux mains de la Muse tragique, qui nous en rendra le dépôt sous la forme d'un noble poème, pacifié et purifié.

Une malédiction semble donc avoir pesé dès le principe sur l'union d'Adèle Foucher et de Victor Hugo. Dix ans ne s'étaient pas écoulés que la confiance profonde des époux était rompue. Et surtout les cinq enfants issus du mariage moururent prématurément ou lamentablement. Le premier-né ne vécut point. L'année même des *Burgraves*, le 4 septembre 1843, Léopoldine se noie avec son mari à Villequier. Les deux fils, Charles et

François, ne dépasseront guère la quarantaine. La seconde fille, Adèle, connaîtra le même sinistre destin qu'Eugène : victime d'un amour malheureux, elle vivra et mourra folle. Vraiment, il semble que quelque esprit méchant, pareil au stryge, à la succube des vieilles estampes romantiques, ait fait planer son aile sombre sur la couche nuptiale du poète. Ces morts, ces folies qui jalonnent sa longue existence, quelle rançon du génie et de la gloire ! Quel abîme, quel précipice — comparable au gouffre de Pascal — ouvert, tout au long d'une vie d'autre part si pleine et si saine, au côté de Victor Hugo !

Il n'est donc pas vain de penser que la tragédie du 12 octobre 1822 a profondément marqué l'homme, son esprit, son œuvre. Elle a laissé au fond de lui une sorte d'obsession subconsciente, qui peut-être ne s'est jamais complètement éclairée à lui-même et qui demeure en général obscure et fermée au lecteur. Il y a là, tout au fond de Hugo, un « complexe » assez analogue à celui qu'illustre, pour la psychanalyse, le mythe d'Œdipe. Appelons-le, si vous le voulez bien, le mythe des Frères Ennemis (Encore et toujours Eschyle !). Assoupi pendant des années, il est ranimé, réveillé par la disparition d'Eugène. Alors le souvenir, la méditation s'emparent de l'âme d'Hugo. Et certes, il ne dit rien, il n'écrit rien qui se rapporte directement au passé tragique, mais il transpose, il stylise, il fait une large place au drame de la Fraternité dans sa production théâtrale de ce temps. Eugène meurt le 5 mars 1837. Et, dès l'année suivante, dans *Ruy Blas*, Hugo nous fait assister à la rivalité, à l'hostilité de deux cousins presque frères, Don Salluste et Don César. Après *Ruy Blas*, il commence *les Jumeaux*, une pièce dont il n'écrit que la moitié et où il porte à la scène un masque de fer qui est le frère de Louis XIV et qui est la victime innocente et torturée de cette fatale Fraternité. Enfin, avec Job et Barberousse, il dresse l'un en face de l'autre « le grand Burgrave et le grand Empereur », ces deux frères irréconciliables et finalement réconciliés.

La Fraternité est donc le plus souvent chez Hugo un élément de jalousie, de trahison et de haine. Mais voici l'antithèse et l'antidote, le second volet du diptyque. Il dresse, en regard de ce principe de discorde, les puissances de générosité, d'indulgence et de justice : et ces forces morales s'ordonnent autour de la notion de Paternité. Job des *Burgraves*, coupable, criminel, si on l'envisage comme frère, est cependant le plus auguste des

pères, le plus tendre, le plus respecté. Magnus, proclame :

De toute la forêt, il ne reste qu'un chêne,
Et ce chêne, c'est vous, mon père vénéré !

Et voici comment il parle lui-même de son dernier fils George, qui est le rayon de ses vieux ans :

Quand Dieu me le donna, je me crus pardonné.
Voilà vingt ans bientôt. — Un fils à ma vieillesse !
Quel don du ciel ! J'allais à son berceau sans cesse.
Même quand il dormait, je lui parlais souvent :
Car, quand on est très vieux, on devient très enfant.
Le soir, sur mes genoux, j'avais sa tête blonde...
Il bégayait déjà les mots dont on sourit.
Il n'avait pas un an, il avait de l'esprit.

Et cette idée — cette douce et fière idée — de la Paternité reparaîtra, sous les formes les plus diverses, dans toute l'œuvre ultérieure de Hugo, et notamment, au cours de la *Légende*, dans *Bivar*, dans *les Roses de Saadi*, dans le grave et émouvant poème qu'il a précisément intitulé *la Paternité*. Elle jettera une dernière fleur, au soir de la vie du poète, avec l'*Art d'être grand-père*. Ajoutons que, si Hugo, poète de génie, est quelque chose de plus rare encore, le poète des petits, de tous les petits, — le poète du peuple et de l'enfance — il le doit pour une très large part à l'inspiration filiale ou paternelle, à « Napoléon II », à la présence de Georges et de Jeanne, et surtout peut-être, surtout à la page familière et sublime que nous savons tous depuis l'enfance, — j'allais presque dire : de naissance, — qu'il a intitulée *Après la bataille* et qui s'ouvre et qui se clôt par ces deux mots, les plus simples et les plus grands de toutes les langues et de toutes les littératures : « Mon père »...

Là encore, nous retrouvons, dans la poésie de Victor Hugo, comme la projection de sa vie. Il a été un fils parfait. Les guerres de l'Empire, les dissentiments de son père et de sa mère avaient mis quelque distance entre lui et le général Hugo. Après la mort de sa mère, il se rapproche du « héros au sourire si doux » ; il n'en a jamais parlé qu'avec respect et tendresse ; il a souffert de le voir méconnu, oublié, non inscrit sur l'Arc de l'Etoile... Jeune père, il a vivement ressenti les joies et les douleurs de la paternité. Il semble — et c'est bien humain ! — que sa fille aînée, Léopoldine (ainsi nommée en mémoire du général Hugo) ait tenu une place de prédilection dans son cœur. Elle disparaît

tragiquement en 1843, l'année des *Burgraves*. Curieux parallélisme, d'ailleurs, de ces deux destinées : celle de l'œuvre, celle de la fille du poète. Fiancée tandis que son père écrivait la pièce, Léopoldine s'était mariée quelques jours avant la première : Job artisan du bonheur d'Otbert et de Régina, Job exaltant l'amour des jeunes gens et s'attendrissant au spectacle de leur union, — n'est-ce pas Hugo assistant aux fiançailles, au mariage de sa fille ? Mais, hélas ! la pièce — cette nef chargée de tant de pensées, de tant d'espérances — fait naufrage et, quelques mois plus tard, la frêle nacelle où ont pris place Léopoldine et son époux s'abîme soudainement dans les flots. 1843, année fatale, cruciale où le sentiment de la mort, le sentiment du tragique de la destinée humaine pour la première fois pénètre intimement la conscience du poète. C'est l'année où il se demande, avec tant de sourde angoisse « A quoi pensaient les deux cavaliers dans la forêt ». Et l'on sait quels accents profonds, d'une résonance toute nouvelle, la disparition de Léopoldine fit jaillir du cœur d'Hugo. Ses deux fils, eux aussi, Charles et François, qui, par leur abnégation, leur dévouement, rappellent Magnus des *Burgraves*, partiront avant leur père. Et le lion généreux et superbe, le lion, hélas, devenu vieux, n'a plus auprès de lui, au soir de sa vie, que Georges et que Jeanne. Mais *Les Burgraves* trouvent ici un épilogue inattendu. Car, dans la pièce d'il y a trente ans, quel était l'enfant chéri de Job, consolateur du patriarche, rédempteur de ses cheveux blancs ? Georges. Et c'est un autre Georges qui apporte à la vieillesse de notre grand Burgrave son sourire et son soleil.

Paternité. Fraternité. Hugo attribue à la première une valeur, une vertu propre. La seconde ne lui inspire qu'inquiétude et suspicion. Je ne serais pas étonné qu'à la première correspondît chez ce grand visuel, une conception verticale de la vie, où la ligne, la lignée directe apparaîtraient comme le symbole de la foi, de la loi, du droit et que la seconde se traduisit par une représentation horizontale des choses humaines, dont l'élément essentiel serait le duel d'adversaires affrontés. L'antithèse, qui tient une telle place dans la sensibilité, dans la pensée, dans la poésie hugoliennes, l'antithèse qui oppose si constamment chez lui le bien et le mal, les ténèbres et la lumière, Abel et Caïn, — qu'est-ce autre chose que l'accouplement de principes frères... mais ennemis ?

Paternité. Fraternité : Hugo fonde sur l'entrecroisement de ces notions adverses toute une conception de la vie, toute une philosophie du bien et du mal, une sorte d'éthique familiale qui constitue l'ossature ou la charpente d'une grande partie de sa pensée et de son œuvre. De cette œuvre, de cette pensée, *Les Burgraves* sont la pièce médiane. Par eux s'éclairent la morale et la métaphysique d'Hugo. Autour d'eux, se fait le passage de la première époque de sa carrière et de sa poésie — trop sage, trop bourgeoise, trop heureuse — à cette seconde moitié de la vie où soudain, à l'homme ébloui, d'une porte, d'un parvis brusquement et largement ouverts, se découvre l'infini...

Les Burgraves sont le dernier drame que Hugo ait fait représenter. Ils sont aussi la dernière œuvre par laquelle il ait eu contact avec le public avant les grands recueils de l'Exil, *les Châtiments, les Contemplations*, la *Légende.* Il y a — volontairement ou non — mis beaucoup de son passé. Il y a introduit aussi comme une prémonition de l'avenir. Car il a créé, en la personne de Job, le fier vieillard, un type littéraire et humain, ce type du Burgrave qui préfigure, trente ou quarante ans à l'avance, ce qu'il deviendra lorsqu'il apparaîtra, non seulement comme le grand-père de Georges et de Jeanne, mais comme l'aïeul de tous les Français. Il a ainsi forgé lui-même, au cœur de sa maturité, l'image où l'immense avenir se le représentera éternellement. Cette image est un portrait de famille, le portrait d'un aïeul indulgent et respecté. Nous nous tournons vers lui dans la joie et dans la douleur. Il nous exalte, il nous console, il est le compagnon des pires heures et des plus grands jours. Il est le lien, il est le lieu des classes et des âges de la nation. Il appartient à la communauté, à l'indivision françaises. Lorsque nous, fils de 1900, nous tentons de donner un visage à notre père le XIXe siècle, comment échapper à la vision de ce vieillard familier et superbe : le dernier Burgrave, — le père, le grand-père Hugo ?

RAYMOND ISAY.

VINGT-HUIT ANS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

JOURNAL

III (1)

JANVIER 1894-DÉCEMBRE 1895

31 *janvier* 1894. — Dumas m'a dit l'autre jour :

— Avec mon apparence robuste, il m'a toujours fallu des soins. Je me couche à dix heures mais, le matin, jamais personne avant moi n'a fait de feu dans la maison ! Quand je travaillais autrefois, j'avais fini ma journée à midi. On me voyait au Bois et on me demandait : « Quand travaillez-vous donc ? »

13 *février*. — Hier, première de *Cabotins* ! Pendant le premier acte, on me dit :

— On vient de jeter une bombe à l'hôtel Terminus, dans le café. Il y a deux morts et seize blessés.

C'était vrai, mais heureusement il n'y a pas de morts. On a arrêté l'anarchiste qui a fait le coup, un nommé Emile Henry. Pendant la pièce le bruit qu'on voulait cacher se répand dans la salle. Je l'ai appris à Poincaré qui vient nous faire visite pendant un entr'acte. La foule a voulu lyncher l'homme — un jeune homme — qui a lancé la bombe.

Et *Cabotins* ! malgré cette préoccupation est une pièce qui amuse. Triomphe pour Féraudy : son succès a été étourdissant, foudroyant. Got a *donné* vaillamment. Marsy, les yeux hagards, disait : « Je meurs de peur, je n'avais pas peur comme cela le soir

---

(1) Voir *La Revue* des 1er et 15 décembre 1948, 1er janvier, 1er et 15 juillet 1949.

de mes débuts ! » Elle a été bien, presque sensible. Brandès aussi. Le Bargy philosophait : « Si cette pièce tombe, elle marquera une date — la fin de l'ancien théâtre ! »

Pailleron allait et venait, heureux : « Ça y est ! ça y est.bien... »

10 *mars*. — Je n'ai pas noté la réception des *Tenailles* de Paul Hervieu. Comme je lui dis qu'il est reçu mais qu'il ne sera pas joué tout de suite, il me fait, refroidi :

— Vous me gâtez ma joie.

Il a trente-sept ans. Il a trois actes à la Comédie et il est pressé.

— Nous avons le temps d'être tous morts, ajoute-t-il.

27 *mars*. — Au Palais-Royal j'ai rencontré une petite vieille femme encore blonde, d'un blond passé, fané, une petite femme tassée, ratatinée, dont les traits semblent d'une grâce caricaturale mais distinguée. C'est la grande-duchesse de Gérolstein, la Belle-Hélène — Hortense Schneider — devenue une sorte de petite bourgeoise cossue, d'une élégance abolie.

Pailleron disait hier pour peindre l'air souriant de Marsy qui engraisse : « Elle a l'air d'une bergère qui a mangé tous ses moutons. »

5 *mai*. — Georges Picot, rencontré hier rue Pigalle, me dit :

— Vous ne savez pas que j'habite peut-être la maison où a été écrit *Manon Lescaut* ?

C'était devant chez lui. Il pousse une porte. Je me trouve dans un grand jardin planté de beaux arbres centenaires avec des iris à leur pied, une pelouse et, comme habitation, une petite demeure du XVIIIe siècle. Le tout délicieux.

L'abbé Prévost habitait « une maison à Montmartre ». Il n'y avait en son temps de bâtie que cette maison là. Georges Picot me raconte que, des fenêtres de son logis, lorsqu'on inaugura l'Arc de Triomphe (ce n'est pas bien vieux) son père put suivre la cérémonie avec une lunette. Il n'y avait pas de maison entre la barrière de l'Etoile et la Butte. Tout ce tas de pierres d'aujourd'hui était une immense prairie.

Jules Dupré ne m'a-t-il pas dit : « J'ai ouvert la chasse jadis dans la rue de Douai que tu habites ! »

12 *mai*. — Dîner de la Commission des Auteurs hier chez Marguery. Beaucoup de médecins, de pharmaciens et d'avocats. D'auteurs, peu.

Meilhac et Halévy absents. « Quand Meilhac est malade, Halévy est souffrant », dit Alexandre Dumas. Je suis à table à côté de lui et de Bornier. Dumas raconte sa première visite à Victor Hugo, à qui le père Dumas lui faisait porter un album pour y mettre des vers. Le jeune Dumas enchanté de voir le poète qu'il admirait. Hugo était malade.

— Comment va Charles ? dit Dumas fils.

Charles était encore au collège.

— Il va bien. Mais sa mère ne veut plus que vous le voyiez. Vous comprenez, vous êtes émancipé. Vous avez des maîtresses.

— Il vaut mieux, répond Dumas fils, avoir des maîtresses à vingt ans que des vices à quarante !

Le surlendemain Victor Hugo rencontrant le père Dumas lui dit :

— J'ai vu votre fils. Il a de l'esprit.

Et immédiatement :

— Mais il en fait un mauvais usage !

13 *mai*. — Rue de l'Entrepôt dans cette maison pleine d'objets d'art, Auguste Cain le sculpteur voulait fêter la croix d'officier de Rosa Bonheur. Il avait invité Jules Lefebvre, Massenet, Luc-Olivier Merson, Carvalho, Chaudey. Rosa Bonheur n'est pas venue Le bon sculpteur en pleurait. Il a prononcé son toast dans le vide ! Rosa Bonheur avait envoyé des fruits de son jardin de By. Elle s'était fait faire une robe à traîne, chose inouie ! Le temps, mis au froid, l'a saisie.

Chaudey me raconte qu'étant en sa qualité de secrétaire de la Chambre à côté du Président le jour de la bombe de Vaillant, Dupuy lui a dit froidement : « Chaudey, regardez donc de quel côté va venir la seconde bombe ! » Ce mot, superbe de sang-froid, a précédé le mot historique : *La séance continue*. La Chambre a du reste été brave. Mais il était temps que le Président dît un mot. Un petit flottement se produisait.

18 *mai*. — Répétition générale du *Voile* de Rodenbach et des *Romanesques* d'Edmond Rostand. Reichenberg, ne se souvenant pas du rondel final des *Romanesques*, une voix lui a soufflé les verselets du fond de la salle. C'était Mme Rostand, jolie blonde, très éprise de littérature et poète.

24 *mai.* — J'ai déjeuné chez Raynal. « Déjeuner de funérailles » (1), dit l'ex-ministre de l'Intérieur. Cela ne l'empêche pas d'être gai. Il y a là Barthou, jeune député, petit, brun, râblé, qui s'est abstenu de soutenir le gouvernement, Georges Leygues, poète, rapporteur du budget, qui déplore l'esprit provincial et craint que dans dix ans la France, faute d'argent pour les entretenir, n'ait plus de monuments historiques, Massenet, qui raconte gaiement des histoires de commis voyageurs, Gailhard, Bertrand, Thomson et des secrétaires, sous-secrétaires, attachés au Cabinet, eux plus mélancoliques que le ministre qui semble philosophe et dit pourtant en montrant la grande galerie contiguë à la salle à manger : « Constans est demeuré ici quatre ans ! »

On déplore la chute de Casimir-Périer mais il tombe bien. Au dire de Raynal, Casimir-Périer qui n'avait pas les qualités d'un président de Chambre avait toutes les qualités d'un président du Conseil. Et ce grand nom faisait bien devant l'étranger.

28 *mai.* — J'entre tout à l'heure chez Achille, le libraire rue Laffitte. Deux dames en deuil devant la table au milieu de la librairie regardaient des livres. Un monsieur décoré de la Légion d'honneur était debout à côté, causant avec Achille. C'était M. Piétri, Mme Lebreton, sœur du général Bourbaki, et l'Impératrice Eugénie. Je la reconnais sous ses voiles de deuil bien que blanchie et amaigrie. Elle a toujours le même nez fin, les yeux bridés et doux, les joues un peu tombantes. Elle est belle encore et on voit qu'elle a été jolie, avec du charme. Elle prend des livres qu'on lui enverra, les *Souvenirs* de Du Barail, le livre d'Haussonville sur l'Eglise et le premier Empire. Elle demande s'il existe un dictionnaire pas trop volumineux où elle puisse trouver l'explication des termes nouveaux scientifiques. Le Larousse est trop gros. La voix forte, sans accent, n'est pas laide.

— Faites-moi la grâce de m'envoyer ces livres, dit-elle.

Sa bonne grâce est toujours souveraine. Levée, elle parle avec le commis d'Achille, les mains appuyées sur les piles de livres. Elle est grande, élégante sous ses vêtements noirs. La main gantée est toute petite. L'oreille, aperçue sous le voile et les touffes de cheveux gris, est d'un pur dessin. Tout à coup :

— Quelle heure est-il ?

— Près de cinq heures !

(1) Le ministère Casimir Périer venait d'être renversé.

Elle part demain. Elle sort rapidement. Je vois son profil célèbre, un peu émacié, tendu, la bouche fine devenue ridée aux commissures. Elle monte en voiture avec Mme Lebreton et Piétri... La victoria s'éloigne du côté du boulevard.

31 *mai.* — Hier après-midi nous avons été avenue de Paris à Versailles au Pavillon Montesquiou. Une petite rotonde à l'entrée d'un jardin japonais. On y parvient par un sentier orné d'un tapis avec des jonchées de roses. Une petite salle trianonesque avec un petit théâtre, le *Théâtre Ephémère*, charmant, d'une coloration douce, tamisée comme de linon.

Reichenberg en chapeau rose, Sarah Bernhardt en robe lamée d'or, la tignasse en casque, Bartet fine, en bleu tendre. Elles disent l'*Ode* à Versailles de Chénier. La palme est à Bartet pour la prononciation. Puis on se répand dans le jardin.

— La fête, dit Blowitz, aura coûté 45.000 francs pour lancer Yann Nibor.

Le jardin japonais est bien joli : arbres nains, jardinet rabougri. Robert de Montesquiou, tête maigre de militaire brun, en chapeau de paille, promenait Mme Greffulhe. Il me dit :

— C'est vous aujourd'hui qui m'invitez chez moi !

6 *juin.* — J'ai vu Mounet-Sully de retour d'Amérique. Rentrer à la Comédie lui semblera le paradis. Il a fait peu d'argent là-bas :

— Combien ?

— Je n'ose pas le dire. Quelquefois 2.000 francs.

En parlant de Mounet qu'on ne peut soigner même pour ses dents, le Dr Galippe me disait : « L'opérer ! Il serait plus facile de donner un lavement à un tigre ! »

7 *juin.* — Rien au Conservatoire. Journée perdue. Au déjeuner, nous avons parlé d'Eugénie Fiocre, la danseuse. Dumas l'a vue nue chez Carpeaux. Elle a 8 ou 9 millions, vit de rien, mal ficelée, jouant à la dame de charité. Quand Soubeyran a été ruiné, elle lui a fait offrir 4 millions.

— Je connais Fiocre, dit Dumas, elle savait bien qu'il n'accepterait pas !

L'Etat a acheté le buste de Fiocre par Carpeaux, *la Jolie fille.* Fiocre l'Amour sera au Louvre. C'est le Panthéon de la beauté.

20 *juin.* — Déjeuner à l'Elysée dans l'annexe qui, sans les magnifiques tapisseries des Gobelins, ressemblerait à une gare luxueuse ou à une salle d'exposition. Un surtout de table en biscuit de Sèvres représentant des chasses imitées d'Oudry, dont les cerfs et les chiens font hurler mon voisin de droite Frémiet. C'est un déjeuner offert aux artistes des deux Salons et quand on annonce tous ces noms d'académiciens, de peintres, de sculpteurs, de savants, depuis Joseph Bertrand jusqu'à J.-J. Henner, on se dit qu'il y a encore bien des gloires en France. Je vois là Carolus Duran, le père Cain, aphone, disant : « Je suis fichu mais je mourrai gaiement », Larroumet, Falguière... Musique de la Garde républicaine qui joue froidement des airs d'Opéra et, tout à l'heure, dans le jardin, jouera crânement des airs militaires.

Frémiet très intéressant sur Rude son maître, sur Barge, furieux contre les demi-génies et il montre en face la barbe fluviale de Rodin !

La réception est élégante. Joli ce palais gris, vu du fond vert du jardin. Un paon blanc se promenait, superbe, et allait faire la roue sous le groupe des chiens de chasse d'Auguste Cain.

28 *juin.* — Hier, journée historique. J'en veux noter tout ce qui m'est personnel.

Avec Georges nous partons pour Versailles à pied par Montreuil. Il fait beau. Sur le pont du chemin de fer deux soldats du 5ᵉ régiment du Génie, sont postés en tenue de campagne. Il y a un bataillon disséminé ainsi de Versailles à Paris gardant la voie. Nous allons au Château par l'avenue de Saint-Cloud. Au coin de la caserne de la place d'Armes, une affiche rouge. C'est un Comité d'Union républicaine qui adjure les députés et les sénateurs, au *nom de l'humanité*, de ne pas voter pour Casimir Périer.

Nous allons au Palais. Il y a foule autour de la porte d'entrée et on se presse à la grille d'honneur. On aperçoit la grande cour vide avec des casques et les flammes des lances des dragons au fond, vers le Palais. Devant la porte de l'Assemblée nationale des groupes, têtes d'ouvriers politiciens, de curieux aussi.

Il n'est pas facile de franchir le seuil. On parlemente. Nous passons dans la galerie des Tombeaux. Une foule. J'aperçois Thomson, Arthur Meyer, grave et digne, Lockroy, qui cause dans un groupe :

— Tu aurais bien dû amener ta troupe, me dit-il, pour donner un peu de gaîté à cette séance !

La foule est compacte dans la galerie. Nous montons. De Mahy veut nous faire ouvrir la tribune publique. Il n'y a pas de place.

— Alors, ouvrez la tribune du président !

Ce que fait l'huissier, de Mahy étant vice-président du Sénat, et le Sénat présidant à l'Assemblée nationale. Et nous voici dans cette salle où j'ai vu Thiers acclamé, entendu Gambetta crier après le 16 mai : « C'est un coup des prêtres », la salle qu'Ulmann a peinte.

On vote. Challemel-Lacour, avec sa barbe blanche sur son plastron blanc, fait belle figure au bureau. Léon Say, que je viens de voir, me dit que « cela va bien ». Mézières aussi. On ne demande même pas le nom du candidat préféré : c'est Casimir-Périer.

J'ai rencontré le duc d'Audiffret-Pasquier : « Il sera nommé au premier tour, m'assure-t-il. J'ai décidé une partie de la droite. Je m'y suis fort employé, mais cela n'a pas été sans peine ».

On appelle les votants. C'est un défilé curieux. On colle une lettre sur la tribune : C...D...E... et on nomme les membres de l'Assemblée qui déposent à la fois leur bulletin dans l'urne et remettent une petite bille à l'huissier pour le contrôle. Je vois Constans monter, lassé, déposer son bulletin et redescendre se dodelinant comme disant : « Que m'importe ! » Il a rêvé, frôlé la présidence !... Je vois Goblet petit, rapide qui causera tout à l'heure tête à tête avec Freycinet. Deux têtes blanches, deux petits débris... ou deux grands débris !

Je vois les deux Hébrard, Jacques après Adrien, Guesde, les épaules aperçues sous le dos du paletot ; Clovis Hugues chevelu, d'un noir poussiéreux ; Jaurès, trapu, le col puissant. Le défilé continue... La séance est suspendue.

— Pour combien de temps ? crie Maurice Faure.

On attend près d'une heure. L'Assemblée rentre houleuse. Léon Say est déjà venu nous dire :

— Il aura soixante et peut-être soixante-quatre pour cent des voix.

Rien qu'à l'attitude des partis le résultat sera connu.

L'extrême gauche est furieuse. Millerand, qui s'attendait au résultat, est triste. D'autres farouches. J'en vois un au profil d'oiseau de proie, pâle et le crâne ras, qui accrochait sa main comme une serre au dossier du banc devant lui. On attend ; la gauche hue Joseph Reinach qui montre une liste autour de lui :

— Pas de liste ! A bas la liste !

Sourd roulement de tambours ; les huissiers entrent, Challemel-Lacour paraît, très pâle, ému. Le centre gauche, une partie de la gauche est debout.

— Assis, les larbins ! crie un socialiste quelconque.

D'une voix ferme, malgré l'émotion, le président proclame élu par 851 voix Casimir-Périer, président de la République pour sept années.

— Un vote d'actionnaires ! crie Michelin. Vous êtes des usurpateurs !

Mais on n'entend pas les protestations couvertes par un tonnerre d'applaudissements. L'extrême gauche est écrasée. Elle applaudit chaque fois qu'un des siens monte à la tribune pour protester.

Challemel reste debout pendant qu'un secrétaire lit le procès-verbal de la séance. Dans le brouhaha on n'entend pas une syllabe. C'est une suite de vociférations :

— Vive la République sociale !

— Il est propre le vote !

Je vois un député faire le geste de coucher en joue ses collègues du centre gauche.

Cependant Challemel déclare la séance levée. On s'en va. A l'extrême gauche les invectives continuent ; puis, un à un, les socialistes sortent en se retournant pour crier : Vive la sociale ! Thivrier, en blouse bleue, jette ce cri, le dernier.

Je donne le bras à Mme de Vogüé pour descendre. Elle me dit :

— C'est excellent pour l'étranger. Si M. Dupuy avait été nommé, tous les professeurs auraient voulu être président de la République. Avec Casimir Périer *on pourra aller à l'Elysée.*

Au bas de l'escalier, Vogüé attendait. Il nous raconte que Casimir-Périer a fondu en larmes. C'est la première fois qu'il le voit ainsi.

— J'ai besoin de vous, a-t-il dit aux députés.

Dans la rue la foule s'amasse. Mme Clovis Hugues dresse sa tête de déesse implacable. Emmanuel Arago, lourd et le teint plombé, s'éloigne à pas pesants, suivi de quatre jeunes amis. Je serre la main de Noël Parfait et j'attends le départ de Casimir-Périer. Comme il se prolonge, je prends avec Georges l'avenue de Paris et nous revenons, causant.

Tout à coup, un nuage de poussière. Un escadron du 27e dra-

gons passe au galop. Eclairs de casques, éclairs de sabres. Au loin la bourrasque semble se perdre dans la fumée du canon. Puis après avoir dépassé la grille, après le pavillon Montesquiou, j'aperçois un nouveau peloton de dragons.

C'est le nouveau Président : nous le verrons passer. Des ouvriers carriers montent sur des tas de pierres cassées. Et — symbole moderne — le cortège apparaît précédé d'une nuée de bicyclistes allant à grande vitesse.

Voici parmi les dragons de l'escorte, dans un landau, Charles Dupuy et à sa droite Casimir-Périer. Dupuy me reconnaît, je le salue ou plutôt je les salue et le Président se retourne penché sur la capote et me regarde longuement avec un visge souriant, tandis que j'agite de loin mon chapeau lui criant :

— Vivat et bonne chance !

15 *juillet.* — Vogüé me rappelait l'autre jour, aux obsèques de Carnot, ce joli mot d'un député trompé par sa femme et qui s'en va demander à un de ses collègues du même département : « Croyez-vous que cela ait de l'importance *au point de vue électoral* ? »

17 *juillet.* — Je reviens de Saint-Germain où la Comédie a fêté le cinquantenaire de Got. Le déjeuner a été réussi. J'y ai vu tout le théâtre. De jolis visgaes, de jolies toilettes. Jane Hading et Brandès aux deux bouts de la table. Mon toast a été très acclamé, Got répond, bafouille un peu, boit à ses prédécesseurs. Mounet, lui, fait la psychologie du comédien ; Le Bargy (qui lit comme s'il jouait Perdican) s'attendrit et embrasse Got. Marsy, Dudlay, Baretta, toutes pleuraient.

Mounet, au moment où je monte en voiture, me dit :

— Concevez-vous Silvain qui me fait ce compliment : « Mon cher, vous avez admirablement parlé... de vous ! »

Coquelin cadet a drôlement porté un toast au nom des décors, salons et forêts devant lesquels a joué Got. « Il me fait toujours l'effet d'un clown qui suivrait un enterrement », me dit Féraudy.

21 *juillet.* — Au concours du Conservatoire hier j'étais à côté de Dumas. Il m'a dit de Molière (au moment de Chrysale et des *Femmes Savantes*) : « Il ne voit jamais qu'à hauteur d'hommes ».

De lui : « Dans tous les bonheurs de ma vie il ne m'en a manqué qu'un seul pour qu'ils fussent complets, c'est d'être un sot ! »

Et comme je trouve la pensée vraie : « N'est-ce pas ? Voyez Hugo ! »

Il me dit encore : « Il faut avoir l'indépendance matérielle pour avoir l'indépendance morale et se moquer de tout ! »

23 *juillet*. — Dumas me disait l'autre jour, en entendant une jeune actrice, qui est la mollesse même, jouer *Denise* :

— On voit qu'elle n'a eu ni amant ni enfant. Quand une jeune fille se destinant au théâtre vient me voir, je lui dis : « Poussez-moi trois cris : un cri de colère, un cri d'effroi, un cri d'amour !... Elles ne les pousse pas.

27 *juillet*. — Déjeuné hier au ministère des Finances. Poincaré, Leygues, J. Comte, Roujon, Puvis de Chavannes, Alfred Rambaud, Payelle. A ma gauche Paul Deschanel, qui a envoyé des témoins à Clemenceau, lequel l'avait insulté dans la *Justice*. Le duel doit avoir lieu à l'heure où j'écris. Deschanel était très gai sans affectation, très alerte. très déterminé. Il y a six mois qu'il n'a touché à une épée.

Il paraît que Rouvier, injurié par Jourdan, le tombeur de Clemenceau dans le Var, a reconquis la Chambre, faisant tête à ses adversaires, baissant le front comme un taureau, fonçant sur les interrupteurs. Il a été étonnant, émouvant, haletant, humain.

— En somme, dit Roujon, on parle de lui comme s'il avait vingt millions !

— Non, répond Poincaré, mais il en a dix !

— Dans tous les cas, dit Roujon, c'est un homme de valeur ! M. Thiers n'avait-il pas gagné d'argent aux affaires ?

Ce ministère, luxueux, doré, avec des meubles d'Hôtel Continental, des sculptures somptueusement baroques, fut le ministère d'Etat autrefois, du temps de Fould et de Rouher. La grande salle, avec ses meubles dorés et cramoisis, est le triomphe du mauvais goût. Au plafond, dans une gloire, Napoléon III et l'Impératrice à qui l'on présente le Louvre achevé. Peinture criarde de quelque peintre pastichant Delacroix. Des amours soutiennent des draperies au-dessus d'une tribune ornée de cartonnages, décor de théâtre où devait se tenir l'orchestre les soirs de bal. Cela a l'air de quelque chose d'aboli. Et les appartements, les lits, des somptuosités d'hôtel de province ! En revanche, quatre dessus de porte de Boucher, accrochés dans le cabinet du chef de personnel, sont

tout à fait jolis, roses, pomponnés, joliment nus, dignes du Louvre.

Rambaud dit :

— Clemenceau, pendant des années, a attaqué tous les ministères à qui il venait tout demander ensuite !

Poincaré :

— Brisson nous attaque après nous avoir dit : « Vous me rendez un service que je n'oublierai jamais ! »

Et Leygues :

— Brisson a profité de ce que la tribune est crêpée de deuil pour y monter. Ce décor va bien à son genre d'éloquence !

1er *août*. — Boucher est venu me voir. Mounet refuse de jouer en province le *Cid*, fulmine, jure, cambronise : « On ne m'a pas consulté ».

— Avait-on à vous consulter ? — Oui, car j'ai beaucoup de talent ! — Mais vous êtes un sociétaire comme les autres », lui aurait répondu Boucher.

Non, pas comme les autres, agaçant, égoïste, persécuté.

5 *août*. — Nous avons vu à Bougival la maison qui porte sur une plaque une inscription (lettre d'or et marbre blanc) rappelant qu'Ivan Sergevitch Tourguenieff ayant habité là, la commune de Bougival a *élevé* cette *plaque* à sa mémoire. Une maison à l'italienne habitée depuis 1870 par Mme Viardot et où fut donné pour la première fois l'opéra de Saint-Saëns, *Samson et Dalila*.

Tourguenieff, à l'entrée d'un bois qui monte jusqu'à la Celle-Saint-Cloud, habitait un petit chalet d'aspect suisse avec des poutrelles taillées comme celles des isbas russes. Nous visitons la grande chambre où il écrivait avec la fenêtre ouvrant sur l'horizon, la Seine, Croissy, et la chambre où il est mort souffrant horriblement d'un cancer aux reins. Elle s'ouvre par un large balcon sur ce même horizon qui, de ce côté, va jusqu'à Carrières et Maisons-Laffitte. Des vitraux, représentant des chasses au loup avec des Russes en traîneaux et de la neige, rappellent seuls le Moscovite qui vécut là.

Orange, 13 *août*. — *Œdipe* a fait grand effet, malgré le mistral et le froid. *Antigone* hier très bien, surtout quand j'ai fait éteindre la lumière électrique sur les gradins et que le drame s'est déroulé sous l'éclairage seul qui se reflétait en tons divers de rouge, de brique et de rose sur le mur immense, tandis qu'en face la mon-

tagne Sainte-Estève massait ses terrains aux arêtes découpées sur un ciel profond où scintillaient les étoiles.

Leygues m'a fait appeler et, sous le figuier mêlé au grenadier où l'on avait placé l'orchestre, m'a dit qu'il ne voulait pas quitter Orange sans féliciter la Comédie. Il a donné les palmes à Baillet, Paul Mounet, Mlle Lerou, et oublié ce pauvre Boucher, l'organisateur...

17 *août*. — Prudhon, hier, avait les larmes aux yeux. On a nommé professeurs au Conservatoire Féraudy et Leloir. « Il n'y a que les méchants qui ont quelque chose. Je vais devenir méchant », disait-il.

Coquelin cadet, qui devait être trop heureux d'être décoré, fulmine. Prudhon et lui sont allés voir le ministre qu'ils n'ont tout naturellement pas trouvé.

27 *août*. — Aujourd'hui répétition générale de *Severo Torelli*. La pièce a bien marché. Le jeune Albert Lambert et Paul Mounet y sont bien. Brandès aussi. Coppée malade, n'assistait pas à la répétition.

29 *août*. — *Severo Torelli* a réussi hier à la première. Le premier acte cependant a paru pénible à cause du couteau de Caserio (1). Coppée m'a écrit de son lit, la main fiévreuse. Le jeune Lambert a eu de beaux moments. Mlle Lerou m'a paru faible. Elle a trop de cervelle et pas assez d'entrailles. L'intelligence ne donne pas le sentiment de la maternité. Paul Mounet est superbe en podestat.

— Vous êtes fait pour ces personnages, lui ai-je dit.

Il m'a répondu :

— Je ne veux pas faire une gasconnade, M. l'Administrateur, mais je suis fait pour tout !

31 *août*. — Conté par Halévy, à l'Académie. Au Congrès d'Anvers on prie Henri Becque de donner son avis sur la propriété littéraire :

— Je répondrai d'autant plus volontiers que je suis l'adversaire de la propriété littéraire. Elle va du reste avant peu disparaître grâce à l'anarchie, comme toutes les propriétés.

Il avait fait sur Sardou, l'autre jour, un article des plus élogieux.

(1) L'anarchiste Caserio avait frappé d'un coup de couteau, à Lyon, le président Carnot.

Sardou, paraît-il, est furieux, ayant reçu de Becque ce billet : « Vous savez que j'ai écrit cela surtout pour *embêter le voisin.* »

Ce qui est vrai, du reste. Le voisin, c'est Dumas (à Marly).

21 *septembre.* — Deux jours à Châteaudun. Et j'ai vu un Président en voyage, ce qui ne m'était pas arrivé. A la gare, Chincholle et le général Berruyer me font monter dans le train présidentiel. Casimir-Périer salue mais sourit trop. A Dourdan, il reçoit la municipalité, puis m'apercevant me fait signe de monter dans son wagon. Je ne suis pas en habit, je m'en excuse. Lui-même dit : « Je vais vous quitter pour me mettre en tenue. » Il était en redingote. Il disparaît par une petite porte du wagon et reparaît avec le grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir.

Ce wagon, composé de deux salons réunis par une plateforme décorée de draperies et de drapeaux tricolores, est vert et or. M. Heurteau me glisse tout bas : « Il ne faut pas le dire, mais c'est le wagon de l'Empereur lorsqu'il allait à Biarritz. On l'avait redoré il y a deux ans pour M. Carnot. »

Le long de la route des curieux, aux gares, sur les talus. Casimir-Périer salue, étendant d'un geste large et militaire à la fois le bras gauche qui tient le chapeau. Il est debout sur la plateforme et cherche à être aimable. Les femmes visiblement lui sourient. Il est jeune et joli garçon. Mais on ne crie pas beaucoup. On ne sait pas quoi crier. *Vive Casimir-Périer* ! c'est long. *Vive Périer* ! c'est familier. *Vive Casimir* ! ça l'est encore plus. On crie : *Vive le Président* ! *Vive la République* ! On crie même encore *Vive Carnot* ! par habitude.

En route devant le pays plat il dit à Deschanel :

— Ce n'est pas joli !

— C'est ma circonscription !

— Je vais vous consoler : ça ressemble à l'Aube !

Arrivée à Châteaudun dans le soleil, les fanfares et la *Marseillaise.* Galliffet m'a envoyé son fils, grand beau garçon, officier de chasseurs. Je monte dans un landau conduit par des artilleurs et vais rue de la Madeleine dans une vieille demeure du XVIII[e] siècle qu'on appelle la maison Boisvillette. Des portraits de Charles X, du duc de Berry, de Wellington, des dessins d'après David décorent les murs des grandes pièces de ce vaste logis. Dans la cour stationnent des voitures de la télégraphie militaire. Le château, superbe, est encombré de troupes. On fait la soupe dans la cour.

J'ai dîné à la table des officiers, charmants, intelligents ; ils savent tout, causent de tout. « C'est le théâtre, les manœuvres, me dit le commandant Picard. En cinq actes, la vie d'un homme. En quinze jours, toute une campagne ».

Je vais me promener sur la terrasse regardant le brouillard bleu sur le Loir, les villages allumés au loin sous les étoiles. Je tombe dans une prolonge ; les équipages sont là, sous les arbres.

A quatre heures du matin, un bruit de pas dans la rue. Les régiments passent. Un troupeau humain. La lune est claire encore ; il y a des étoiles dans le jour pâle et le bec de gaz jette aux murailles un reflet rose. Dans cette pénombre défilent les troupiers marquant le pas, quelques-uns toussant dans l'air frais de la nuit qui meurt.

Je suis parti pour la revue avec le prince d'Arenberg et le commandant Picard. Beau spectacle. Les corps d'armées à peine visibles à l'horizon. Lignes noires. Des éclats de sabres ou de cuirasses. Un ballon. Le corps des aérostiers défilera tout à l'heure donnant la note de la guerre nouvelle à la Jules Verne. Je suis dans la loge présidentielle. L'évêque de Chartres, bon vieillard gras et aimable, en robe violette, explique devant moi que Thiers, par son armistice et en faisant traverser les lignes par les officiers allemands qui l'accompagnaient et se rendirent compte de nos positions, empêcha sans le savoir Von der Tann d'être écrasé. « Les Bavarois eussent été tous pris. Nous le savions à l'évêché. »

Dans la tribune, en capitaine de cuirassiers, le prince d'Hénin répond à quelqu'un qui lui dit :

— Il n'y a que les députés qui entrent là !

— Je suis député !

— Vous n'avez pas d'écharpe.

— Mon écharpe (devant ses collègues de la Chambre) elle est dans mon éperon !

Le défilé est beau, bien que les brigades soient souvent flottantes. Galliffet, dont la silhouette est vraiment fière et originale, mande un général pour lui faire des observations. Nous nous rendons compte de loin de la scène.

Admirable spectacle de charge finale, cette ligne noire qui semble immobile grandit, grossit, donne le sentiment du danger et de de la force, déferle comme la mer — les trompettes sonnent dans la poussière — et s'arrête sabre droit, comme un océan figé. Dix sept régiments, le cinquième de la cavalerie française, Galliffet en tête.

27 *septembre.* — Avec Georges chez Alexandre Dumas hier malgré la pluie. J'ai bien fait d'aller à Marly. Un beau point de vue sur Paris, à travers la percée du jardin, vue de la salle de billard. Une femme de chambre me fait monter au cabinet de travail de Dumas, grande salle à rideaux d'andrinople, très claire, une statue de bronze, des tableaux, un paquet de plumes d'oie dans un vase, des cahiers roses et des feuillets de papier étalés sur une grande table. Lui, dans son complet gris de travail, me dit :

— Ce n'est pas comme l'écolier qui se met à écrire quand il entend le pion : j'écrivais !

Il a fait trois actes et commence le quatrième de *la Route de Thèbes* qui en aura cinq. Mais avec une belle mine vaillante, il est fatigué :

— Je ne peux même pas écrire une lettre. Autrefois, en huit jours, ç'eût été fini.

— Avec de la volonté...

— Va te faire fiche la volonté ! Quand on reçoit un boulet de canon dans la poitrine, où est la volonté !

Il me lit de sa pièce la fin du premier acte. Admirable la scène entre Mathias et Dominique qui doit être jouée par Worms et Le Bargy. Puis, attaquant le deuxième acte :

— Vous avez bien cinq minutes ?

— C'est que j'ai mon fils là-bas près de l'église dans une voiture.

Il donne ordre par la fenêtre qu'on aille chercher Georges et je suis enchanté que mon fils assiste à cette lecture. Alexandre Dumas lisant ! C'est un souvenir précieux. Il lit bien, un peu bas, ne cherchant pas les effets, s'interrompant pour dire : « Il pleut à verse », tandis que l'eau fouette le vitrage de sa *lanterne* comme il appelle son cabinet de travail.

La pièce est belle, d'une langue solide, d'une invention haute. Je crois bien que jamais il n'a eu plus de talent que dans cette *Route de Thèbes*. Mais il y a des mots terribles :

— Il est difficile d'être la femme d'un grand homme !

— Et sa fille donc !

Ce sera une bataille, une grande soirée, une date que cette pièce. La finira-t-il pour cette année ?

— Avoir une date devant moi ça me gêne et il faudrait avoir achevé dans trois semaines à cause des répétitions. Ce sera long.

6 février 1895. — J'ai assité à la répétition du *Pardon.* C'est bien joué et c'est une œuvre. « Du Marivaux sombre », me dit Jules Lemaitre, l'auteur.

12 février. — Félix Faure (1) est venu au théâtre. Je l'ai reçu au bas de l'escalier. Il est aimable, souriant toujours tout en restant grave. Il m'a paru un peu vieilli et blanchi. On l'a salué avec respect et on l'a applaudi quand il a paru dans sa loge. Il est en passe de devenir populaire. En attendant il est sympathique. Je lui ai présenté Jules Lemaitre après le premier acte très applaudi du *Pardon.* Il m'avait dit en arrivant : « Un Havrais ! Je tenais à venir ».

Il rappelle à Jules Lemaitre qu'il a déjeuné avec lui chez Geogeotte. Geogeotte, c'est le peintre Georges Clairin. On n'accusera pas le président de poser.

Dimanche, 17 *février.* — Hier, Comité. Mounet-Sully hostile. Comme je lui disais que si j'avais une subvention qui me permît de ne pas me soucier des recettes je ferais appeler M. Mounet-Sully et lui dirais : « Montons du Shakespeare », il me répond de son ton doux, triste et félin : «Non, vous feriez appeler Mlle Bartet».

A la Comédie, me racontait Fayolle, les hommes prennent les défauts des femmes et les femmes acquièrent quelques-unes des vertus des hommes.

20 mars. — A la répétition de *l'Ami des Femmes* hier, Dumas nous disait, à Worms et à moi :

— Je me couche de bonne heure. Je dors bien six à sept heures, mais quand je me réveille j'ai envie de me tuer. Et cela prend une sorte de forme voluptueuse : je me dis que ce serait bon de s'enfoncer dans la poitrine un couteau bien pointu ! Autrefois, quand cette pensée me venait je sautais au bas du lit et je me mettais à travailler. Maintenant c'est plus difficile. Oui, car on se dit que tous les jours se ressemblent et que c'est toujours à recommencer ! On se dit même que tout ce qui peut arriver de meilleur, c'est que ce qui va arriver ne soit pas pis que ce qui est arrivé !

Puis, après avoir parlé de l'ennui, de la difficulté qu'il a à se lever de son fauteuil, Dumas raconte gaiment des souvenirs d'autrefois, des histoires d'Aimée Desclée lui tendant ses lèvres en

(1) Félix Faure avait succédé à la Présidence de la République à Casimir-Périer, démissionnaire.

lui disant : « Purifie-les ». Et Rachel, au lendemain du *Demi-Monde* venant chez lui, rue de Boulogne, et s'offrant :

— Non, je n'ai pas de raison d'être désagréable au prince Napoléon !

— Je le quitterai pour vous !

— C'est la même chose. Prenez un autre amant que je ne connaîtrai pas et celui-là je le tromperai !

Ils montent en fiacre. Il descend au Rond-Point.

— Epousez-moi, dit Rachel.

— Je n'épouse pas mes maîtresses, comment voulez-vous que j'épouse celle des autres ?

« La vérité, dit-il, c'est que de tous ceux qui allaient chez elle, j'étais le seul qui ne lui eût pas fait la cour et les femmes n'aiment pas qu'on ne coure pas après elles ».

24 *mars.* — La répétition générale de *l'Ami des Femmes* a produit un grand effet. Dumas était ravi.

— Quand je pense, me disait-il dans la loge du deuxième où nous étions, qu'il faut attendre trente ans pour avoir raison !

— Oui, mais aussi vous avez deux fois raison !

— Sans doute, mais si j'étais mort l'année dernière, je n'aurais pas vu ça !

Reste à savoir le sort qu'aura la pièce. Sarcey, avec son lourd instinct, ne l'aime pas. Jacques Normand, tout à l'heure me disait :

— Becque ne cesse de répéter : « Vous verrez comme il va recevoir une tape ! »

Becque à qui Dumas a avancé l'argent de l'impression de *La Parisienne* ! Charmant homme !

26 *mars.* — *L'Ami des Femmes* a très bien réussi. Dumas est heureux mais ému. Il se rappelle la pièce si bousculée il y a trente ans. Il embrasse Worms à la fin et me dit :

— M. l'Administrateur, c'est à vous que je dois cette réparation. Il fallait une interprétation pareille pour faire accepter la pièce.

27 *avril.* — Dumas que nous allons voir, Roujon et moi, me paraît triste. Il nous montre sa table encombrée de papiers.

— Pourquoi n'avez-vous pas de secrétaire ? lui demande Roujon.

— Pour qu'il lise mes lettres, surprenne mes secrets et publie un livre contre moi après ma mort, non !

7 *mai.* — Hier, Mounet-Sully a lu admirablement une *Niobé* de M. Romain Rolland, gendre de Michel Bréal. Grand, mince, blond, ce jeune homme a fait là une bonne version éloquente que Mounet-Sully trouve sublime.

Mounet, après la lecture, se plaint, s'emporte. S'il s'en allait ? Je ne l'aime pas !... Je ne le fais pas jouer !... Puis il se calme : « En voilà pour un mois », me dit-il. Je lui promets de lui faire monter *Horace* en juin pour le centenaire de l'Institut. Il est enchanté.

14 *mai.* — A l'Opéra hier sur la scène pendant qu'on plantait le décor du palais de la Wartburg de *Tannhaüser*, parmi les gens en habit noir, Delcassé se détache d'un groupe et vient me parler de la situation politique, à la veille de la rentrée des Chambres :

— Cela va comme un homme qui agonise et à qui on donne des injections sous-cutanées pour le soutenir. Le régime parlementaire est condamné. Il aboutira à un sabre et quel que soit le sabre, même supérieur, c'est toujours une brute. Les mêmes intrigues vont recommencer. Cette Chambre, en vingt-deux mois, a renversé six ministères et établi un budget avec peine. Elle veut gouverner et l'exécutif n'est plus rien. L'étranger, depuis la démission de Casimir-Périer, n'a plus confiance dans le seul pouvoir qui restât intact : le Président.

Ce petit homme noiraud, vif, vivace, militant, pétulant, ce méridional agile et brave n'a rien du pessimiste en lui. Mais il est harassé, las, dégoûté :

— On me presse pour entrer dans des combinaisons. A quoi bon ? Il n'y a pas de fierté à être ministre pour obéir à une Chambre ! Les boulangistes sont là, éperonnants. Et ce qu'il y a derrière est effrayant. Le remède pouvait venir d'en haut. S'il ne vient pas d'en haut, il viendra d'en bas, et ce sera terrible !

25 *mai.* — Soirée à la Comédie dans ma loge. Dumas y a amené Primoli et Mme de Porto-Riche. Pendant que Bartet joue, exquise, Dumas me dit : « Elle n'est que ficelles. Elle les connaît toutes. Tout ce qu'elle fait est parfait, mais supposez Sarah, à son âge, jouant ça. Ce serait autre chose ! » Au fond il n'aime pas Bartet.

29 *mai.* — On me conte un mot de corsetière qui peint Reichenberg. Cette corsetière fournit la Comédie-Française. Reichenberg lui a demandé un rabais sur ses corsets :

— Pourquoi, Mademoiselle ?

— Mais parce que je suis la plus petite !

28 *juin.* — Mauvaise journée à mon sens. Le Comité a refusé *La Figurante* de François de Curel. « Immorale », a dit Sylvain. « Pas d'esprit » a dit Coquelin cadet. Mounet-Sully dormait et a cependant voté contre. Seul j'ai voté pour et Le Bargy après moi.

Curel a bien pris la chose, mais il doit à juste raison être ennuyé. Mlle Bartet eut extrêmement bien joué son rôle, cette Bartet dont Dumas disait à Febvre : « On est avec elle certain d'arriver toujours *à la minute* à chaque station. »

7 *juillet.* — Reichenberg me parle de ses rapports avec les différents Présidents. Elle demandait une faveur à M. Grévy lui apportant elle-même le dossier. « Ma chère petite, dit Grévy, il faut vous adresser à côté. Je ne suis rien ici. Je signe ce qu'on me présente. Voilà tout. »

25 *juillet.* — Déjeuner chez Ambroise Thomas. Poincaré (1) me confie qu'il va partir en vacances de façon à ce qu'on ne sache pas où il est :

— C'est très possible. Ainsi pour le moment je cherche le ministre de l'Intérieur et je ne le trouve pas.

Leygues s'est terré quelque part. Poincaré s'était, il y a quelques mois, réfugié aux Iles Baléares. Il n'y recevait aucune lettre. Quand il est revenu il a trouvé une crise ministérielle !

Ambroise Thomas lui porte un toast : « Au plus aimable et au plus jeune de nos convives ! »

— Alors c'est à vous qu'il faut boire ! répond Poincaré.

31 *juillet.* — Lundi j'avais quitté la répétition générale des *Faux Bonshommes* pour aller chez Meurice écouter *Struensée.* J'avais peur de la pièce. Telle qu'elle est, elle rappelle fort *Ruy Blas*, mais elle me paraît difficile à refuser et tout de même possible. Meurice s'était fait un petit public : Clemenceau, Blémont, Saint-Saëns, Catulle Mendès, Philippe Gille. Tout ce monde a applaudi, probablement avec des restrictions mentales.

---

(1) Raymond Poincaré était alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Il y a une fort belle scène au quatrième acte entre le Roi et Struensée. La pièce du reste s'appelait *Le Médecin du Roi* et c'est pour cette scène que Meurice a fait son drame. Très pâle, jouant plutôt que lisant, l'œil hagard, il a lu avec énergie son œuvre.

Je sors avec Clemenceau très enthousiaste. Je lui parle de ses articles. Il est enchanté d'écrire :

— Je suis libre devant mon encrier. Jamais je n'aurais quitté la politique où je n'aurais rien fait puisqu'on ne peut rien faire en politique. Mais on m'a flanqué à la porte. J'en profite et je dis ce que je pense. Quand on parle à cinq personnes, il faut se faire comprendre et on atténue sa pensée, à cent personnes de même, à une Chambre au suffrage universel, de même encore. Quand on n'a que son papier devant soi on dit ce qu'on veut, tout ce qu'on veut et c'est un plaisir que je me donne.

— Faites un roman.

— Peut-être.

— Un beau sujet : *Le Politicien*, je voulais le faire.

— Je n'ai pas encore assez de crédit mais cela viendra.

Il est curieux de voir rajeuni ce politicien libéré.

11 *septembre*. — Dudlay me demande un congé de quatre ou cinq jours. Elle trouve qu'il fait trop chaud pour répéter les rôles tragiques et que la canicule est faite pour la comédie. Rien de plus comique en vérité que ces aristocraties. « Vous autres, disait Mounet-Sully à Febvre, vous jouez avec vos gestes de tous les jours ! »

15 *septembre*. — J'ai assisté à l'Opéra à une répétition de *la Navarraise*. Massenet, Carvalho, Henri Cain étaient là. Massenet, fiévreux, anxieux, agité, nerveux. Carvalho, actif, alerte, trouvant, indiquant, pétrissant Emma Calvé, la sculptant, lui tournant la tête du côté où elle doit regarder. Et comme on le félicite et l'applaudit :

— Vous n'êtes pas malins, mes enfants, dit-il, vous ne voyez donc pas que je passe une audition devant M. l'Administrateur de la Comédie-Française !

— Et l'Administrateur vous admire. Il vous engage. Il vous propose même d'être administrateur, si vous voulez.

— Ah ! non ! je ne suis pas candidat !

Soixante-dix ans. Gros, fort, la tête émergeant du grand col, ventru, mais vif, il a vingt-cinq ans ! C'est un metteur en scène, un pétrisseur d'hommes.

Pour Calvé, c'est le drame même. Tout en elle est tragique, l'œil, la beauté, les cheveux noirs, drus, sauvages. La voix qui est superbe. Elle est très souple, écoutant bien.

25 *septembre.* — Five o'clock hier au *Figaro* où, dans l'intimité disait l'invitation, on recevait le roi des Belges. Derrière un fauteuil doré en forme de trône (que le roi a eu le bon goût de ne pas occuper) Chauchard et ses favoris d'argent, le prince de Sagan et son toupet de neige, le prince Bonaparte et sa toison noire. Puis Blowitz, tonnelet falstaffien, Becque, pareil à un recors d'autrefois, ressemblant plus à Vidocq qu'à Balzac, Sardou malicieux, Meilhac, étouffant, Bischoffsheim parlant haut, disant devant le baron Beyens : « Je n'aime pas les trônes » !

Hector Malot, Marcel Prévost, Rodenbach, le Roi, grand, grand, long, à figure régulière, un d'Orléans de *là-bas* ! Je le verrai mieux ce soir à la Comédie et l'étudierai. On lui a chanté des ordures. Une petite névrosée lui a débité je ne sais quel plat refrain où il est question d'un petit chien avec toutes sortes de mines à sous-entendus et Mme Balthy, contralto de barrières, lui a chanté une chanson de je ne sais quelle revue où la femme du monde va chez Bruant :

> S'entendre dire ! « T'es immonde »,
> Quand on est femme du monde
> Ça fait toujours plaisir !

Le Roi riait. Quelques-uns se sentaient gênés.

Miss Sanderson et Polin, qui joue finement les troupiers, ont un peu rétabli la situation. Vraiment intéressant ce Polin dont Jules Lemaitre esquissait la silhouette l'autre jour.

5 *octobre.* — Dîner Bixio hier. Dix convives : sept académiciens, le duc d'Aumale, Sardou, Halévy, Meilhac, Joseph Bertrand, Vogüé et moi. Gérôme, Denormandie, Detaille, le duc d'Aumale seul en habit. Aimable mais vieilli, tout blanc, des nodosités d'arthrite à la main droite. Fin causeur, mais Sardou lui coupe la parole, parle, parle, parle, mange et parle, parle et mange, enfourne une bouchée, continue ses propos. Etincelant d'ailleurs, vivant, amusant, toutefois si bavard que Gérôme, voyant que le duc d'Aumale voulait parler, lui dit, au moment où Sardou constatait que Dumas père était si bavard qu'on ne pouvait avec lui placer un mot : « C'était comme vous ! »

Jolies historiettes du duc d'Aumale : lorsque Louis-Philippe, à Londres, fit sa paix avec ses aînés, une des premières paroles que lui adressa le comte d'Artois fut : « Par le Régent, vous connaissez le secret du Masque de Fer. Dites-le moi ! »

10 *octobre*. — Vogüé me conte que Paul Hervieu est persuadé d'avoir dépassé Dumas. Il lui disait :

— Brandès a enfin trouvé son rôle. Elle n'en avait pas eu.

— Mais Dumas.

— Dumas, ce n'est pas la vie !

Cela, en plein foyer. Quel réclamier !

— Nous devrions, disait Pierson, l'engager comme annoncier !

23 *octobre*. — Dimanche nous avons été, Georges et moi, à Marly voir Dumas. Il était dans son salon, recevant du monde. Je l'ai trouvé assez pâle, mais pas si malade qu'il voulait bien le dire. Nous avons parlé des *Tenailles*. Il est étonné du succès. « Nous arrivions moins facilement que ça ! »

Mme Dumas arrive par deux fois, interrogatrice d'abord, puis aimable, souriante, charmante. Ils nous reconduisent jusqu'au chemin de fer, Dumas marchant vite mais mal et butant aux cailloux.

Tout à l'heure, à propos de Legouvé, la jeune femme avait dit :

— Il ne voudrait pas mourir avant d'avoir fait un chef-d'œuvre.

Et Dumas :

— C'est ce qui le soutient. Il n'y a pas de raison pour qu'il meure !

3 *novembre*. — Hier, à la répétition du *Fils de l'Arétin*, on se serait cru à la Bourse.

— Je perds 15.000 francs sur les mines d'or, disait Reichenberg.

— Moi, 10.000, répondait Le Bargy. Mais je gagne 20.000 sur Madagascar.

Mounet, lui, songeait à l'Institut !

Bornier, petit, tout blanc, tout rond, silencieux, peureux, voué à Mounet-Sully, ne disait rien. Il est bien comique.

14 *novembre*. — Hier à l'Académie, comme je montais l'escalier, j'entends un pas lourd, massif et je regarde, ne reconnaissant pas celui qui descendait et que je prenais pour quelque vieux collègue de l'Académie des Sciences. Voûté, courbé, il marchait difficilement : un vieillard. Et quel n'est pas mon étonnement en re-

connaissant, au bout d'un moment, Alexandre Dumas ! Mais un Dumas, vieilli, amaigri, le cou sinueux sortant d'un col trop large, l'œil égaré et fixe, la joue évidée. Il est très malade. J'exagère peut-être, mais je suis entré très triste dans la salle des séances. Cet homme que j'ai vu si droit, si ferme, beau et portant beau ! Je le dis à Halévy qui, comme moi, le trouve affreusement changé.

25 *novembre.* — Mounet-Sully me raconte que Victor Hugo (il le tient de Meurice) a trouvé l'idée de *Ruy Blas* en voyant un laquais galonné venir parler bas à l'oreille de Montalivet (1).

— Si ces deux hommes, à cause d'un terrible secret, changeaient de situation ?...

Et rentré chez lui il écrivit un premier acte, qui devint le troisième de la pièce.

29 *novembre.* — J'ai pris le train de une heure pour Marly et fait route avec Jules Delafosse et M. et Mme Worms. Nous avons parlé de la bonté de Dumas (2).

Nous sommes reçus par La Charlotterie dans ce salon où nous causions il y a si peu de temps entre le portrait de Balzac et celui du père Dumas, puis nous montons à la chambre mortuaire. Dumas est étendu, sur son lit, face à la fenêtre. Sa belle tête a une sérénité grave avec quelque chose de farouche pourtant dans l'expression de la lèvre inférieure. Des bougies brûlent à ses côtés. Sous une lampe, Detaille dessine le profil du mort.

Mme Dumas est assise au pied du lit, très triste, les yeux fixés sur le cadavre. Dans la ruelle, Colette, les yeux un peu hagards.

Je laisse de côté la description de ce grand mort couché sur ce lit dans sa robe noire comme une statue de marbre polychrome sur un tombeau de pierre. J'ai mis cette impression dans un article du *Temps* paru hier et écrit dans l'émotion. Ce que je n'ai pas dit, c'est la cuisine du travail du moulage, le beurre passé sur les moustaches, le front enduit d'huile, la main des mouleurs souffletant ce visage altier avec des poignées de plâtre...

La Charlotterie chasse de la chambre un photographe, mais le Dr X... y introduit deux rastaquouères de la Nouvelle-Orléans, bruns et cérémonieux, qui me disent : « Nous avons lu les livres de M. Alexandre Dumas, nous l'admirions et nous voulions le voir ! »

---

(1) Ministre de l'Intérieur sous la monarchie de juillet.
(2) Dumas fils venait de mourir.

Oh ! la curiosité bestiale ! La prise de possession d'une demeure par les reporters !

Le jour de sa mort, Dumas avait frisé sa moustache avec son geste familier et avait demandé :

— Qui fait du bruit dans cette maison ? Il y a du monde ici

— Des personnes venues pour avoir de vos nouvelles.

— Ah ! f... moi tous ces gens-là à la porte !

24 *décembre.* — Déjeuner au ministère de la Marine hier. Lockroy a bonne mine parce qu'il travaille et qu'il est ministre. Il a bien fait remarquer en passant qu'il a cinq cents employés et qu'il commande à 200.000 hommes, que les uniformes des officiers faisaient bien dans la grande galerie le jour de sa réception, mais il est spirituel, gai et simple.

Convives : Zola, Hennique, Maurice Barrès, de l'ordre des aquilins, Blémont, Larroumet, Mme Lockroy, sa fille, des officiers. J'ai vu la grande et belle galerie, où la comtesse de Castiglione brillait sous l'Empire aux défilés de M. de Chasseloup-Laubat et la chambre, très jolie, avec une alcôve au fond, où Marie-Antoinette a passé sa première nuit en arrivant à Paris (si près de la place où elle devait être exécutée !) Les dessus de portes représentent des fleurs. L'alcôve est drapée de satin gris, postérieur à la Reine. Sous le tapis, un mécanisme qui permet de faire monter des dessous une table toute servie. Sur la cheminée, dans des pots de marbre gris figurant de simples pots de grès, des fleurs en cuivre élégantes auxquelles on a lourdement adapté des ampoules de lampes électriques, comme à tous les candélabres Louis XVI ou Empire du ministère.

(*A suivre.*)

JULES CLARETIE.

POÈMES

LA MÉMOIRE

Terne miroir où les reflets se dorent
Quand le présent les ravive du doigt,
Voile où soudain les scènes d'autrefois
Montent des nuits comme un essaim sonore,

Abîme vert où les coraux dressés
Griffent au vol les cheveux des sirènes,
Sombre la vie aux tranchantes carènes !
Plonge mon cœur dans les flots du passé...

Le souvenir dans sa vague me couche,
Puissant et doux. Une étoile me touche
Est-ce le ciel ou bien est-ce la mer ?

Le flux berceur de la joie écoulée
Vient caresser ma grève désolée
Et le soleil inonde l'œil amer.

ORCHIDÉE

D'un mâle désir mauve éclôt la Fleur,
En longs frissons déchiquetant ses ailes
Où le tourment insuffle sa couleur.
Dans ses replis point la tête cruelle
Du Serpent-roi, dont le blason strié
Veloute d'un parfum doux sa richesse

De fière pourpre et d'or canetillé.
Sur tout ce vol de trompeuse tendresse
Bâille une lèvre au lubrique croissant :
Sa volupté rayonne en l'orchidée
Papillonnante aurore, caressant
Piège que tend à mon rêve Asmodée.

QUATORZE JUILLET

Ma vie est dans une lanterne
Pendue un soir de carnaval
Où la lente semaine terne
Expire dans l'orbe du bal.

Parfois un bonheur illumine
Le plissé rouge et violet,
La flamme monte fine, fine
Dans le faisceau bariolé.

Puis la lueur de fête passe...
Un homme bâille à l'orphéon...
Mon cœur comme une chanson lasse
S'est plié dans l'accordéon.

ROSE ROUGE

La coupe aux bords de soie, inquiète et ravie,
Que le destin oblige à dépasser son galbe,
Teint de reflets de sang ses intimes pétales
Où l'éclatement sûr exalte encor la vie.
Une aile dont le vent courbe l'horizontale,
Subissant un naufrage aux crêtes des nuées,
La faible voile en proie aux aimants des tempêtes
Ni l'homme écartelé sous l'emprise fatale,
Ne réveillent pas plus de parenté secrète
En moi, n'attisent pas plus de mélancolie
Dont l'écho se prolonge au fond de ma chair vive
Que cette fleur mourante au parfum de conquêtes...

BAGATELLE

Je rêve d'un long soir où le soleil aurait
Laissé glisser sur nous sa suprême caresse,
Où les branches, avec des langueurs de maîtresse,
Berceraient nos regards au rythme des forêts.

Semeur de sortilège aux quatre coins du parc
L'Amour neuf confierait ses soupirs à la brise
Et nous penserions voir à travers l'ombre grise
Rutiler par instants les courbes de son arc.

La musique, battant de l'aile à l'infini
Au fond des bosquets bleus voilés de nuit prochaine,
Tendrait autour de nous d'insaisissables chaînes
Avec l'art que l'oiseau met à tisser son nid.

Il serait doux — veux-tu ? — que nous croyions tous deux
Qu'un rêve est une rose au calice d'aurore
Et qu'un seul mot d'amour suffit à faire éclore
A la réalité ses replis précieux...

Déjà l'espoir sourit dans les bourgeons ouverts
Il va venir le temps où les fenêtres brillent,
Où le soleil avec ses scintillantes vrilles
Harcèle les troncs noirs comme un jeune pivert.

Bientôt, le vif retour des oiseaux égaillés
Jettera dans l'azur des étoiles danseuses
Et le monde fleuri de nuances heureuses
Suspendra des bouquets dans nos cœurs égayés !

FRANCES DE DALMATIE

LE POINT DE CHUTE

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

Le capitaine fait un geste. Ce n'est plus un geste de crainte, mais un mouvement d'impatience et de contrariété. Le *dispatcher* vient de lever le bras, et le soldat abandonne sa lecture. Il se lève. Le magazine ouvert tremblote sur le banc et tombe sur le parquet. A présent, le soldat se penche pour écouter ce que dit son chef.

Ce complot est agaçant. Que diable ! Laurent fait ce qu'il peut et se dépêche de dresser un bilan très compliqué. Il serait nécessaire que ces hommes le comprennent ! Mais le *dispatcher* et le soldat sont-ils des hommes ? Laurent finit par en douter. Ce sont plutôt des machines — comme le pilote, le navigateur, l'avion et les moteurs ! Des machines inexorables, qui prennent de la vitesse et qui vont, maintenant, tourner de plus en plus rapidement pour aboutir à lancer un homme dans le vide ! Décidément, il n'y a qu'un être humain dans ce petit univers standardisé : c'est le parachutiste !

Ah ! mes gaillards ! Vous êtes pressés ? Est-ce que, par hasard, vous vous figurez que je n'étais pas pressé quand j'ai quitté le restaurant, avec ma belle Chantal à la remorque ? Il faisait très noir sur le chemin... Il fait très noir. Le vent de mer pince drôlement, mais le petit nez froid de Chantal donne, par comparaison, une chaleur fondante à ses lèvres entr'ouvertes...

Oui ! Dépêchons-nous ! Ne nous attardons pas à chercher une retraite champêtre pour ébats de faune ou idylle brusquée de troubade sans le sou ! On gèle dans ces ténèbres !

(1) Voir *La Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

...Et voilà le soldat qui va vers l'arrière. Accroupi, il s'affaire auprès d'un « container... »

Mais oui, mon bonhomme ! On se dépêche !

Nous avons déjà quitté le boulevard du Télemly, et nous sommes arrivés sur une petite place ronde où se dresse un sycomore. Comme une passerelle de paquebot gigantesque, les contreforts de l'immeuble de l'Algeria dominent les maisons et montent à l'assaut d'un ciel de céruse. C'est par là qu'un camarade a loué un studio. Il le prête, de temps à autre... Seulement, on ne voit pas très clair, et il s'agit de ne pas se tromper dans ces rues, ravins géométriques qui portent des escaliers en sautoir. Avec cela, entre deux étreintes, il faut garder un petit air dégagé, sûr de soi, et parler sans arrêt pour que la femme ne sorte pas de sa torpeur de somnambule et demande : « Où allons-nous donc ? » Alors, en croisant de chiches réverbères, je pérore devant une Chantal noire et blanche : « ...l'affaire de la Guyane va marcher. Le copain m'a donné tous les tuyaux, j'ai travaillé, et la question est à présent parfaitement au point... »

— Quel copain, Laurent ? Celui qui était à Paris quand...

— Oui. Il a été tué au-dessus de la Corse. Un chic type. Mais l'or, nous le trouverons. Les Français n'ont jamais voulu prospecter comme il faut les territoires de l'Empire pour chercher ce métal, gage de la monnaie, de la puissance, du bien-être...

...Le soldat gesticule en désignant un « container. » Il me fait signe. Je sais, mon vieux. J'ai même, quelque part dans une poche la liste de ce qu'il y a dedans. That's O.K. ! Ce n'est tout de même pas toi, enflé, qui va me donner l'ordre de sauter ? Alors, f...-moi la paix !

— Ecoutez, Chantal, voici le projet : imiter les Russes. En cinq ans, avec la création d'un Centre technique, ils ont fait passer leur production aurifère de 46 à 350 tonnes annuelles. J'ai trouvé les techniciens qu'il me faut, mais, bien sûr, je ne resterai pas en arrière. Je partirai pour là-bas. La forêt, avec ses fauves, ses serpents et sa malaria, défend l'approche de l'or. Sans la forêt, il n'y aurait que peu de risques à commencer les sondages. Alors, je vais supprimer la forêt à chacun des endroits où l'or peut se trouver. J'ai les cartes bien à jour des emplacements exacts.

— Supprimer la forêt ?

— Oui. Des avions jetteront des bombes à grande puissance explosive, et, après que les arbres déchiquetés auront séché, on arrosera avec des bombes au phosphore. Toute la technique est au point. Des banquiers américains tiennent déjà cent mille dollars à la disposition de la future entreprise... Hein, chérie ? Nous serons riches — et sans salamalecs à l'oncle Maxime...

— Nous serons... Nous serons... Alors, je partirai aussi pour la Guyane, n'est-ce pas ?

— Cette question !

...Il a l'air bien content, le soldat ! Il s'est redressé. Les mains aux hanches, il opine du chef en regardant le « container » avec satisfaction...

L'épaule de Chantal pèse sur mon blouson. Une boucle de ses cheveux me chatouille la joue, et, dans le baiser qu'elle me donne, il me semble qu'il y a une recherche exaspérée de sensations nouvelles et de confortable. Mais, voici l'immeuble du camarade. La porte est entrebâillée. Feux éteints, une « Jeep » est arrêtée. Le chauffeur devait être saoul : les roues arrière ont grimpé sur le trottoir. Je laisse Chantal sous l'auvent, et je m'engage dans le couloir. Il fait noir comme dans l'intérieur d'une vache, mais j'entends grincer un phonographe et chanter une femme. Sacredié ! Le copain n'est pas seul ! Je sonne. On ouvre. « Ah ! C'est toi ? Un verre pour Laurent ! » Une drôle de bacchanale là-dedans ! Des tas de types en manches de chemise et des bouteilles jusque sous les chaises. La fumée des cigarettes fait des nappes blanches autour des lampes. Il y a des femmes aussi, qui émergent de ce brouillard. Et je regarde ma montre : il est onze heures dix ! Je bois du cognac. Je tousse. J'explique le coup au copain. Bien sûr, je ne lui demande pas son appartement, mais un tuyau. Il rit et, à cause du chahut, il m'amène près de la fenêtre, l'ouvre, pousse les volets. Je le suis comme un toutou et je regarde au-dehors. Alors, je m'affole...

...le soldat est revenu auprès du « dispatcher ». Très raide, il lui tient un discours. Le « dispatcher » n'a pas l'air de vouloir se lever. Il y a du bon !

Une averse déferle sur la ville avec un bruit de grand soupir.

La pluie crépite contre les volets et nous mouille la figure. Et Chantal, au ras du trottoir, qui se trempe les pieds ! Quelle poisse ! « Fais monter ta princesse ! » me dit le copain. Je me fâche et puis je m'excuse. Il a l'air de comprendre et me propose sa « Jeep » pour me conduire où je veux, et en vitesse. Je n'hésite plus. Il est onze heures trente-cinq. Je lui dis de nous amener à l'hôtel minable où m'attendent mon barda et mon satané colonial. Le copain s'agite, boit un verre. Il n'en finit plus de chercher et de passer sa canadienne. Enfin, nous voilà dehors. Chantal me saute dessus et puis me lâche brusquement. Elle a vu le copain qui lui lance des compliments massifs en me filant, en douce, des coups de coude complices. Chantal n'est pas aimable. En avançant vers la voiture, j'essaie de mettre du liant, et, patatras ! Le copain se met à gaffer : « Alors, Laurent ! Tes dernières heures d'Alger ? Tu es verni de partir pour les Indes... » Je perds pied et il ne voit pas mes signes dans le noir quand je réponds : « Je ne pars pas. Rien n'est encore décidé... » Mais, il tient à mettre les deux pieds dans le plat et se récrie : « Tu n'as pas été prévenu ? Eh bien, tu peux te carapater pour ta feuille de route. Je sais heureusement où habite le commandant et... » Alors, j'ai dit : « Ferme ça. Je suis paré et en route pour... tu sais ? » Il a compris. Il prend le volant sans piper, et on démarre. Sous la capote, dans les sièges arrière de la Jeep, autre histoire ! Chantal se cramponne à mon cou. Ses ongles me font mal. Elle répète comme un bébé rageur : « Je ne veux pas que tu partes... Je ne veux pas... Je ne veux pas... »

Il est minuit moins dix...

...le « dispatcher » s'est mis debout. Avec le soldat sur ses talons, il s'approche de moi. Pas de blagues, hein ? Je n'ai pas fini. Il passe en me frôlant. Le « private » me fait même un petit bonjour de la main. A présent, les voilà, tous les deux, qui tripotent les containers...

Nous sommes arrivés. On entend chuinter la pluie sur les arbres du square Bresson. Lapant les flaques, la Jeep est repartie en trombe. Nous montons l'escalier de l'hôtel. Chantal frissonne et se raidit. Elle est silencieuse, et moi, qui suis presque obligé de la porter, je trébuche et fais attention de ne pas me prendre les pieds dans le tapis de corde. Il est gondolé, plein de trous. Je suis harassé en prenant pied sur le palier, près de la porte

vitrée du « Bureau de l'hôtel ». Harassé et désespéré ! A travers les vitres, j'ai aperçu des silhouettes nombreuses, noires et rouges, qui se groupaient autour d'un feu de boulets. Aucune chambre ne sera libre puisque tous ces hommes, porteurs de « billets de réquisition » passent la nuit ici, agglomérés dans cette pièce. Essayons tout de même. La porte résiste à ma poussée et puis s'entr'ouvre. J'ai dérangé le veilleur de nuit : un Arabe, couché sur un tapis en travers du battant. Il se dresse :

— Y en a pas di chamb'e ! Y en a pas, j'ti dis ! Ah ! C'est mon cap'taine ?

Il m'a reconnu. C'est une chance. Je vois une chaise vide, je pousse Chantal et l'oblige à s'asseoir. Je referme la porte et je me mets à courir dans le couloir. Voilà ma chambre. Je fourrage dans la serrure, j'entre, j'allume et je recule, chassé par une odeur suffocante où des effluves de rhum et de mauvais tabac se mêlent à des relents de porcherie. Ivre-mort, le colonial n'a même pas enlevé ses souliers pour se vautrer sur son lit. Verdâtre, il ronfle avec des hoquets d'agonie. D'un bond, je vais ouvrir la fenêtre. Le vent secoue les rideaux qui viennent effleurer les narines du gisant. Il papillote des paupières et murmure : « ...suis un cochon, mon pau'ieux ! » D'un coup d'œil, j'ai vu que mon barda était en ordre et que mon manteau de cuir était accroché à la patère comme un pendu tranquille et je reprends ma course dans le couloir en me disant : « Il n'y aura plus que mes affaires de toilette à fourrer dans le sac. Tant pis pour les achats urgents que je devais faire ! Mais, mon Dieu ! pourvu que Chantal soit encore là ! »

Ils ont fini de tripoter les « containers ». Ils inspectent, pouce par pouce, le câble métallique qui court au plafond de la carlingue. Dommage que ce câble n'ait pas cent kilomètres de long !

Chantal est toujours là, assise dans l'ombre, prostrée. Elle a un sursaut, et puis se détend quand je serre son épaule au passage. J'empoigne au collet le veilleur de nuit et l'amène sous la rampe du couloir.

— Tiens, Mohamed ! Voilà mille francs pour toi. Viens me donner un coup de main !

Nous arrivons dans la chambre. Le courant d'air fait battre la porte. Tant pis pour les voisins ! Nous prenons le colonial

par les pieds et par les épaules. Nous le portons avec sollicitude, comme un grand blessé flasque. Nous voici dans le couloir.

— Mohamed ! Où est ta soupente ?

— J'y veux pas, mon cap'taine ! Y va faire tout plein saletés !

— Mohamed, je vais te donner cinq livres égyptiennes. C'est beaucoup d'argent !

Nous arrivons enfin dans une pièce basse, sans fenêtres et qui sent le terrier. Nous étendons le colonial sur un grabat, mais voilà l'homme qui se met à faire du tapage. Il se lève en titubant et commence à se montrer mauvaise tête. L'Arabe est allé mettre de l'ordre dans ma chambre. Le colonial va ameuter tout l'hôtel. Attends un peu, mon vieux ! Je vise la mâchoire et, de toutes mes forces, je lui envoie mon poing sous le menton. En donnant prestement le tour de clef à la porte de la soupente, j'entends le choc mou d'un corps qui s'effondre sur une paillasse. Mes phalanges me font mal à croire que je viens de taper sur une râpe à fromage. Je reviens à la chambre. Mohamed a fait de son mieux, mais, au-dessus du lit du colonial, il n'a pas enlevé une photographie bizarre, tenue par quatre punaises, et qui représente une mauresque sans voiles. D'un revers de main, j'arrache la photo. Ensuite, j'attrape ma bouteille d'eau de Cologne et je la vide sur le plancher... Pourvu, pourvu que Chantal soit encore là !

...Tiens ! Quelque chose ne va pas ? Le dispatcher parle avec volubilité, et le soldat vient de s'armer d'une clef à molette...

...Elle est là, ma belle chérie !

— Dans mes bras, vite ! Tu vas me rendre si heureux... Viens !

On ne sait pas très bien ce qu'on dit dans ces moments-là... Chantal marche avec la tête sur mon épaule. Voit-elle le plancher gluant ? Prête-t-elle l'oreille aux bruits des présences et des ronflements derrière ces portes fermées ? Nous arrivons dans la chambre. Je ferme la porte au verrou, et je glisse dans la flaque d'eau de Cologne en me précipitant pour reprendre Chantal dans mes bras et pour lui cacher le décor sordide. Je l'embrasse. Ses lèvres sont froides, ses dents serrées. Elle veut parler. Elle se dégage et me dit : « Laurent ! Quand partez-vous ? »

Alors je comprends que ma chance est perdue ! Toute cette bousculade, toutes ces courses et tous ces pugilats n'auront servi

à rien ! Je baisse la tête, je regarde mon bracelet-montre, et je réponds : « Je pars dans deux heures et demi ! »

Mais je chancelle. Tout le poids odorant de Chantal pèse sur ma poitrine. Des lèvres, des mains, des jambes, elle s'accroche à moi comme si elle voulait me jeter par terre. Son étreinte se desserre brusquement quand je la saisis à pleins bras...

...Le dispatcher et le soldat en ont toujours après le câble d'acier. Ils travaillent lentement, trop lentement, à présent...

Au-dessus du lit, l'ampoule électrique brille toujours au bout de son fil. Avec beaucoup de précaution, je retire mon bras, coincé par l'épaule de Chantal. Je regarde mon bracelet-montre : il est trois heures. Je secoue mes doigts qui me picotent. Chantal vient de soupirer en dormant. Je me lève. Elle ne bouge pas. Je m'habille, j'emballe mes dernières affaires et je frémis quand ma brosse à dents heurte l'étagère du lavabo. Je décroche mon manteau. Il faudra faire attention quand je mettrai mon barda sur le dos et quand j'ouvrirai la porte.

Trois heures cinq. Il faut partir. Tout doucement, je tire les couvertures. Elle ne bronche pas. C'est à peine si son bras se replie pour enlacer du vide...

Sapristi ! Ma semelle a fait craquer un papier. Je me baisse et je ramasse la photographie de la Mauresque. Chantal n'a pas bougé. Sur son poignet scintille une gourmette d'or. C'est une plaque d'identité. Elle est à l'envers, et, en me penchant, je lis :

74, square Lamartine, Paris XVIe.

J'ai donné encore cinq livres égyptiennes à Mohamed. Je sais qu'il veillera comme un chien féroce à la porte de Chantal. J'ai mis mon barda sur le dos et j'ai pataugé dans la rue noire. J'ai fait une halte près de la Poste. Je me suis essuyé la figure. J'ai trouvé une automobile de l'aviation, qui m'attendait à l'angle de la rue Michelet. Le chauffeur m'a dit :

— Alors, mon capitaine, vous êtes enrhumé du cerveau ? Gare aux tympans, si vous montez trop haut !

Et j'ai répondu :

— T'en fais pas, petit ! Ce sera guéri dans la carlingue...

...Le dispatcher est allé se recoucher sur son banc. Il tripote des

feuilles blanches, et il tient un crayon à la main. Le soldat est revenu dans son coin. De temps à autre, les deux hommes regardent fixement la porte fermée du poste d'équipage.

II

Il ne faudrait pas que cette porte s'ouvrît tout de suite. Laurent a des torts à réparer. Il va s'y mettre sur le champ. De fort bonne grâce — et pour éviter au capitaine de mettre du désordre dans ses poches bourrées, — le *dispatcher* a prêté papier et crayon. Il n'a pas d'enveloppe, mais ce brave Anglais en trouvera une à Calcutta. Il y écrira lui-même l'adresse que le capitaine lui donnera. Laurent a beaucoup de chance. L'équipage du Dakota accomplit aujourd'hui sa dernière mission avant de rentrer définitivement en Angleterre. Et le *dispatcher*, hilare, tape sur l'épaule de Laurent.

— *Sure !* (1) De Calcutta à Londres, on passera par Paris ! *Sure !* On restera assez longtemps dans le « Gay Paris » pour avoir l'occasion d'y laisser un message. *Sure !* Le *dispatcher* lui-même portera la lettre à « mademoisell' » !

Et, la tête en balancier pour regarder à chaque instant la porte fermée, Laurent se met à écrire. L'avion se tient tranquille. On dirait qu'il veut aider Laurent à tracer des lettres bien lisibles du bout de son crayon...

« *Le 2 août* 1945.

Chantal, c'est moi. Tout va bien. Tout ira très bien. Par ici, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour écrire. Depuis mon départ d'Alger, en décembre dernier, je me suis pomoyé de Bombay à Poonah et de Rawalpindi à Calcutta. J'ai dû vous envoyer une ou deux cartes postales. Comme cette lettre, je les ai adressées à Paris, où la débâcle allemande vous a certainement ramenée et peut-être démobilisée.

Aujourd'hui, j'ai eu du temps. Je suis en train de faire une sorte d'exercice, plus embêtant que dangereux. Mais ce truc est épatant pour nos *projets de la Guyane. Vous en souvenez-vous ? Il n'y aura pas mieux pour se trouver rapidement à pied d'œuvre, en plein sur les placers, quand un premier débroussage aura été effectué.*

---

(1) *Sure* : américanisme exclamatif, qui veut dire ici : certainement.

Donc, en faisant le présent boulot, c'est toujours pour nous deux que je travaille. C'est l'important. Le copain anglais, porteur de cette lettre, vous expliquera...

Laurent s'essuie le front d'un revers de main, regarde encore la porte du poste d'équipage, et se met à écrire fiévreusement.

...Je n'oublie rien, ma belle chérie. L'odeur de ton corps rôde malgré... Enfin, je veux dire qu'ici... Je n'oublie rien, mais je ne suis complètement heureux qu'au moment où j'arrive à ne plus penser à l'endroit infect où je t'ai laissée. Je me suis fait un sacré souci ! Peut-être m'as-tu écrit ? Mais je n'ai recu aucune lettre depuis mon arrivée aux Indes. Tous les copains, du reste, étaient dans le même cas. On était des enfants perdus. Ce doit être régulier. Heureusement que je t'ai emportée un peu avec moi. C'est idiot ! Mais, en pensant à toi, je me prends souvent à penser à ma maman, morte il y a longtemps. Je crois toujours que c'était hier. Je revois si bien cette mince femme en noir, qui ne grondait jamais et qui consolait toujours. Dans mon portefeuille, j'ai gardé sa dernière lettre. L'encre en est un peu diluée par des larmes de gosse et par la sueur de mes randonnées aux Indes...

Zut ! L'avion est en train de se payer une petite récréation ! On dirait qu'il veut montrer tout ce qu'il sait faire : de la secousse trépidante au décrochement coupeur de souffle. La porte du poste d'équipage vibre, mais ne s'ouvre pas. Enfin, voici une accalmie !

...Chantal, avant de vous écrire ce petit torchon dont je m'excuse, j'ai eu le temps de réfléchir. En quelque sorte, j'ai survolé le passé. J'ai vu toute ma vie à la verticale. *Pas très beau, le paysage ! Et beaucoup de cumulus autour ! Depuis l'adolescence, j'ai bien mal boutiqué ma petite affaire. Au lieu de m'en prendre d'abord à moi-même, j'en voulais toujours aux gens et aux circonstances. J'ai tenté de m'en tirer quand même. J'ai donc essayé beaucoup de choses, mais je ne suis jamais* arrivé. *Heureusement que tout cela, c'est du passé, du sale passé ! Aujourd'hui, je sens que j'approche du but. Est-ce l'évocation de ton beau visage qui fait un tout avec* notre *réussite prochaine d'au delà des mers ? C'est sûr. En tout cas, je le répète, je sens que je vais enfin arriver...*

La porte du poste d'équipage s'est ouverte. Laurent a juste le temps de signer, de plier la feuille en quatre et d'écrire :

*Mademoiselle C. Soubise, 74, square Lamartine, Paris XVI*e.

Le navigateur vient d'apparaître. La tache de soleil file entre ses jambes et zèbre d'un éclair rapide l'entrée d'un sombre tunnel. D'un même mouvement, Laurent et le *dispatcher* se sont mis debout, mais, sur un geste du navigateur, Laurent s'avance seul vers la porte entr'ouverte. En passant, il donne la lettre pliée. Le *dispatcher* la met dans la poche de sa chemise de flanelle en clignant de l'œil. Et Laurent envie sourdement cet homme, qui est revenu s'étendre sur le banc. Il admire aussi cette désinvolture et ce parti pris, bien britanniques, de prolonger le confort jusqu'à la dernière minute.

Laurent approche de la porte, dont la paroi est maintenue ouverte par le corps du navigateur, appuyé de trois quarts. Dès ses premières enjambées, Laurent a retrouvé tout son calme. Le stade du « trac » est dépassé. Comme un roulement lointain après l'orage, il perçoit une angoisse qui vibre en lui et qui donne encore une raideur gênante à ses mouvements. Il fait de son mieux pour retrouver une démarche élastique. En même temps, il repasse son vocabulaire d'anglais, car, en invité bien élevé, qui va prendre congé, il tient à soigner son départ et à ne pas être en reste de politesse envers des hôtes attentionnés.

Tout de suite, il s'adresse en anglais au navigateur. Celui-ci, anxieusement appuyé à la porte de son royaume, paraît grandement soulagé en écoutant Laurent.

Le navigateur a enlevé son *bush*. Il porte la chemise de flanelle grise de l'armée des Indes, dont il a relevé les manches au-dessus des coudes. Son visage paraît avoir perdu son galbe de jeunesse. Il a les traits tendus, et, à présent, ce jeune Dieu sue comme un pauvre homme. En le suivant dans le couloir qui mène au poste d'équipage, Laurent hume une odeur de transpiration, à peine corsée par un fugitif parfum de lavande. Le navigateur en devient singulièrement fraternel.

L'Anglais est plein de prévenances. Par gestes, il signale les obstacles : un escabeau de fer mal replié, un coin de cornière, un entrelacs métallique où s'étagent les pavés noirs des accumulateurs de radio. Il faut baisser la tête pour ne pas heurter la petite cage ronde où tremblote une ampoule électrique. Sa lueur

pâlit bientôt : Laurent arrive dans le poste d'équipage. A la lumière du jour qui entre ici à flots, il aperçoit le dos immobile du pilote et les aiguilles qui frétillent sur les cadrans des instruments de bord. En signe de bienvenue, la main du pilote se lève et puis se remet à caresser les boules qui surmontent les leviers des manettes des gaz.

Comme c'est agréable de contempler le monde extérieur autrement que par un petit hublot ! D'ici, on embrasse avec facilité 180° d'horizon, et, en s'insinuant avec précaution entre la tablette et le siège à pivot du navigateur, Laurent voit des nuages qui accourent à la rencontre des bras nus du pilote et des deux moteurs impavides.

D'un hochement de tête, le navigateur montre ces nuages à Laurent, qui hausse les épaules en souriant. Ce sourire n'est pas forcé. Contrairement à ce que doit penser le navigateur, ce rictus n'a rien à voir avec un fatalisme crispé de parachutiste décidé à jouer quand même une partie qui s'annonce mal. Laurent toise ces nuages sans émotion. Il est surpris de voir que ces volutes menaçantes étaient entrées, depuis longtemps déjà, dans le cycle de ses préoccupations. Et il sourit en pensant qu'au moment même où sa mémoire déroulait un beau film de souvenirs en reliefs, ses yeux, rivés au hublot de la carlingue, continuaient à fouiller l'espace en cherchant des points de repère sans cesse évanouis dans ces nuées renaissantes...

Laurent est revenu dans la carlingue. Il a soigneusement refermé la porte du poste d'équipage. Il ramasse les magazines tombés sur le parquet et les pose sur le banc. Il faut laisser de l'ordre dans un gîte que l'on doit quitter. Les mouvements saccadés de l'avion ne font plus trébucher Laurent. Il s'est fait aux brusques soubresauts de l'appareil comme on s'habitue aux tics d'un vieil ami.

Il y a un instant, dans le poste d'équipage, Laurent vient d'arrêter les derniers préparatifs. Le point du navigateur donnait 15°10' nord et 106°12' est. Entre deux nuages, ils avaient identifié le cours du Mékong et, à présent, l'avion rôde à la recherche du Sédone.

Chics types, ces Anglais ! Délibérément, ils avaient proposé de piquer dans la vallée du grand fleuve entrevu. Mais, d'un doigt impératif, Laurent avait montré la carte. Il fallait garder l'altitude

minimum de 1.500 mètres. Ce coin de Laos était hérissé de contreforts : le Phou-Malong, le Phou-Mackeng et le plateau des Bolovens, dont le sommet culminait à plus de 1.300 mètres. Et Laurent avait donné ses premiers ordres de chef :

— Je sauterai pour atterrir sur le flanc du plateau, à portée d'une boucle du Sédone, à soixante kilomètres de Paksé. J'ai bien étudié l'endroit. Nos gars de la brousse sont alertés et doivent déjà me guetter. D'autre part, avec mon poste-radio, je pourrai toujours entrer en communication avec le groupe « Réséda ».

Laurent se sent très calme.

A genoux à ses pieds, après avoir vérifié la mise en place du protège-reins, le soldat serre avec violence et dextérité les bandes de chevilles. A côté, le *dispatcher* absorbé inspecte les sangles et les bretelles du parachute et, déjà, avec des gestes minutieux et lents de pêcheur à la ligne, il brasse le cordon supplémentaire — le *static-line* — et le fixe au câble métallique qui court au plafond de la carlingue.

Laurent regarde ces apprêts. Ses yeux vont du calot, posé de biais sur la tête du soldat, au *static-line* qu'on étire et il pense à ces valets de bourreau, qui s'affairent pour placer des électrodes aux bons endroits du condamné, assis sur la chaise fatale.

Idioties romantiques ! Par le hublot, Laurent aperçoit l'aile de l'avion, tendue comme le bras d'un athlète qui pénètre dans le stade. Cette aile est inflexible ; elle va de l'avant à la façon d'un soldat discipliné. Elle « fait son boulot », tirée par les moteurs inexorables, qui remâchent leurs peines en grondant...

— *Please !*

Le soldat tend à Laurent les gaines du *Colt* et du couteau-poignard et le Français répond en souriant : « *Thank you !* »

— ...*please !*

Laurent baisse la tête. Le soldat lui passe un cordonnet autour du cou et, à présent, la boussole se balance sur la poitrine de l'officier.

—...*please !*

Le soldat s'est baissé de nouveau pour accrocher un sac carré sur les genoux de Laurent, qui répète encore : « *Thank you !* »

Le *dispatcher* se met de la partie. Il ajuste les bretelles, tend les sangles pendant que Laurent se déhanche, lève les jambes, roule du buste. Quand ces exercices lui laissent un peu de répit,

il essaie d'agrafer la mentonnière de son casque. Il n'arrive jamais à un résultat définitif : la mentonnière retombe toujours.

— *Please !*

De ses mains expertes, le soldat a tôt fait de boucler la petite sangle rebelle. Contre son visage, Laurent voit la grosse main qui s'agite et des poils roux ourlés de gouttes de sueur.

Maintenant, autour des reins, on lui attache un nouveau sac très lourd. Avec des gestes de prestidigitateur faisant admirer un tour de cartes, le soldat montre à Laurent comment on ouvre et on ferme la boucle de la courroie qui maintient ce sac au corps. Docilement, Laurent fait jouer à son tour le déclic qui lui permettra, tout à l'heure, de se délester de ce poids supplémentaire avant de toucher le sol.

— *Look at it !* (1)

Le *dispatcher* désigne quelque chose à Laurent, qui se retourne. Au-dessus de la porte, une lumière verte vient de s'allumer. Ce signal veut dire : *Préparez-vous à sauter.* Quand la lumière verte sera remplacée par une lumière rouge, cela voudra dire : *Sautez !*

Aidé par le soldat, Laurent se met debout. Il lui semble qu'il n'arrivera jamais jusqu'à la portière que le *dispatcher* est en train de déverrouiller. Laurent sait bien que le poids de son barda n'entre pas seul en ligne de compte dans le flageolement intempestif dont ses jambes sont atteintes...

La portière est béante : la vanne est ouverte à une cataracte de bruit. On a presque envie de s'arcbouter pour ne pas être renversé par les rugissements des moteurs et du vent. Le *dispatcher* se détache en ombre chinoise sur l'ouverture ovale. Il est tout noir dans un médaillon d'argent, et la toile de sa chemise, palpitant aux courants d'air, confère à sa silhouette un frémissement spasmodique.

Laurent approche de la porte ouverte. En marchant, le soldat lui désigne un *container*. Cet obus de fer blanc sera lancé dans le vide tout de suite après le parachutiste, et Laurent a envie de s'arrêter pour caresser les flancs polis de ce copain et lui donner du courage... Mais, le *dispatcher* a pris possession de la personne de Laurent ; il lui bourre les épaules de petites tapes affectueuses. Alors, avant de s'occuper des suspentes du *container*, le soldat

(1) Regardez par là !

se plante devant Laurent et, tout rouge, il hurle en lui tendant la main : « Bon chance, monssiou ! »

A son tour, le *dispatcher* serre les doigts de Laurent, et cligne de l'œil en frappant sur la poche de poitrine où il a mis la lettre. Il fait ce geste avec force et conviction. Mais, à présent, au lieu de regarder le Français, ses yeux se portent derrière Laurent, en direction de l'ampoule verte qui brille toujours au-dessus de la porte fermée du poste d'équipage.

Laurent est maintenant à cinquante centimètres du vide. Il aimerait beaucoup s'asseoir par terre pour mieux résister au souffle du vent et ne plus se cramponner à la chemise du *dispatcher* comme un enfant craintif au sein de sa mère. Et, pour garder un air narquois, il se dit :

« Le Bon Dieu me doit une compensation. Il va être obligé de me faire un cadeau... Un beau cadeau ! »

La lumière verte brille toujours.

Le navigateur doit encore chercher le point de lancement. Il attend, peut-être, le trou dans les nuages qui permettra au parachutiste de voir distinctement son point d'atterrissage. Le *dispatcher* et le soldat sourient à Laurent, qui a envie de leur dire : « Merci, les gars ! Avec vous, il est bien facile d'avoir l'air crâne. Vous avez gardé la tradition du flegme, qui était naguère l'apanage du courage militaire français. En vous regardant, je pense aux petits ancêtres, figés dans les cadres d'un salon obscurci par des branches de platanes, qui toisaient un garçon craintif et lui commandaient : « Sois classique et ne t'énerve pas en lisant M. Rousseau ! »

Toutes ces réminiscences sont bien jolies, mais Laurent sait qu'au moment du saut — à la seconde où il sera empoigné et tordu par la rafale qui va le happer — il ne pourra pas s'empêcher de crier de toute la force de ses poumons... Ainsi faisait-il, quand il était gamin, au passage d'un lourd camion roulant sur le pavé. Le martèlement sonore des sabots du percheron, le fracas des roues couvraient tous les bruits, et le petit Laurent hurlait avec frénésie dans ce tintamarre qui le rendait aphone...

La lumière verte brille toujours.

Le *dispatcher* a passé derrière Laurent et le tient aux épaules. En titubant, ils approchent imperceptiblement de la portière ouverte. D'une main incertaine, Laurent vérifie la fermeture de sa mentonnière incurvée. Derrière lui, fixé au parachute, le

static-line mord correctement sur le câble de la carlingue, et, par dessus bord, Laurent aperçoit une grande tache glauque qui s'agrandit entre deux nuages renflés...

Le *dispatcher* change encore de place. Ses yeux sont toujours fixés sur l'ampoule verte que Laurent pourrait voir en se détournant et en penchant la tête vers l'épaule de son compagnon. Mais c'est inutile. Il vaut mieux regarder le *dispatcher*, dont le visage rapproché paraît maintenant énorme. Sur cette face aussi les mâchoires sont crispées. D'une de ses narines un long poil, oublié par le rasoir, frétille au courant d'air. Sa bouche aux lèvres closes...

Et Laurent flageole sur ses jambes. La sensation du vertige le fait haleter comme une douche intempestive et glacée. Non ! Ce n'est pas le vertige, c'est la peur — cette peur physique qui enlaidit toute la bête ! Où est donc passée cette bruyante crânerie qui accompagnait naguère le premier saut dans le vide, là-bas, sur le terrain que l'aube indienne rembourrait de brumes roses ? Hélas ! Laurent le sait bien : les dangers de la brousse inconnue et hostile n'ont rien à voir avec la terreur hagarde qui vient de l'éclabousser. Laurent a peur de sauter.

Pour sauver les apparences, il parvient à sourire et même à cligner de l'œil au *dispatcher*. Mais, l'homme absorbé n'a rien vu, n'a rien apprécié. Sa bouche aux lèvres closes...

Laurent serre les dents. La bouche du *dispatcher* prend une importance considérable. Elle devient immense et sinistre. Plus que les bras en catapulte, ce sont les lèvres de cet homme qui vont lancer Laurent dans le vide, en prononçant une syllabe, une syllabe péremptoire et magique : « *Go !* »

Point n'est besoin de traduire ce commandement anglais, qui veut dire, à peu près : « Vas-y ! » Mais il est étrange de penser que cette syllabe va disposer, impromptue, de toute la vie d'un homme. Le passé, le présent, l'avenir et toute la carcasse de Laurent sont à la merci de cette oraison funèbre gutturale et qui bat tous les records de brièveté !

Pour arrêter un essoufflement douloureux — et comme on récite une prière — Laurent psalmodie :

— Pour sauter, il faut d'abord avancer le pied gauche. Ensuite, il faut joindre les deux talons en vitesse. Je garde mes mains collées au corps et je relève la tête. Il faut que je tombe comme un cierge... comme un cierge... »

L'ampoule rouge s'est allumée.

III

En file indienne, les hommes avancent sur la piste. La colonne s'étire à travers la forêt comme les anneaux d'une chenille dans de l'herbe haute. Les arbres enchevêtrés frémissent et se tordent sous des coups de vent subits, qui les laissent tremblants pour recevoir des rafales de pluie. Au ras du sol, une brume forme un tapis mouvant d'où émergent des plantes en fers de lance et des fougères énormes, emperlées de gouttes d'eau.

A un détour de la piste, la forêt semble s'effondrer. Les troncs deviennent malingres et clairsemés, les frondaisons s'abaissent et un grand morceau de ciel vient se doubler dans le miroir d'une rivière. Une plage de sable avance sa langue blême dans le courant paresseux, et, sur la berge, deux cocotiers agitent leurs palmes à la façon de volailles mouillées secouant leurs plumes.

Le site donne une sensation de bien-être et de sécurité. La vue d'un ciel dégagé, la présence d'une rivière qui glisse vers une direction immuable et connue, voilà qui change agréablement d'une course dans la pénombre, où il faut tailler sa route au coupe-coupe, se guider à la boussole et déranger des reptiles sournois. On respire ici plus à l'aise. On a échappé à l'étreinte oppressante de la forêt tropicale, qui a l'air de vouloir changer les humains en végétaux inquiets.

Et déjà, sur les flancs de la colonne qui se hâte, des ordres circulent. Le son des voix humaines éclate comme un chant de victoire, et le langage articulé fait taire les mugissements de la forêt sous la pluie et le bruit monotone du courant sur les cailloux.

Il y a un coup de sifflet. Le lieutenant descend de son petit cheval. Il essuie ses lunettes rondes d'un coup de pouce et cligne des yeux à l'approche des sous-officiers qui viennent aux ordres.

La colonne japonaise fait la pause.

M. Jutaro Tamura a l'honneur d'être lieutenant-commandant. C'est un officier de réserve. Dans la vie civile, il est chef-comptable dans une succursale de la puissante compagnie *Tokyo Kisen Kaisha*. Il a une femme, huit enfants, et il habite une maison avec véranda à Founabasi.

Aujourd'hui, le très honorable service de l'Empereur vient de l'amener au bord d'une rivière, qui serpente dans les montagnes d'un pays lointain et sauvage qui s'appelle Laos.

M. Jutaro Tamura est satisfait. Il a placé des sentinelles, mis en batterie les deux mitrailleuses lourdes et recommandé à ses hommes de se conduire honorablement dans le cas improbable où les montagnards prépareraient une embuscade. Il fallait se méfier de ces Moïs et de ces Laotiens, très attachés aux Français, et dont les petites cervelles étaient imperméables aux nobles concepts de la « Grande Asie » et aux bienfaits de la culture scientifique de l'Empire du Soleil Levant.

M. Jutaro Tamura vient de se laver entièrement dans la rivière ; son ordonnance lui a donné du linge sec, du poisson de conserve et une boule de riz gluant. Une gorgée de saké a fait passer ce repas et réchauffé son corps. La pluie a cessé. Sur la berge, les soldats font leurs ablutions. Les uns barbotent, les autres étendent leurs vêtements pour les faire sécher. La plage de sable blanc, couverte de carrés d'étoffes, ressemble à un échiquier en désordre et aux cases ternes. Plus loin, un caporal, assis à côté de sa mitraillette, délace le cordon de nuque de sa toque à visière. Debout près de lui, un sous-officier vient d'allumer une cigarette, l'enlève de sa bouche et la promène minutieusement le long de ses petites jambes torses, qu'un short, noir de pluie, recouvre à la façon d'un pantalon trop court. L'homme exécute ce singulier travail sous l'œil hilare des guides annamites, dont les uniformes en lambeaux s'agrémentent de brassards marqués de l'étoile rouge du Viet-Minh.

M. Jutaro Tamura est particulièrement intéressé par ce spectacle. Il s'approche. On lui fait une haie respectueuse et, d'un geste affable, il prie les hommes de quitter la position réglementaire dans laquelle ils viennent de se figer. Avec un sifflement déférent qui filtre entre ses lèvres jointes, le sous-officier reprend sa cigarette. On dirait qu'il se grille les poils des jambes, des poils très gros et très courts, qui se détachent sur la table en se tortillant. Ce sont là des sangsues de brousse. Elles traversent avec une déplorable facilité les mailles les plus serrées des chaussettes ; elles arrivent même à s'insinuer par la trame trop lâche des bandes molletières. Les arracher avec la main est une mauvaise méthode. Les sangsues s'accrochent et occasionnent alors des plaies suppurantes. Une brûlure de cigarette leur fait lâcher prise sans navrer l'épiderme. Cet ingénieux système a été appris de militaires anglais, capturés en Birmanie.

Toutes les expériences scientifiques passionnent M. Jutaro

Tamura. Au Japon, dans sa maison de Founabasi, il se tenait au courant de l'avance constante du progrès. Il y a cinq ans déjà, il utilisait un poste de radio directement branché sur le courant de la ville, et, au moment de la victorieuse attaque de Pearl-Harbour, sa joie patriotique avait été gâtée par l'ennui de ne plus recevoir le *Scientific Digest* de San-Francisco, dont il était le lecteur assidu. Mais le très honorable service de l'Empereur lui permettait encore de satisfaire sa curiosité et de compléter son savoir. M. Jutaro Tamura avait appris bien des choses dans ces contrées où la civilisation japonaise commençait enfin à pénétrer. Que d'expériences à raconter au retour de ses campagnes glorieuses ! Et l'officier sourit en pensant aux intéressantes soirées qui l'attendent, là-bas, sous la véranda couverte de tuiles d'argile grise, devant sa maison bien en ordre d'où l'on voit les eaux scintillantes du golfe de Tokyo. Le soir, après le bain chaud, quand il aura troqué sa redingote pour un kimono frais, son épouse étendra des nattes et posera une bouteille de vrai whisky américain sur le grand plateau de laque rouge. Et les amis très instruits de M. Tamura feront leur entrée. Après les avoir salués très bas, la maîtresse de maison s'en ira, à pas menus, pour ne pas troubler les propos élevés de M. le docteur Hashimoto et de M. l'Ingénieur chimiste Hiraiwa. Sur l'invitation de ces hôtes de marque, M. Jutaro Tamura, avec humilité, pourra faire part des expériences curieuses dont il a été le témoin.

Sous ce rapport, cette expédition au Laos s'avérait riche d'enseignements rigoureusement scientifiques...

Dans deux jours, probablement, M. le lieutenant-commandant Tamura déposera son rapport entre les mains du très honorable colonel, chef des Services de la Gendarmerie Japonaise (1) de Savannaket. D'ores et déjà, il serait bon de penser aux termes de ce rapport. On ne saurait jamais prendre assez de précautions quand on a l'honneur de collaborer avec la Gendarmerie...

Sur la foi d'un renseignement, fort courtoisement donné par un certain M. N'Guyen, commerçant annamite de Paksé, M. le colonel avait appris que des soldats français du corps de l'Aviation étaient réfugiés dans la montagne. M. N'Guyen, pressenti par un émissaire de ces gens sans aveu, avaient promis de leur

(2) La Gendarmerie japonaise est un corps spécial, qui est un compromis entre la Gestapo et les S.S. du régime hitlérien. Tous les officiers de l'armée du Mikado tremblent devant la Gendarmerie, dont les verdicts, encore que tortueux, sont sans appel comme sans pitié.

fournir des vivres. Sur le conseil des autorités occupantes, le digne commerçant avait fait traîner les pourparlers et obtenu quelques précisions utiles. Au lieu des sacs de riz attendus, les Français avaient reçu les présents que peut apporter une colonne japonaise spéciale, amplement pourvue d'excellentes munitions et commandée par M. le lieutenant Jutaro Tamura...

Il n'avait pas été facile de parvenir jusqu'à ces hommes, de les surprendre et de les tuer. Sans l'intervention ingénieuse des guides annamites, les Laotiens auraient averti les Français et favorisé, dès l'abord, une guérilla coûteuse.

Intervention ingénieuse ! Et que M. Jutaro Tamura évoquait avec une rigueur toute scientifique.

Il n'est pas facile, en effet, de faire parler un montagnard laotien, qui a décidé de rester bouche cousue. Les traitements en usage dans ce cas peuvent être essayés successivement et même simultanément : comme les sangsues de brousse touchées par la cigarette, ces petits hommes bruns et athlétiques se tortillent mais ne parlent pas. Ce sont, en général, des chasseurs d'éléphants. Ils tiennent beaucoup à leur titre de *Pakham*, c'est-à-dire « dresseurs d'éléphants sauvages ». D'autre part, la promesse d'un sac de riz laisse indifférents ces gnomes rieurs et insouciants, qui se nourrissent, suivant les besoins, de chenilles, de feuilles ou de fourmis ailées. Ces hommes sont très braves. Ils forment l'élite des tirailleurs que commandent les Français ; ils aiment leurs chefs et haïssent les Annamites.

Dès le début de l'expédition, lancée à la recherche des clients de M. N'Guyen, les Japonais avaient eu la chance de capturer vivant un montagnard, porteur d'un mousqueton Lebel et de quarante cartouches. Cet homme faisait partie de la tribu des Kha-Boloven, dont un des villages ne devait pas être loin du lieu de retraite présumé des Français. Son armement prouvait aussi qu'il s'était trouvé en rapports directs avec les aviateurs recherchés. Il était donc recommandé de faire parler le montagnard.

Quand M. Jutaro Tamura, aidé par un interprète et un certain nombre d'autres personnes, avait abandonné l'interrogatoire, l'homme saignait beaucoup, et une odeur de chair grillée, fort désagréable, se répandait alentour. Dans ses liens, le montagnard haletait, mais M. Jutaro Tamura, très mécontent, n'avait pu obtenir aucune indication précise sur l'emplacement du camp français.

Un des Annamites, qui avait assisté en souriant a ces malheureux préliminaires, avait alors touché le bras du lieutenant japonais. Ensuite, à pas comptés, il s'était approché d'une petite éminence, de couleur ocre, sur laquelle était juchée une grosse pierre blanche. L'Annamite avait saisi ce caillou et l'avait même agité violemment avant de le présenter à M. Jutaro Tamura. Vu de plus près, cet objet n'était ni une grosse pierre, ni un ex-voto barbare, mais le squelette d'un crâne de tigre. Aucun lambeau de chair ou de cartilage n'adhérait à cette surface blanche et à ces cavités polies.

M. Jutaro Tamura remercia l'Annamite de ce cadeau intempestif, tout en pensant, in petto, que ce vestige de félin avait été jeté en ces lieux depuis un nombre d'années difficile à évaluer. Il fut rapidement détrompé. D'après l'interprète, ce tigre avait été fraîchement décapité et, pour nettoyer le crâne, on l'avait simplement exposé sur une fourmilière. En quelques minutes, les fourmis rouges avaient nettoyé le squelette

Ces insectes féroces, enrégimentés, carnassiers et parfois gros comme une phalange de petit doigt sont justement redoutés par les bêtes blessées et les hommes qui agonisent dans la brousse... Et l'Annamite, après s'être incliné devant l'officier, lui suggéra respectueusement — et par gestes explicatifs — de tenter une expérience, dont les éléments essentiels seraient constitués par les fourmis rouges et le montagnard et dont le résultat probable serait la fin du mutisme, cher à ce sauvage têtu.

Et M. Jutaro Tamura décida de tenter l'expérience.

On arracha le pagne sanglant du montagnard. Ses poignets furent attachés à ses chevilles par des liens solides et supplémentaires. On sacrifia même une boîte de conserve d'ananas pour enduire de sirop le corps ployé du patient avant de le jeter brutalement contre la fourmilière.

L'expérience débutait.

Tout de suite, le montagnard se mit à émettre des râles gutturaux, et l'interprète annonça que son client était tout disposé à répondre aux questions que l'honorable lieutenant voudrait bien lui poser. Mais il était scientifiquement difficile d'arrêter une expérience en cours. Déjà, à coups de baïonnettes, les soldats saccageaient la terre ocre et, comme des rigoles de sang, les fourmis rouges suintaient du monticule éventré. A travers les hurlements du patient et les vociférations de l'interprète, M. Jutaro

Tamura avait beaucoup de peine à comprendre les explications étranges qui lui arrivaient ainsi...

— ...Au moment de sa capture, le montagnard venait de repérer une harde, menée par un porteur d'ivoire magnifique... Il avait suivi la harde afin de connaître la direction que prenait le troupeau d'éléphants et d'alerter à bon escient les *pakhams* de son village...

Le patient se débattait. La terre volait autour de son corps, qui se détendait par saccades pour échapper aux fourmis rouges, qui ruisselaient déjà sur sa peau brune et luisante de sirop.

— ...c'étaient les mauvais esprits, qui avaient placé cette harde sur le chemin du montagnard... Les mauvais esprits ne voulaient pas qu'il prévienne les Français de l'approche d'une colonne japonaise...

Ondulant des épaules, battant des cils, mimant des gestes de dénégation véhémente, le malheureux essayait de chasser les fourmis. Avant de fermer la bouche à la marée brûlante qui commençait à gagner ses lèvres tuméfiées, le montagnard avait enfin donné le renseignement à l'interprète, qui dansait sur place pour éviter à ses pieds nus le contact des insectes furieux.

— Il y avait des hommes blancs qui avaient établi un camp sur le flanc du Phou-Mackeng... Ils avaient commencé à débrousser et à remuer de la terre au bord d'une rivière très peu large...

Il est évident que M. Jutaro Tamura ne racontera pas cette scène à M.M. Hashimoto et Hiraiwa, ses doctes amis. Il faut savoir passer sous silence les secrets militaires. Néanmoins, du seul point de vue scientifique, il était intéressant de noter le comportement particulier des fourmis rouges sur un animal mort ou dans l'incapacité de se défendre. M. le docteur Hashimoto serait certainement intéressé en apprenant que ces insectes n'attaquent pas immédiatement l'épiderme, mais cherchent d'abord à pénétrer par les orifices naturels pour commencer un travail de destruction interne. En groupes innombrables, ils pénètrent par la bouche, les oreilles, le fondement, et doivent, de ce chef, opérer les ravages les plus douloureux sur une créature vivante et...

Le lieutenant Tamura s'est levé d'un bond.

Quel est ce ronflement, qui couvre le bruit de la rivière et qui se fait entendre, de plus en plus distinctement, entre les rafales de mousson ?

Sur la berge, les soldats ne parlent plus. Ils sont immobiles et n'achèvent pas le geste commencé : un homme tient sa chemise à bout de bras, un autre, le pied en l'air, oublie d'enfiler son short béant. Tous ont levé la tête.

Le ronflement s'amplifie. Le lieutenant a saisi ses jumelles et clame des ordres brefs. Les sous-officiers se mettent à courir et, à gestes hâtifs, arrachent les toiles caoutchoutées qui enrobent les mitraillettes. Collés à la berge et cachés dans les herbes, tous les hommes ont déjà le fusil à la main.

Une rafale courbe les arbres, ternit la rivière, et les palmes des cocotiers se mettent à jouer des castagnettes. Le ronflement est absorbé par ce fracas déchaîné et le lieutenant frappe du pied avec impatience.

Un nuage noir émerge au-dessus de la crête dentelée d'une montagne. Un pan de ciel, cuivré par le crépuscule imminent, a l'air de prendre la fuite devant ce nuage menaçant. L'officier arrache ses lunettes rondes pour regarder sans gêne dans ses jumelles mises au point. Ce faisant, il baisse la tête, et ses lunettes glissent de son nez camus et tombent sur le sable. Sans les ramasser, il empoigne les jumelles. Il vient de voir apparaître sur la surface polie de la rivière, entre les reflets du morceau de ciel et du nuage noir, une silhouette aux ailes rigides.

Le ronflement grandit de plus en plus.

Maintenant, l'avion est entré dans le champ des jumelles. Le lieutenant identifie tout de suite un appareil de fabrication américaine. Au jugé, il évalue sa hauteur. Il hurle un chiffre et fait signe. Immédiatement, éclatent les détonations en crécelle des armes automatiques.

Là-haut, l'avion continue sa ligne droite. Avant d'être happé par le nuage noir, ses hélices jettent deux éclairs ironiques...

— Cessez le feu ! Qui a donné l'ordre de tirer avec les mitrailleuses lourdes ?

Mais, au lieu de répondre au lieutenant, les soldats se remettent à épauler. Levant le bras, un sous-officier désigne le zénith à M. Tamura, qui reprend ses jumelles et se met à hurler :

— Feu à volonté !

A l'orée du nuage noir, une grande fleur blanche vient de s'épanouir.

IV

Les singes sont blottis dans les fourrés aériens des hautes branches. Un vieux mâle vient de se mettre en mouvement. Effleuré par les rayons obliques du soleil, son pelage met une tache d'acajou sur le feuillage vert foncé. Il se lance, disparaît, surgit, ricoche entre les rameaux et s'arrête net. Il n'a pas l'air de vouloir continuer sa voltige. Il vient d'amarrer le lasso de sa queue à une liane frémissante, et il se tient immobile comme un fruit. Sa course rapide a secoué les feuilles mouillées qui s'égouttent.

Un jabiru se pose après un vol plané en spirale. Les deux roseaux rouges de ses longues pattes trempent dans le ruisseau. Engoncé dans la pèlerine noire et blanche de ses ailes repliées, il inspecte le courant où tremble le reflet de son jabot d'émeraude. Plus loin, palpite le feuillage d'une branche fraîchement cassée. Brusquement, le grand oiseau bossu abandonne sa rêverie de pêcheur désabusé. Il déploie ses ailes, qui se mettent à battre d'un mouvement souple et balancé. Ses pattes sautent par bonds de plus en plus espacés, et le jabiru s'enlève, glisse entre deux troncs, se dégage des arbres et va se plaquer en noir sur le ciel brillant.

Un long zig-zag argenté s'étire à la surface de l'eau, qui frissonne sous ces rapides coups de godille. En se dandinant, la petite tête d'un cobra traverse le ruisseau et disparaît dans l'ombre de la berge opposée où des racines, noires et lustrées, se convulsent comme des muscles d'Africain géant.

A la vitesse de gouttes de pluie sur une vitre, des rats palmistes glissent sur les troncs verticaux, touchent terre et restent aux aguets, accroupis sur le panache gris de leur queue.

Et les animaux commencent à s'enhardir. En bourrasque, une troupe de singes vient s'agglomérer autour du guetteur ; le jabiru tournoie dans le ciel et grandit ; les panaches des rats palmistes s'égaient dans les herbes et font penser à des flocons de cendre qu'une rafale vient d'arracher à un feu de campement. Encore méfiants, les animaux n'osent pas approcher de la branche cassée où pend une longue toile blanche. Ils restent loin des lianes étranges, qui pendent du sommet d'un arbre étêté et qui se rassemblent autour d'une forme étendue sur le sable de la berge. La toile blanche est déchirée. Ses morceaux ondulent lentement à l'air du soir et dégagent des branchettes. qui se redressent, en cascade, avec une détente verticale.

Mais, les rats palmistes déguerpissent et se cachent derrière les troncs qu'ils escaladent. Les singes disparaissent comme des lutins de l'air et, seul, le reflet du jabiru continue à tourner sur la surface polie du ruisseau.

La forme étendue vient de bouger.

Laurent tâte le sol d'un revers de main hésitant. Voilà dix minutes au moins qu'il a ouvert les yeux. Couché sur le dos, il a longuement contemplé un ciel mordu par la dentelle sombre des frondaisons. Il a vu aussi son parachute déchiqueté, et, petit à petit, une lucidité partielle de réveil fiévreux commence à donner du corps à son raisonnement.

Pour la troisième fois, il rappelle ses souvenirs : « J'ai sauté dans de bonnes conditions. Je me souviens très bien de la secousse calmante du parachute qui s'est ouvert et du balancement que j'ai réduit en agissant sur les suspentes. Il faisait un vent fort et, à mes pieds, le paysage défilait d'un mouvement rapide et continu. J'ai levé la tête. L'avion avait disparu, mais, se détachant bien sur un nuage noir, un autre parachute tombait plus vite que moi. C'était le *container*. Aucune collision n'était possible, et pourtant... »

Voilà les dernières images que lui transmet sa mémoire. Il n'ose pas, tout de suite, en exiger plus de précisions ; il évite même de faire travailler cette faculté, qui lui semble endolorie — et flasque comme la toile d'un parachute déchiré. Sans aucun doute, il y a un « trou » dans sa mémoire ! Et, patiemment, Laurent recommence sa litanie pour appâter les souvenirs : «...J'ai sauté dans de bonnes conditions. Je me souviens très bien... »

Du dos de la main, avec gratitude, il caresse le sable humide. Il essaie de flatter cette terre impassible, retrouvée enfin après beaucoup d'émotions et beaucoup de danger. Avec une peine infinie, arcbouté sur ses coudes, il arrive à redresser son buste, et puis il retombe sur le dos.

Laurent a compris. Il a vu avec horreur la position déconcertante de ses jambes, de son bassin contourné — et ces membres étrangers ont refusé d'obéir à son commandement. En tournant la tête, il a vu encore une tache brune, qui s'agrandissait sous ses reins comme une ombre derrière un fanal, et cette tache était devenue rouge en atteignant un rayon de soleil. Mais, surtout, il reste très frappé par le spectacle insolite qu'il vient d'apercevoir :

ses jambes disparaissaient sous le sac volumineux qu'il aurait dû larguer avant d'arriver au sol. Ce sac a déchiré la toile de la combinaison et enfoncé dans le sable toute la cuisse gauche du parachutiste.

A présent, Laurent peut combler le trou de sa mémoire : « Un salopard m'a tiré dessus. J'en ai pris dans le rein. J'ai été sonné comme il faut, et j'ai atterri en catastrophe sur la cime d'un arbre. Le parachute s'est déchiré et, comme une masse, je suis tombé de vingt mètres en me brisant le bas de la colonne vertébrale ! »

Et, face au ciel, Laurent essaie de sourire pour accueillir en homme une souffrance qui ne saurait tarder...

Le bas de son corps est anesthésié. La balle japonaise a touché l'artère rénale et provoqué un hématome. L'hémorragie interne s'accélère. Mais Laurent n'est pas un médecin pour faire ce diagnostic, et, pantelant, il guette l'arrivée d'une douleur qui se fait attendre. Méfiant, il est à l'affût de sensations nouvelles et cuisantes...

Dans sa bouche, il y a comme du sel, âcre et spongieux, et il lui semble aussi que ses deux mains sont appuyées sur des chardons piquants. Mais ces mains, ces précieuses mains où les ongles sales se détachent trop nettement sur les doigts, exsangues, obéissent encore à Laurent. Elles palpent sa poitrine, et, tenaces, ouvrent une poche et en sortent un mouchoir. C'est un carré de soie imprimé dont les dessins représentent des lettres enfermées dans un quadrillage. Autour du gisant immobile, les mains rampent en aveugle à la façon de chatons nouveaux-nés. Elles trouvent un caillou, l'enrobent dans le carré de soie...

Comme le prince du conte d'Andersen, qui pensait au Paradis perdu, le capitaine songe aux mains du *dispatcher*, qui, là-haut, grattaient le mollet de leur maître couché, sans interrompre sa lecture...

Maintenant, Laurent se dresse sur ses coudes. Il reçoit au menton le relent humide du ruisseau qui coule à quelques mètres, et il lance le caillou et le mouchoir. Le code chiffré vient de disparaître dans un éclaboussement, et Laurent épuisé retombe sur le dos.

Ses mains de cire obéissent encore. Laurent peut ouvrir le sac accroché à ses genoux et palper la mitraillette « Manchester », les chargeurs, la gaine du coupe-coupe, la boîte de ravitaillement

« pour dix jours » et le chapeau de feutre, dans le ruban duquel il y a une boussole minuscule avec sa loupe.

La sensation du toucher diminue de plus en plus. A leur tour, ses mains deviennent des animaux étrangers et hostiles, qui refusent d'approcher du grand sac cubique, dont, mentalement, Laurent fait l'inventaire : « Il y a le poste radio, l'eau, l'acide et le rechargeur d'accus... »

Ce rechargeur est étonnant. Pour le faire fonctionner, il suffit d'un feu de bois sous un bidon d'eau, et la vapeur se met à actionner la petite dynamo... Et Laurent a un soupir profond. Tout son atavisme de Français prévoyant et de gagne-petit se révolte devant la perte inéluctable de ces objets de grand prix, emballés avec cette élégante minutie anglaise, qui rappelle les beaux magasins d'Oxford Street et les soins d'un valet de chambre à l'ancienne mode, qui fait la valise d'un lord...

Si, au moins, Laurent pouvait emporter cette boîte, qui pend à son cou comme un gros scapulaire ! C'est la boussole à bain d'huile. Elle est lumineuse et, la nuit, permet d'écrire et de tracer des plans... Mais, dans le voyage dont le sifflet de départ résonne déjà à ses oreilles, Laurent sait bien qu'il n'est pas possible d'emporter la boussole merveilleuse et les richesses du grand sac...

Des sons stridents vrillent ses tympans et des moucherons blancs commencent à troubler sa vue. Est-ce la douleur, qui envoie ses premiers émissaires ?

Il faut se hâter. Il faut *faire le boulot* jusqu'au bout, appeler toute la force qui reste et balancer au ruisseau ces beaux joujoux anglais, qui ne sont pas destinés aux Japonais et à leurs amis...

Mais, ils sont déjà là ! Ils viennent de commencer à tirer !

Laurent entend des claquements secs. A deux mains, il prend son Colt, appuie la crosse contre sa poitrine et guide son doigt mort vers la gâchette. Il redresse son buste, lourd et passif comme un bloc de granit, et il se tourne vers le ruisseau. A plusieurs reprises, il bat des paupières...

Des fûts jaunes, bien rectilignes, se doublent et s'étirent sur l'eau bleue où ils dessinent une flûte de pan dorée.

— Les... Les bambous !

Laurent tend le cou, et il voit les arbres magiques qui s'agitent et qui se cassent sous une poussée invisible et puissante. Une masse grise et bonasse bouscule les bambous énormes, et, remuant ses larges oreilles et dressant sa trompe, un éléphant apparaît sur la

berge opposée. Avec un éboulis de sable, il plonge dans le ruisseau.

Le Colt a échappé des mains de Laurent.

De plus en plus, les lucioles, qui dansent devant les yeux du moribond, mettent des stries sur cette image qui scintille et tremble sous les feux rasants du crépuscule. Les troncs de banians — pieuvres énormes et pétrifiées — les lianes, le ruisseau bleu, les bambous d'or et l'éléphant brassant des gerbes d'eau frétillent à présent comme une projection de film très ancien sur un écran rapproché.

Et ce n'est plus un soldat agonisant, mais un petit Laurent en extase, qui murmure :

— *Jumbo !*

Avec un soupir d'enfant qui s'endort, l'homme est retombé immobile. Jumbo a disparu. A sa place, étirant une ombre diaphane sur le sable, une femme en noir s'est penchée sur son fils et lui a dit :

— Mon Laurent, tu es arrivé...

HENRI POYDENOT.

L'ART DU DRESSEUR

EXISTE-T-IL DES MOYENS SECRETS DE DOMINATION SUR LES ANIMAUX ?

Si l'on demande à un dresseur, à un dompteur quel doit être le but de sa première entrevue avec un animal, il répondra sans doute qu'il faut, avant toute chose, s'imposer à l'élève, le mettre sous son pouvoir, le soumettre à sa volonté de manière définitive.

La seconde question d'un profane sera probablement celle-ci : peut-on s'imposer à un animal, acquérir cette emprise préalable nécessaire au dressage par des témoignages d'affection, des bons traitements, des récompenses, en cherchant à éveiller son intelligence, à fixer son attention par la simple persuasion ?

Là-dessus, j'imagine que le dresseur ne pourra mieux répondre qu'en priant le questionneur de poser la même demande à un maître d'école blanchi sous le harnais. Il y a gros à parier que le magister vous rira au nez si vous lui insinuez qu'on peut conduire une classe dont les élèves ne possèderaient pas une certaine crainte respectueuse de leur maître. Les écoliers de bonne volonté possèdent d'instinct et pratiquent ce respect du maître sans qu'il soit besoin avec eux de parler sévèrement, mais ils ne sont pas en majorité. Aux autres, il faut s'imposer par la fermeté, parfois, avec les sujets difficiles, par la répression.

Il en va exactement de même avec les animaux. Certains sujets très doux, de quelques espèces les plus élevées sur l'échelle des être, peuvent être dressés par la persuasion uniquement... à la condition de ne leur demander que des exercices très simples et de ne pas être fort exigeant sur la régularité et la perfection dans l'accomplissement. Dès que l'on veut faire faire à des

animaux des exercices un peu compliqués dans un ordre déterminé et avec une ponctualité rigoureuse, il faut en revenir à des méthodes de coercition pour fixer l'attention, imposer la discipline d'ensemble et créer des « routines », des instincts artificiels que le dresseur inculque à la bête en utilisant ses aptitudes, c'est-à-dire ses caractéristiques psychologiques et ses réflexes instinctifs particuliers. Certaines routines peuvent être créées par la persuasion, par l'appel à la gourmandise par exemple. D'autres sont déterminées par la provocation des réflexes de fuite et d'attaque. Mais la plupart sont déclenchées à l'origine par la coercition qui est aussi à la base du « débourrage » initial, de l'obligation faite à l'animal de tolérer la présence du dresseur d'abord, ensuite d'observer les disciplines imposées pour l'exécution des exercices successifs : rester en place, quitter cette place au commandement, etc...

Tout cela n'est pas chose aussi simple qu'elle le paraît. J'en appelle à ceux qui ont usé leur patience à obtenir d'un brave chien la cessation de cette résistance inerte où il s'entêtait depuis des heures pour faire semblant de ne pas comprendre une demande qu'il avait parfaitement saisie dès le début ; à ceux qui s'arrachent les cheveux à voir un singe accomplir vingt fois de suite tout de travers un exercice qu'il avait réussi à merveille à la première demande, et cela parce qu'il refuse dorénavant de concentrer son attention ; à ceux qui se sentent épiés par les dix paires d'yeux énigmatiques d'autant de lions assis sur leurs tabourets qui attendent d'un air mi-goguenard mi-menaçant, l'instant où on leur demandera d'en descendre pour aller se grouper sur la pyramide centrale.



Quels sont les principaux moyens de coercition employés par les dresseurs ? Il en est de plusieurs sortes et leur variété se multiplie à l'infini.

Pour assurer l'emprise sur les animaux dangereux et récalcitrants, il y a naturellement les méthodes millénaires de coercition violente : le jeûne prolongé, la privation de sommeil, les entraves, la terrorisation, les coups, même les tortures. Ce sont les moyens usités de tous temps dans les prisons et les bagnes par les policiers et les garde-chiourmes, que l'on voilait

pudiquement tant qu'on ne les appliquait qu'aux hors-la-loi et que l'on a réprouvés justement quand les tristes péripéties de la dernière guerre les ont vulgarisés à l'adresse d'adversaires politiques. Ces pratiques, honteuses d'hommes à hommes, ne sont pas plus honnêtes quand les hommes les emploient avec les animaux. On sait que le romancier Jack London les a mises au pilori dans *Michaël, chien de cirque*, non sans en donner une description d'une véhémence quelque peu outrée.

Il est certain qu'à l'heure actuelle, on les emploie de moins en moins dans les cirques et les ménageries. D'abord, parce que le monde des artistes de cirque et des dompteurs se compose à présent de gens moins rudes que ne l'étaient les banquistes de jadis. Aussi parce que les fauves coûtent cher et que le jeûne, la privation de sommeil, les mauvais traitements peuvent les faire périr. De plus, la multiplication des Jardins zoologiques permet d'échanger aisément un animal irréductible contre un sujet plus jeune et facilement malléable. La disparition progressive des nomades chers à Richepin fera également disparaître la barbare coutume de percer la cloison nasale des ours pour y fixer le mousqueton de la laisse du « canari ».

Les méthodes de terrorisation, d'inculquer à l'animal le respect de l'homme par la peur ont également évolué dans le sens de l'adoucissement. Il n'y a pas si longtemps, les Romanis domptaient encore leurs singes en leur faisant le « coup de l'oreille ». Pour bien démontrer aux macaques et aux babouins que l'homme privé de cravache restait toujours redoutable, on attachait les pauvres quadrumanes à un piquet et le dresseur, les saisissant par la peau du cou, leur arrachait *avec les dents* un petit morceau d'oreille ! A cette mutilation on reconnaissait aisément dans nos anciennes ménageries les singes ayant appartenu aux Romanis et on les appelait des rabouins en souvenir de leurs premiers maîtres.

Au milieu du siècle dernier on accusait encore les dompteurs d'employer, pour leur première entrevue avec un fauve, des fourches rougies au feu qui inspiraient à l'animal un profond respect de la même arme dont l'extrémité avait été simplement peinte en rouge. Aujourd'hui, on se contente d'effrayer le fauve en le tenant à distance avec des coups de revolvers chargés à blanc ou des fusées. Parfois on trouve une variante ingénieuse. J'ai vu le dompteur Marcel prendre contact avec trois tigres

adultes en les menaçant de la flamme d'une lampe à souder. Alfred Court effrayait ses lions indomptés en attachant au bout d'un épieu des ustensiles bruyants : casseroles, seaux contenant des objets métalliques dont le tintamarre arrêtait le fauve dans son attaque. Chez Hagenbeck, certains belluaires utilisaient des piles électriques placées dans l'angle largement ouvert d'une fourche à deux branches, pendant les répétitions. Le lion ou le tigre qui avait été secoué par un choc désagréable en conservait le souvenir et filait comme un zèbre quand il voyait, en représentation, le dompteur s'armer de la fourche... bien qu'elle fût alors dépourvue d'appareil électrique. Tout cela n'est pas méchant et Jack London lui-même ne trouverait pas grand-chose à y reprendre.

Même dans les méthodes d'entraves toujours très employées pour habituer l'animal à rester en place, pour le faire monter sur un piédestal, se coucher dans l'arène, etc... même dans ce système que les dresseurs américains appellent le *putting through* (1) on évolue vers l'adoucissement. On n'emploie plus guère les colliers de force pour obliger les animaux à se tenir droit sur leur séant, ni non plus les palans pour les hisser sur les tabourets élevés au risque de leur briser les vertèbres... On préfère la méthode des friandises tendues au bout d'un bâton. Et pour mener les animaux en laisse on se sert le plus souvent de deux lassos croisés en bricole sur le thorax, ce qui supprime le danger de strangulation.

Si les coups sont encore employés, c'est surtout sous la forme de chocs légers pour réveiller l'attention d'un animal distrait ou pour créer une zone de tracasserie — par exemple avec la mèche du fouet — afin d'obliger la bête à gagner l'endroit où l'on veut la conduire et qui se présente à elle comme une zone de tranquillité.

Sauf exception, un dompteur moderne n'emploie la violence brutale que lorsqu'il doit repousser une attaque où sa propre vie est en péril.

***

Quand l'animal a été discipliné et mis en état de réceptivité par les méthodes de coercition, un dresseur intelligent aime à compléter son éducation par l'utilisation des réflexes dont j'ai

(1) On pourrait traduire l'expression par méthode du « rentre dedans »...

parlé plus haut et par la persuasion fondée sur de fréquents appels à la mémoire, aux associations d'idées, voire à l'affectivité dont l'élève est capable.

Mais pour obtenir cette discipline, condition première de toute progression mentale — et en dépit de tous les « tests » de laboratoire je soutiens qu'un animal bien dressé est plus intelligent qu'il ne l'était au début du dressage parce que devenu capable de concentrer longuement son attention — n'est-il donc que la coercition ? N'existe-t-il pas des méthodes d'apprivoisement, plus ou moins secrètes, pour créer l'entente entre l'homme et la bête sur le plan instinctif ? Ne peut-on acquérir l'emprise par une sorte d'envoûtement magique, par la possession d'un maître mot dont Orphée, François d'Assise et les ascètes de l'Himalaya auraient été les dépositaires ?

A beau mentir qui vient de loin, de la nuit des temps. Mais mentaient-ils les Agyrtes, ces moines mendiants qui parcouraient la Grèce d'Homère et d'Hésiode, tenant en laisse des lions et des ours, quand ils attribuaient leur pouvoir sur les fauves aux gestes rituels, aux chants magiques accompagnés par la flûte et la syrinx ? Et aussi ces prêtres de Cybèle qui apprivoisaient des panthères au son de la lyre ?

L'interrogation demeure sans réponse. De nos jours, les seuls gens qui pourraient se prétendre les héritiers des Agyrtes sont les Romanis et il serait vain de leur demander si la mélopée geignarde et les ronflements de tambourin des montreurs d'ours constituent une liturgie magique. Au vrai, l'anneau scellé dans la cloison nasale du canari paraît leur plus efficace moyen de domination. Pourtant les rabouins sont souvent d'excellents apprivoiseurs, usant pour cela de moyens parfois peu ragoûtants... Quand ils s'approchent de l'animal dont ils veulent se faire agréer, ils ne manquent pas de frotter leurs doigts sous leurs aisselles en sueur, de se laver les mains et même de cracher dans l'eau de boisson qu'ils présentent à la bête altérée. Après tout, c'étaient peut-être aussi les gestes rituels des Agyrtes ! En tout cas, ce qu'on peut dire est que leur méthode ne réussit pas mal aux Romanis. C'est, en somme, une assez pauvre conclusion.

Nous ne savons guère mieux quelle influence la musique exerce sur les animaux. Il est certain que tels airs leur plaisent plus que d'autres et tous les dresseurs ont remarqué qu'ils

décèlent souvent un changement dans l'attitude des animaux quand la musique d'accompagnement de leur numéro change elle-même. C'est vrai surtout pour le cheval de haute école dont la danse réglée minutieusement s'accommode mal d'un changement de rythme. Mais les dresseurs modernes n'ont pas poussé loin leurs investigations dans ce domaine.

D'autre portée sont les remarques que l'on peut faire sur le comportement de deux dompteurs de chevaux qui ont laissé leur légende, l'un dans l'histoire du turf, le second dans les annales du cirque : Sullivan le Charmeur et J. S. Rarey. Bien que nous ayons assez peu de renseignements sur les méthodes du premier, on peut penser qu'elles ne différaient point de celles de Rarey que les Berlinois, les Parisiens et les Londoniens purent longuement étudier de 1854 à 1856.

*
* *

On doit considérer Sullivan comme l'un des principaux créateurs de notre cheval de course moderne puisqu'il décida de la carrière du célèbre *Eclipse*, l'ancêtre des trois quarts de nos actuels pur-sang.

C'était à Epsom en 1766. Un certain Wildmann, marchand de chevaux, s'était rendu acquéreur d'*Eclipse* alors âgé de deux ans et constatait avec désespoir que le poulain était immontable par suite d'un affreux caractère. Il allait s'en défaire quand le captain O'Kelly lui proposa de confier la bête à l'un de ses palefreniers, un Irlandais, qui possédait d'infaillibles moyens pour venir à bout des chevaux indomptables. En cas de réussite de Sullivan, O'Kelly deviendrait co-propriétaire du poulain.

Le marché fut conclu. Le Charmeur, qui était un petit homme ne payant guère de mine, vint à l'écurie. On lui désigna le box du cheval féroce et il s'y glissa furtivement. On s'attendait au pire ; tous les lads de la cour étaient alertés mais nul bruit ne sortait du box. Un quart d'heure après, Sullivan ouvrait la porte.

— Le cheval ira bien, dit-il, apportez un bridon et une selle.

De fait, *Eclipse* se laissa brider, seller et monter sans la moindre résistance à la stupéfaction générale. Trois ans plus tard, il était le cheval invincible, celui qui gagnait toutes ses courses de deux cents mètres sur tous ses concurrents. Ayant

quitté le turf invaincu il ne fut pas moins prodigieux comme étalon puisque 335 de ses descendants directs enlevèrent pour 160.000 livres de prix !

Sullivan n'opérait pas en public et nous ne savons rien d'autre sur lui. Au contraire, Rarey travaillait *coram populo* et a laissé un opuscule sur sa méthode... qui ne nous apprend exactement rien (1). Force est donc de recourir aux témoins qui le virent exercer ses talents.

J. S. Rarey, venu des États-Unis, se produisit pour la première fois en Europe, à la fin de 1854, au cirque de Wollschlaeger installé à Berlin. C'était un petit homme pâle, à cheveux et favoris blonds, qui se prétendait capable de dompter en quelques minutes les chevaux les plus récalcitrants et demandait au public de lui fournir ses sujets. Il ne se vantait pas. Tous les propriétaires d'écurie, tous les maquignons du royaume de Prusse lui amenèrent les pensionnaires dont ils ne pouvaient rien tirer et, en moins d'un quart d'heure, Rarey leur rendait une bête féroce transformée en agneau. L'exhibition se prolongea pendant plusieurs semaines avec un immense succès. Wollschlaeger donnait à Rarey 1.100 thalers par jour, soit 3.300 francs, à une époque où bien peu d'artistes de cirque pouvaient prétendre à gagner 1.500 francs par mois.

De Berlin, Rarey vint à Paris où il ne semble pas avoir eu le même succès, puis à Londres où les Anglais le virent dompter en quelques minutes le célèbre *Cruiser*, un étalon appartenant à lord Dorchester. Il repartit ensuite pour l'Amérique, emportant son secret qu'il prétendait tenir d'un chef arabe. Il est plus probable qu'il devait l'avoir appris de quelque « chaman » ou sorcier peau-rouge, car les héros de Fenimore Cooper étaient des dompteurs de chevaux réputés.

Tous les connaisseurs, Wollschlaeger en tête, étaient éberlués et disaient que l'homme était un véritable sorcier. Personne ne put découvrir le fin mot de l'histoire. Le dompteur se présentait en pleine confiance à l'animal mis en liberté et se contentait de rester immobile quand la bête furieuse se jetait sur lui... Alors, on voyait le cheval s'arrêter à quelques pouces de l'homme et renâcler en grattant la terre des sabots. Très lentement, Rarey s'approchait de l'animal, lui caressait le nez, soufflait dans les

(1) Ce petit livre est volontairement composé d'un tissu de banalités, à peu près comme les manuels d'illusionnistes qui n'expliquent rien.

naseaux et plaçait doucement les mains sur ses yeux. Le cheval baissait la tête et le sorcier continuait ses attouchements sur le front, entre les oreilles, puis par tout le corps, terminant par les jambes. La bête tremblait, se couvrait de sueur et parfois se couchait devant le magicien qui lui disait de se relever et s'en faisait suivre comme d'un chien. Le cheval était dompté... et, ce qui était beaucoup plus remarquable, demeurait soumis avec tous les hommes qui l'approchaient ensuite.

Rarey réussissait avec presque tous les sujets qu'il entreprenait. On ne cite guère qu'un seul échec : en Angleterre, avec l'étalon *Stafford*.

Les curieux qui le virent opérer plusieurs fois remarquèrent seulement que le dompteur passait la main parfois sous ses aisselles et en conclurent que son pouvoir provenait d'une sueur d'une odeur particulière. D'autres notèrent que Rarey ne se contentait pas de souffler son haleine dans les naseaux du cheval mais semblait aspirer également le souffle de l'animal. On a su depuis que ce dernier truc était pratiqué par les sorciers indiens... On a également prétendu que la chemise du dompteur était imprégnée aux aisselles d'une essence à base de marjolaine et de menthe poivrée, plantes qui agissent sur le système nerveux des équidés comme la valériane — parfois employée par les belluaires américains dit, Court Riley Cooper (1) — sur celui des félins.

Il est possible, en effet, que Rarey ait employé une substance végétale d'un effet calmant, susceptible de produire chez l'animal une sorte d'extase déprimante et la connaissance des plantes nous réserve sans doute d'intéressantes découvertes. Cependant, il est singulier que les hommes qui approchaient le mystérieux dompteur n'aient point senti, eux aussi, l'odeur caractéristique d'une telle essence. Peut-être l'Américain employait-il le peyotl dont on a vulgarisé depuis les curieux effets chez l'homme.

***

A notre avis, le secret de Rarey consistait surtout en ses remarquables qualités morales. Même en admettant qu'il se servît d'une sorte d'anesthésique agissant sur les centres nerveux, pour être efficace le procédé devait être appliqué par un

---

(1) *Lions, Tigers and everything* (New-York 1925).

homme d'un sang-froid éprouvé, absolument inaccessible à toute crainte et déroutant l'animal par un calme inaltérable.

Une force de volonté supérieure, une intrépidité naturelle engendrant la plus extrême quiétude au point de ne pas remuer un doigt, de ne pas cligner des paupières quand un animal menaçant se jette sur vous, ce sont les qualités maîtresses d'un vrai dompteur et les animaux les décèlent instantanément comme les écoliers sentent à merveille les magisters qu'il ne faut point se hasarder à « chahuter ». Il est toutefois plus méritoire de garder son calme devant un lion furieux que face à une troupe de gosses récalcitrants. J'ai connu quelques dompteurs de cette classe et noté certaines caractéristiques de leur comportement.

Ce que l'on doit éviter surtout à une première entrevue avec un animal dont on ignore les intentions est — contrairement au préjugé populaire — la rencontre des regards. Si l'œil du dompteur se croise avec celui du fauve, celui-ci peut s'affoler et se croire provoqué : l'attaque se déclencherait immédiatement. Pour une première prise de contact, l'homme doit faire semblant d'ignorer la présence de l'animal et demeurer immobile, regardant ailleurs.

C'était sans doute l'attitude de Rarey. Elle ne devait pas être toujours facile à garder, car un étalon méchant n'offre pas un tableau rassurant. Cependant, il fallait encore plus d'intrépidité à l'homme pour aller au contact de la bête arrêtée et indécise, approcher son visage de la bouche menaçante et coller ses lèvres aux naseaux enflammés. En pareil cas, il faut procéder sans brusquerie mais avec une assurance totale, sans tâtonner, avec une précision parfaite de mouvements. Cela, tous les dresseurs le savent : un animal doit être manié doucement, mais avec fermeté et sans fausses prises, celles-ci donnant toujours lieu à des réactions de défense sauvage.

Les attouchements sur les yeux sont les plus importants. L'animal perd toute volonté de défense dès qu'il se sent un bandeau sur les paupières. Les caresses sur le corps et les membres agissent un peu à la manière des passes magnétiques — qu'elles sont probablement en réalité — et constituent des calmants. Les aspirations et insufflations dans les naseaux interviennent comme des échanges de fluide vital, comme un pacte d'alliance

et d'amitié (1). L'animal doit se sentir enveloppé d'un réseau invisible qui le tient prisonnier à la fois par la crainte et la séduction, baignant dans une atmosphère de mystérieuse emprise. Cela explique l'espèce de terreur sacrée qui l'envahit peu à peu, le fait trembler, se couvrir de sueur, l'oblige enfin à se coucher devant l'homme qui l'a saisi dans cette emprise immatérielle, mais infrangible.

Il ne s'agit point là d'un miracle. On a vu souvent la puissance de la calme intrépidité face à des brutes déchaînées, d'un être humain décidé à risquer son existence plutôt que de capituler. L'exemple de M[lle] de Sombreuil sauvant son père de la rage sanguinaire des Septembriseurs en est un exemple entre mille. Et il est bien probable que Daniel dans la fosse aux lions arrêtant la ruée des fauves par une parole de paix, ne fut pas un personnage mythique.

Pour atteindre à cette sublime sérénité il est sans doute préférable que l'homme désireux de régner sur les animaux ait dans la vie privée les vertus d'un mage : le respect de soi-même, le mépris des jouissances énervantes, surtout une grande capacité d'affection sincère pour les pauvres frères dits inférieurs soumis à la dure loi du plan instinctif. Ce n'est pourtant pas toujours le cas pour tous les belluaires, mais, chez un grand dompteur, il est de règle de constater que la farouche ténacité, la volonté de domination se rencontrent avec une virile affection pour les fauves qu'ils traitent en adversaires loyaux en dépit de leurs naïves traîtrises.

Il est à remarquer que les dompteurs qui possèdent ces facultés de domination ne sont souvent pas de grands dresseurs. Leur ambition est satisfaite quand ils ont accoutumé les animaux à leur présence et leur jeu favori est d'appeler sur eux les lions rugissants pour les arrêter à quelques centimètres de leur poitrine et les obliger ensuite à reculer pas à pas. C'était la méthode de nos anciens belluaires forains, les Pezon, les Bidel, les Carrère : le travail dit « en férocité » que les élèves de Carl Hagenbeck qualifiaient avec dédain de *wild dressur*, dressage sauvage. Mais bien des lions accoutumés par les dompteurs de la nouvelle école à des jeux de caniche savant y furent contraints dans les coulisses par des procédés moins nobles et moins humains que ceux des

(1) Les dresseurs d'éléphants soufflent dans la trompe des pachydermes en témoignage d'amitié.

belluaires à moustaches féroces, à dolmans constellés de médailles, qui semblaient régner par la terreur sur des monstres hérissés.

De ces procédés pour prendre le dessus sur l'animal indompté il y en a qui viennent sans doute des temps les plus anciens et qui sont arrivés à nous par les soins des bestiaires du Moyen âge, tel celui relaté dans l'album de Villard d'Honnecourt au XIIIe siècle de notre ère :

« De l'enseignement du lion vous veux-je parler. Celui qui doctrine le lion a deux chiens. Quand il veut faire faire au lion quelque chose, il le lui commande. Si le lion grogne, il bat ses chiens, ce dont le lion a grand peur. Quand le lion le voit battre les chiens, il perd son courage et il fait ce qu'on lui commande. »

M. P. Amédée Pichot, dans sa biographie du dompteur Martin, nous conte que son héros usa d'un truc du même genre pour capter la confiance d'un babouin féroce dont le roi de Prusse lui avait fait cadeau. Il arma de longues gaules quelques-uns de ses employés qui frappaient sans pitié le pauvre singe à travers les barreaux. Martin surgissait alors et chassait les bourreaux. Après quelques séances de ce genre, le babouin prit l'habitude de se réfugier près de son ami et de lui tendre les mains... Un jour, le dompteur saisit ces mains confiantes et les passa dans des menottes.

En dépit de toutes ces ruses de métier que la tradition orale des belluaires se transmet depuis les prêtres de Cybèle et les Agyrtes, on peut penser que les moyens secrets de domination dont quelques rares dompteurs ont tiré des effets surprenants se résument dans le mot célèbre de Léonora Galigaï à la question l'ascendant d'une âme forte sur les esprits faibles.

HENRY THÉTARD.

REVUE DRAMATIQUE

Théatre de la Comédie-Française : *La Parisienne*, comédie en trois actes de Henry Becque. — *Le Plaisir de rompre*, comédie en un acte de Jules Renard. — Les concours de tragédie et de comédie du Conservatoire.

Une femme mariée qui s'est offert la distraction d'un amant découvre que celui-ci est plus encombrant que l'époux légitime. Elle le délaisse au profit d'un autre et lui revient après cette nouvelle expérience dont elle n'a tiré que déception. Tels sont les trois actes de *la Parisienne*. A l'analyser, la pièce est mince : une suite de scènes à deux, parfois à trois précédant l'entrée du quatrième personnage qui reste épisodique. Il n'y a pourtant là aucune longueur, aucun vide. Tout est construit en matériaux de qualité, chaque réplique est nécessaire et, au delà des situations d'un moment, les caractères se dessinent, marqués d'un trait sec qui ne pardonne pas.

On ne se lassera pas d'admirer la trouvaille du début. Clotilde est aux prises avec Lafont. La scène de jalousie qu'il lui fait est d'aspect nettement conjugal : « Résistez, Clotilde, résistez, dit-il. En me restant fidèle, vous restez digne et honorable ; le jour où vous me tromperiez... » Elle l'interrompt alors : « Prenez garde, voilà mon mari. » Et le mari entre, le seul des deux hommes à qui la conduite de Clotilde n'inspire aucun souci. Connaît-il la vérité ? La soupçonne-t-il seulement ? On peut le croire. par moments, à en juger par certains sous-entendus. Ceux-ci n'entament pas sa sérénité de propriétaire. Mais au malheureux Lafont, Clotilde n'appartient que par droit de conquête. Il lui faut la ressaisir chaque jour. Cette dignité, cette honorabilité qu'il lui reconnaît avec une candeur d'honnête homme sont sans cesse menacées. Elle, de son côté, ne croit pas mal faire.

Son inconduite ne l'empêche pas d'avoir des principes et de faire la leçon à son amant : « Vous êtes un libre-penseur, lui déclare-t-elle, dans un moment d'indignation. Je crois que vous vous entendriez très bien avec une maîtresse qui n'aurait pas de religion. »

Jules Lemaitre admirait chez les personnages de Becque ce naturel dans l'amoralisme. Il y voyait, à juste titre, une des conditions du sujet et comparait certaines répliques à celle que Molière place dans la bouche du « Malade Imaginaire » à propos du mariage de sa fille : « C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une jeune fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père. »

En effet, écrivait-il, la saveur de ces mots-là vient de ce que « les personnages s'imaginent exprimer des sentiments louables ou pour le moins légitimes, et en expriment, en réalité, d'abominables ». Telle est l'une des clefs de *la Parisienne*. On en a un autre exemple plus loin lorsque Clotilde, ayant trompé Lafont avec le jeune Simpson, se sert de celui-ci pour faire donner à son mari un emploi que le brave homme convoitait depuis longtemps. Ainsi a-t-elle agi, selon sa morale propre, en bonne épouse. Tout cela qui devait donner un peu froid dans le dos à l'époque de la création semble aujourd'hui fort naturel car, depuis, beaucoup d'auteurs ont traité les mêmes situations sans y apporter cette mesure dans l'allusion, cette froideur de bon ton qui leur donnent tant de prix.

Une fois admise la règle du jeu, on s'émerveille de voir comme l'auteur a su la respecter jusqu'au bout. Simpson, trop jeune séducteur, n'a pas pour Clotilde les sentiments de vénération qui faisaient tout le prix d'un Lafont. Après l'avoir obtenue, il la dédaigne, se rit d'elle, la quitte à l'improviste pour une saison de chasse. Clotilde, blessée, se prend à regretter une courtoisie qui, jadis, la lassait chez son ancien amant. Mais, c'est là que la comédie de mœurs trouve sa vraie conclusion ; en revenant à Lafont, c'est à la vie régulière qu'elle retourne. Elle restaure sa dignité entre les bras de ce second mari. Epouse modèle qui a su se partager entre deux hommes possédant à des titres divers des droits égaux à son affection, elle n'encourra plus aucun reproche. C'est l'apothéose d'un cynisme dont les manifestations ont quelque chose d'ingénu. Nul n'y entend malice, sauf l'auteur.

De l'avis presque unanime, Mme Vera Korène n'est pas la

femme du rôle. On imagine mal Clotilde, petite bourgeoise amoureuse de sa tranquillité, sous les traits de cette Célimène aux attitudes décoratives. C'est là question physique surtout car Mme Vera Korène, trop bien habillée, trop imposante, a su, quand même montrer dans son jeu la vivacité et les nuances voulues. Mais il faut du temps pour s'y habituer et l'adaptation au texte n'est pas toujours celle qu'on souhaiterait. Le même décalage se voit, en sens inverse avec M. Chamarat qui, dans le rôle du mari, a l'air de jouer du Courteline. M. Daniel Lecourtois, dont c'étaient les débuts, ne mérite, en revanche, que des éloges pour son interprétation de Lafont. Il est l'amant marital par excellence, avec ses scrupules, son désespoir secret, son insistance qui lasse. A le voir, à l'entendre, on comprend tout. M. Jacques Morange, un peu trop léger, un peu trop badin en Simpson, semble un personnage d'aujourd'hui. La mise au point laisse à désirer.

Le décor, fort luxueux, convient à Mme Vera Korène beaucoup plus qu'à la pièce. Pourquoi ces deux salons jumelés, cet apparat qui ne sert pas la pensée de l'auteur ? Becque avait vu les choses plus simplement et ses indications scéniques en font foi. Regrettons cette infidélité nuisible au spectacle.

En lever de rideau, on donnait *Le Plaisir de rompre* qui est du meilleur Jules Renard. La pièce, antérieure de trois ans à *Poil de Carotte*, de deux ans aux *Cloportes*, est toute en teintes douces, en traits d'ironie courtoise, avec des notes sentimentales d'une discrétion qui enchante. On dirait, par moments, du Gustave Droz, du Feuillet de la bonne manière, ou même du Musset. Ce Jules Renard si pointu de la IIIe République nous reporte ainsi dans un plus lointain passé. Son style est d'un temps où l'on s'appliquait à suggérer les choses avec grâce, où l'intention à peine esquissée préludait à une suite de traits dont le plus innocent allait fort loin. Et quel juste choix des termes, quelle science des effets !

M. Julien Bertheau a été un Maurice de grande classe. Vif, emporté, inconscient de ses propres dégâts, ému d'en constater ensuite les effets, bien masculin dans sa maladresse et son repentir. Mme Rouer qui lui donnait la réplique, a joué un peu trop lentement, surtout au début. Mais elle possède les recettes de son personnage. Le décor est d'un goût parfait.

***

Les concours du Conservatoire se sont déroulés cette année dans la salle Luxembourg de la Comédie-Française. Comme toujours, ils suscitent pas mal de réflexions. Ne nous étonnons pas que les candidats à l'épreuve de tragédie aient été peu nombreux. C'est dans la règle et les récompenses, en cette matière, ne sauraient assurer l'avenir du lauréat. Jouer les confidents trois ou quatre années de suite jusqu'au jour où une occasion vous permet d'être, pour un temps, Rodrigue ou Hippolyte, ne tente plus guère à une époque où le cinéma offre tant de séductions. La plupart des concurrents, d'ailleurs, se présentaient aussi au concours de comédie. Le jury n'a pas décerné de premier prix aux hommes. Pour le second prix, il a choisi M. Tristani, alors que les préférences du public allaient, soit à M. Julien Denys, d'une belle plastique et d'un jeu brillant dans le César de Voltaire, soit à M. Jean Leuvrais, plein de sûreté dans son interprétation de Cinna. M. Tristani s'était attaqué à Polyeucte où il ne nous a pas paru convaincant. La scène était difficile, à vrai dire, et l'interprète n'a pas échappé à la monotonie. M. Leuvrais, que nous retrouverons un peu plus loin, a obtenu un premier accessit et M. Sabatier un second pour son Nicomède où il a montré de la force.

Le premier prix pour les femmes est allé à Mlle Geneviève Martinet, dont la belle voix et l'aisance scénique se sont affirmées dans le rôle de Phèdre. Reconnaissons-lui de sérieuses qualités de métier sans aller jusqu'à l'enthousiasme. Mlle Monireh a obtenu un premier accessit pour son Athalie qui n'est pas sans révéler quelques moyens. Mlle Nathalie Nerval, séduisante Iphigénie, a été jugée digne d'un second accessit.

Le concours de comédie soulève des problèmes d'un autre ordre. L'épreuve, qui est double, comporte la présentation d'un auteur classique, et celle d'un moderne. Il convient, pour le second, de bien choisir sa scène et l'on s'étonne de voir nombre de candidats, tentés sans doute par la difficulté, s'attaquer à Paul Claudel, à Crommelinck, à l'*Antigone* d'Anouilh, aux *Mouches* ou à *Huis-Clos*, de Sartre. On a peine à croire, d'autre part, que la *Jeanne d'Arc* de Bernard Shaw, le Raskolnikof de Dostoïevski, adapté par Baty et la Maslova de Tolstoï, portée à la scène par Bataille dans *Résurrection*, soient des personnages de

comédie. Admirons donc la peine que se sont donnée les concurrents qui ont affronté pareille tâche. Mais il ne faut pas s'étonner que le succès n'ait pas répondu à leurs efforts.

L'épreuve, d'ailleurs, est pour les auteurs comme pour leurs interprètes. Une scène, c'est peu pour introduire le spectateur dans une intrigue dramatique. Si Hugo et Shakespeare résistent grâce à leur extraordinaire pouvoir verbal, force est de dire que la *Sauvage* d'Anouilh, la *Judith* de Giraudoux et la *Carine* de Crommelinck nous ont laissé froid. D'autres candidats, mieux avisés, ont opté pour Flers et Caillavet, Pagnol ou Courteline. S'ils n'en ont pas tous été récompensés, du moins ont-ils gagné de voir l'attention se porter sur leurs noms, ce qui n'est pas négligeable.

Tous et toutes savent leur métier. La moyenne est bonne mais les révélations sont rares. Chez les hommes, il faut mettre à part M. Jean Le Poulain qui se montra plein de ressources burlesques dans *La Jalousie du Barbouillé* et dans *le Bois sacré.* Voilà un acteur doué de la veine comique. Son avenir est assuré, n'en doutons pas. Il a partagé le premier prix avec M. Roland Alexandre, d'un jeu sobre et efficace dans *Hamlet* et dans *Caligula.* Mais M. Alexandre ne possède pas l'étincelle. Nous la trouverions plutôt chez deux de ses camarades. L'un est M. Jean Leuvrais, déjà nommé en tragédie. Il a interprété en comédie le *Macbeth* de Shakespeare, ce qui n'était pas sans audace, et le *Pygmalion* de Bernard Shaw. Cet acteur est marqué du signe des élus. A peine entré en scène, il s'impose, attire l'attention. Rien de ce qu'il dit ou fait n'est indifférent. On parlera de lui. Il a dû se contenter d'un second prix. Même réflexion, dans un genre différent, pour M. Michel Galabru, type de comique naturel dans le don Guritan de *Ruy Blas* et le Mourachkine du *Tragique malgré lui*, de Tchekoff. Puissant, coloré, doué d'un instrument vocal qui porte, M. Galabru s'affirmera dans tous les rôles de composition. Il peut se consoler aisément de n'avoir eu qu'un premier accessit. Il faut regretter, en revanche, que M. Jean Pignol n'ait pas été distingué pour son interprétation du Hugo des *Mains sales* et surtout que M. Gilbert Rigaud, Fantasio plein de finesse et de grâce, s'en soit retourné sans récompense.

Aucun premier prix n'a été attribué aux femmes. Trois seconds prix sont allés à Mlles Nathalie Nerval, Marguerite Perrin et Christine Gauthier. La première nous a paru moins bonne dans

Lucrèce Borgia et dans *les Mouches* que dans une scène de la *Marie Stuart* de Schiller où elle interprétait le rôle d'Elisabeth pour donner la réplique à une camarade. Mlle Marguerite Perrin, elle, est une comédienne née. Sa comtesse du *Joueur* de Regnard l'a mise en valeur. Mais il faut la louer surtout pour sa Kate de *la Mégère apprivoisée* où elle se révèle une véritable panthère. Retenons ce nom. Mlle Gauthier, gentille dans Musset, a fait une bonne composition de Poil de Carotte. Mlles Geneviève Martinet et Elyane Bertrand ont obtenu l'une et l'autre un premier accessit. Admettons que ce soit mérité pour la première. Pour la seconde, c'est trop peu car elle s'est montrée une délicieuse Alcmène dans *Amphytrion 38* de Giraudoux. Elle aura sa revanche au boulevard. Mlle Nicole Maurey, honorable dans Musset, a eu un second accessit ainsi que Mlle Frédérique Hébrard, qui, en application de ce que nous avons dit plus haut, a eu le bon esprit de choisir le rôle de la petite secrétaire Brigitte, dans *l'Habit vert*. (« J'enlève mes petites manches de satinette... je remets mes petites manches de satinette ... ») Voilà une jeune personne bien avisée !

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

A TRAVERS LA PRESSE

LE DÉCRET DU SAINT-OFFICE

Voici, selon une traduction officieuse du document qui est en latin, les questions qui avaient été soumises à la Sacrée Congrégation :

1° Est-il légal de s'inscrire au parti communiste et de lui prêter son concours ?

2° Est-il légal d'imprimer, de diffuser ou de lire des livres, des périodiques, des journaux ou tracts qui propagent la doctrine ou l'activité des communistes et de collaborer à ces écrits ?

3° Le fidèle qui, sciemment et de son plein gré, a commis les actes signalés aux alinéas précédents peut-il être admis aux sacrements ?

4° Le fidèle qui professe les doctrines matérialistes et antichrétiennes des communistes et, en premier lieu, ceux qui défendent ou propagent ces doctrines, encourent-ils *ipso facto*, en tant qu'apostats de la foi catholique, l'excommunication spécialement réservée par le siège apostolique ?

Les éminentissimes et révérendissimes cardinaux chargés de protéger la foi et les règlements de l'Eglise ont, après avoir entendu le point de vue des consultants à une assemblée plénière de la congrégation tenue le mardi 28 juin 1949, décidé de répondre ce qui suit :

A la première question, par la négative : le communisme est, en fait, matérialiste et antichrétien ; les dirigeants communistes, bien qu'ils aient souvent proclamé qu'ils ne s'opposaient pas à la religion, ont, au contraire, à la fois par leurs doctrines et leurs activités, manifesté effectivement de l'hostilité envers Dieu et la religion sincère et envers l'Eglise du Christ.

A la seconde question, par la négative : l'interdiction est prononcée après examen *ipso jure* (can. 1399 du Droit canon).

A la troisième question, par la négative : conformément aux normes habituelles qui refusent les sacrements à ceux qui ne sont pas en état de les recevoir.

A la quatrième question, par l'affirmative.

Ce décret, qui est en accord avec les Encycliques et avec toute la doctrine du Saint-Siège a été rédigé le 28 juin par la Sacrée Congrégation, et approuvé par Sa Sainteté Pie XII qui en a ordonné la promulgation le 30 juin. Il a été rendu public au début de juillet. Il a eu un immense retentissement et a été accueilli avec une entière soumission par le monde catholique.

A ce sujet, le Journal de Genève, *a publié une dépêche de Rome qui est très intéressante et qui met en lumière la portée d'un document émanant de la plus haute autorité spirituelle du monde.*

Le Vatican a évité de forcer les communistes à choisir entre la foi et le parti, car plusieurs d'entre eux auraient été placés devant un problème difficile à résoudre.

Finalement, toutefois, les dirigeants de l'Eglise se sont vus obligés à le faire. Pour de nombreuses raisons. Tout d'abord l'attitude du Kremlin changea diamétralement. Sans plus camoufler ses buts réels Moscou

ordonna aux gouvernements satellites de « liquider » l'Eglise catholique dans leurs pays respectifs. L'époque des compromis était donc définitivement terminée. Une guerre à outrance contre le catholicisme commença.

Pourtant, malgré que la doctrine même de l'Eglise était attaquée, une confusion grandissante semblait s'emparer des esprits.

Le nombre des adhésions à « l'action catholique communiste » en Tchécoslovaquie en est un exemple frappant. Une clarification s'imposait.

Le Vatican est virtuellement isolé dans ses efforts tendant à sauver la vie religieuse au delà du rideau de fer. En effet, lançant sa violente campagne contre l'Eglise romaine, les Soviets s'appliquèrent simultanément à créer une atmosphère de détente entre l'Est et l'Ouest. D'après les milieux du Vatican, ils cherchaient ainsi à s'assurer, en premier lieu, une parfaite liberté d'action dans les pays satellites, pour pouvoir y détruire la foi chrétienne.

Leurs desseins furent — partiellement du moins — réalisés. On pouvait en observer les premiers signes durant la dernière Assemblée de l'O. N. U. Les efforts que la diplomatie vaticane fit alors pour soulever, une fois encore, « l'affaire Mindszenty » échouèrent complètement. Croyant entrevoir la possibilité d'arriver à un apaisement durable, les grandes puissances ne voulaient pas appuyer ces tentatives qui irritaient la Russie.

La conviction qu'on pourra collaborer bientôt avec l'U. R. S. S. se propageait surtout aux Etats-Unis. Ainsi le Saint-Siège s'est trouvé pratiquement seul dans sa *lutte ouverte* contre le Kremlin. D'où sa décision : il lui fallait affermir les forces de ses fidèles. Après plusieurs avertissements, le Vatican a recouru à l'arme la plus puissante dont il disposait.

UN DISCOURS DU PRÉSIDENT TRUMAN

Le Président Truman a prononcé le 20 juillet à Chicago un important discours où il a énergiquement soutenu le Pacte Atlantique et le plan Marshall. On sait que ces deux projets ont été critiqués dans quelques milieux américains. En consacrant son discours à ces sujets, le président Truman a pris l'initiative d'une intervention décisive et montré qu'il considère ces mesures comme des pièces maîtresses de la politique américaine et de la politique mondiale. En voici les passages principaux :

Dans son écrasante majorité, *avait-il déclaré*, l'opinion publique américaine est favorable à la ratification du Pacte, et je suis certain que le Sénat ne lui refusera pas non plus son approbation.

Le plus grand désir de l'humanité en notre temps est de voir s'établir un ordre mondial capable de maintenir la paix mondiale, et les Nations Unies sont l'organisme susceptible de réaliser cet idéal.

Nous continuerons à leur donner notre soutien et à tout faire pour en améliorer l'organisation...

En dépit des enseignements de l'histoire les chefs responsables de certaines nations semblent encore croire à la vertu de la force pour organiser le monde. Ils essayent de détruire les gouvernements libres, encouragent la lutte des classes et font fallacieusement appel au sens de la justice et au désir qu'ont les classes laborieuses d'améliorer leurs conditions d'existence.

Il est des gens pour vouloir nous faire croire que la guerre est inévitable entre les nations qui sont dévouées à nos principes d'organisation internationale et celles qui sont en faveur du système d'organisation internationale portant le nom de communisme.

Ce n'est pas le cas.

Je regarde l'avenir avec optimisme parce que je crois à la plus grande attraction sur le cœur et l'esprit des hommes des principes démocratiques, tels qu'ils ont été mis à l'épreuve dans les nations libres.

Parlant du plan Marshall, le Président a dit :

Nous devons agir de façon à être certains que le relèvement économique des autres nations libres ne se transforme pas en une régression génératrice de désespoir.

L'une des choses les plus stupides que nous pourrions faire actuellement serait de réduire les crédits destinés au relèvement européen. Si nous le faisions, nous rejetterions délibérément les succès en faveur de la paix et de la liberté que nous avons péniblement réalisés. Seuls les communistes en bénéficieraient si nous adoptions une politique à si courte vue.

Nous avons progressé dans nos travaux pour la paix et la liberté parce que nous avons accepté de faire les investissements nécessaires. Ce serait désastreux de changer notre politique et de nous en tenir à des demi-mesures.

Ce serait désastreux de perdre ou de compromettre la compréhension et l'appui dont nous jouissons auprès des autres peuples démocratiques.

Et en concluant, le Président a résumé sa pensée en ces termes :

Le monde est fatigué du fanatisme politique.

Il est las des mensonges, de la propagande et de l'état d'hystérie que les dictatures se plaisent à créer.

Il est écœuré par les pratiques de torture et d'assassinat politique qui sont à l'ordre du jour.

Il est dégoûté de voir la peur érigée en seule source de loyauté politique.

Les hommes désirent vivre ensemble et en paix.

Ils désirent se livrer à un travail utile.

Ils désirent se sentir fraternellement unis.

Ils désirent jouir de ce grand privilège — dont des dizaines de millions d'êtres humains sont privés aujourd'hui dans le monde entier — qui est le droit de penser ce qu'ils veulent et d'avoir leurs convictions propres.

Ces désirs de l'humanité trouvent satisfaction dans les principes démocratiques que nous avons mis en pratique et que nous n'avons jamais cessé de pratiquer. Dans le conflit qui divise le monde ces principes sont nos plus importants atouts.

La paix que nous cherchons à établir ne peut être l'œuvre ni d'un seul jour ni d'une seule nation, a conclu le Président.

Une paix digne de ce nom ne peut être assurée que par l'effort combiné de plusieurs peuples, tous également désireux de consentir des sacrifices pour assurer la victoire de la liberté.

Les peuples du monde attendent des Etats-Unis qu'ils se placent à la tête de cette croisade de la paix.

Nous n'avons pas entrepris cette tâche d'un cœur léger, mais nous ne fléchirons pas.

Nous devons avancer résolument, pas à pas, vers la création d'un monde dans lequel nous et tous les autres peuples, pourrons vivre en paix et prospérité.

LA LETTRE DES AVOCATS DU MARÉCHAL PÉTAIN

La lettre adressée au Président de la République par Me Lemaire et Me Isorni, avocats du maréchal Pétain, et publiée par plusieurs journaux

français, a été reproduite et commentée par un grand nombre de journaux étrangers. Voici ce que dit à ce sujet M. Bérau dans le Journal de Genève :

Nul, sauf des fanatiques, ne saurait rester sourd à un tel appel qui se place en dehors de toute considération proprement politique. Il serait lamentable qu'il ne fût pas entendu. J'ai trop souvent exprimé ici mon sentiment à l'égard du rôle du maréchal Pétain (qui a commis des fautes politiques, mais qui n'a nullement trahi son pays) pour que j'aie à y revenir. Dans les circonstances actuelles, il ne s'agit pas de politique, mais, comme le disent les avocats, de simple humanité. La postérité jugera sévèrement, j'en suis persuadé, ceux qui seront démeurés insensibles à la voix de celle-ci.

M. Vincent Auriol, qui, si je ne me trompe, est depuis longtemps déjà personnellement favorable à un traitement humain du maréchal Pétain, a simplement répondu aux avocats qu'il transmettait leur requête au gouvernement, donnant à entendre que les ministres sont seuls compétents pour prendre une décision. Devra-t-on dire, déformant doublement une pensée célèbre, qu'on s'attendait à voir un homme et qu'on n'a trouvé qu'un haut fonctionnaire ?

Il est difficile de ne pas croire que le chef de l'Etat, s'il prenait le courage, qui ne serait en somme pas bien grand, d'exprimer carrément sa pensée intime, qui est certainement celle qu'on ne saurait, humainement et je dirai aussi politiquement (dans le sens élevé du terme), laisser plus longtemps, les choses en l'état à l'île d'Yeu pourrait se faire écouter. C'est ici un de ces cas où l'homme placé par ses fonctions au-dessus des partis, s'il use de son autorité morale, peut rendre un grand service à son pays dont la générosité naturelle est paralysée par de mesquines considérations partisanes ou personnelles. C'est parce qu'ils se sont laissé emmailloter par les bandelettes dont les politiciens prennent soin de les envelopper, que la plupart des présidents de la République apparaissent aux yeux de la postérité comme des momies.

Quoi qu'il en soit, pour l'instant rien n'a été fait et il est à craindre que si la requête de Mes Lemaire et Isorni est effectivement remise au Conseil des ministres, sans être appuyée d'une façon énergique par le chef de l'Etat, on ne fasse rien par la suite. Le temps s'écoule et on se trouvera peut-être tout à coup en présence d'une solution procurée par la nature.

LES VACANCES PARLEMENTAIRES

Les socialistes, dit l'*Epoque*, ayant décidé de maintenir leur participation au gouvernement — ce dont personne du reste ne doutait — il ne reste plus à M. Queuille qu'à agir au mieux pour éviter une prolongation des travaux parlementaires qui risquerait de faire surgir quelque nouvelle menace pour la stabilité ministérielle. Le gouvernement souhaite que les Chambres puissent se mettre en vacances le jeudi 28 juillet. La rentrée, dans ces conditions, aurait lieu vers la mi-octobre.

Un Conseil de Cabinet s'est réuni hier pour examiner la liste des projets urgents devant venir en discussion avant la fin du mois.

MENUS-PROPOS

PRÉLUDE DES VACANCES

Tandis que de nombreuses caravanes d'étrangers continuent de visiter Paris, les vacances ont commencé pour beaucoup de Parisiens. Les grandes manifestations de la saison sont terminées. Quelques expositions sont encore ouvertes ; mais il en est peu de nouvelles. Et déjà il y a foule dans les bureaux de tourisme et dans les gares. Les Parisiens, selon la coutume, partent pour les villes d'eaux, pour la Normandie, pour la côte méditerranéenne ou pour le Sud-ouest. Ceux qui ont le plaisir de posséder une maison dans quelque province vont la retrouver avec joie. Les classes sont terminées : les écoliers vont se reposer, à moins qu'ils n'aient quelqu'échec à réparer. Et les scouts sont déjà nombreux dans les champs et les bois.

Quant aux étrangers, ils sont fidèles à leurs admirations traditionnelles. Ils vont voir les Invalides et le tombeau de Napoléon. Ils vont à Notre-Dame. Ils vont au musée du Louvre. Ils vont à Versailles. Et chemin faisant, ils ne négligent jamais ni la Tour Eiffel, ni la place de la Concorde, ni l'Arc de Triomphe, ni le Bois de Boulogne. Lorsqu'ils ont fait à la qualité artistique toute sa part, ils aiment le Paris du luxe, la rue Royale, le faubourg Saint-Honoré, la rue de la Paix. Pour ce qui est des loisirs, chacun les emploie à sa guise et Montmartre n'a pas perdu de son renom.

***

Un des facteurs essentiels de la prospérité nationale tient à la vitalité de notre marine marchande. Aussi bien doit-on souligner les efforts soutenus depuis la fin de la guerre par la Compagnie générale Transatlantique pour reprendre la place qu'elle occupait, avant 1939, dans l'armement français et singulièrement sur les lignes de navigation de l'Atlantique-Nord. Le nouveau paquebot *Ile-de-France* qu'elle vient de remettre en service entre le Havre et New-York affirme la volonté française de renouer avec une tradition bientôt séculaire, celle de maintenir en bonne place notre pavillon dans la compétition que se livrent entre elles les grandes lignes de navigation européennes.

Nous avons eu la bonne fortune de visiter l'*Ile-de-France* avant ce nouveau voyage. Nous disons bien *nouveau* et non *premier*, car le bâtiment était déjà en service depuis douze ans, lorsque les hostilités le vouèrent à d'autres tâches que le transport des touristes passant de l'un à l'autre continent. Il eut la chance d'échapper à tout accident de guerre, et c'est ainsi qu'ayant été récupéré par ses armateurs en 1947, il fut aussitôt mis en refonte, afin de reprendre la place que la destruction de *Normandie* laissait vide dans notre flotte de paquebots.

Mais ses passagers d'antan ne pourront le reconnaître : la disposition intérieure a été profondément remaniée et il n'est pas jusqu'à sa silhouette que la suppression d'une cheminée n'ait modifiée.

Tous les progrès accomplis en vingt ans par les techniques diverses, qu'elles tiennent à la construction navale, aux appareils moteurs, aux applications de l'élec-

tricité, au confort et à la sécurité, ont été utilisés pour faire de l'*Ile-de-France* un digne représentant de notre armement. Cabines, salons, salles à manger, fumoirs des différentes classes ont été aménagés avec un luxe sobre et un goût qui honore les décorateurs et les artistes qui les ont conçus et exécutés. Le grand salon des premières classes, réalisé par Leleu, avec ses hautes baies tendues de rideaux de damas jaune paille et argent, ses fauteuils d'acajou aux formes légères recouverts de tapisseries à fleurs, ses grands panneaux de laque de Dunan sauvés de *Normandie* est un enchantement pour les yeux. On en dira autant de la salle de spectacle de trois cent cinquante places, blanche et rouge, due à Marc Simon, qui est peut-être la partie la plus surprenante du navire. Bref, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, les passagers retrouveront à bord de l'*Ile-de-France* le charme de cette hospitalité tellement appréciée par nos amis d'Amérique, sans omettre les plaisirs d'une table et d'une cave parfaites qui renouent, nous en avons fait l'heureuse expérience, avec la meilleure tradition.

P. V.

***

Tous les amis de l'Alsace ont appris avec un douloureux regret la mort de Paul Bourson qui a succombé à Strasbourg, âgé de soixante-treize ans. Dès sa jeunesse, Paul Bourson s'était consacré au journalisme et à l'étude vigilante des questions intéressant l'Alsace. Il avait fondé en 1897, à Strasbourg, le *Journal d'Alsace et de Lorraine*, en langue française, et il a été alors l'un des soutiens les plus dévoués et les plus efficaces du *Souvenir français*. Très informé, il n'avait cessé de renseigner avant 1914 sur tout ce qui touchait la vie et le mouvement des esprits dans la région qu'il aimait passionnément. Après 1918, il avait poursuivi son œuvre sous une autre forme, avec la même activité, la même clairvoyance et le même zèle du cœur. Il collabora toute sa vie au *Journal des débats*. Il avait été arrêté par les Allemands en 1940, puis interné. Il avait pu ensuite se réfugier en Avignon où il fut blessé pendant un bombardement. Tous ceux qui ont connu Paul Bourson garderont le souvenir de celui qui a été avec tant d'énergie et d'élévation une belle personnalité alsacienne.

IL Y A CENT ANS

La grande affaire de la quinzaine a été la discussion de la loi sur la presse. Les extrémistes de la Montagne veulent la liberté pour eux et pour eux seuls. Les libéraux, plus larges d'esprit, remarquent qu'en raison de la faillibilité du Souverain populaire, la liberté totale n'est sans danger que si elle est sans abus. La République de 48 n'a pas respecté la liberté : elle a suspendu les journaux et proclamé l'état de siège.

A ce sujet M. Thiers a prononcé devant l'Assemblée un remarquable et vigoureux discours. Les partisans y ont vu une virulente oraison funèbre de la République de 1848. M. Thiers a déroulé le livre des contradictions de la république proclamant la liberté et ne vivant que par l'état de siège, déclamant contre la corruption électorale sous la royauté et achetant les élections avec les fonds secrets, s'indignant du gaspillage des deniers publics dans le passé et faisant de ces deniers publics un gaspillage plus effronté que jamais : « Voilà, a dit l'orateur impitoyable, voilà le miroir : je vous le tends ».

Au cours de la même discussion, M. de Montalembert a parlé avec autant de vivacité que d'élévation et a dit à tout le monde un certain nombre de vérités. M. Dufaure à son tour a montré comment les républicains de 48 ont perdu tout ce qu'ils touchaient, et comment leur république ne peut vivre ni par

leurs principes ni par leurs amis, mais ne peut vivre que d'emprunt, et par l'effort d'hommes qui sont républicains à condition de ne l'être ni comme eux, ni avec eux.

***

Les chroniqueurs notent un certain nombre de faits où ils discernent les signes d'un certain apaisement et un désir général d'ordre et de légalité. Le Président de la République a donné l'exemple en prononçant en réponse au maire de Ham une allocution qui a été remarquée. Visitant les lieux où il avait été six ans prisonnier, le Président a déclaré avec franchise qu'il avait eu tort jadis d'attaquer un gouvernement régulier et de ne pas respecter la loi, comme si sa captivité avait été une expiation méritée.

Le ministère a rétabli dans leur fonctions un certain nombre de magistrats que le Gouvernement provisoire avait suspendu. Le principe de l'inamovibilité de la magistrature avait été méconnu et aboli par le décret du 17 avril 1848. Mais la Constitution dans son article 87 proclame l'inamovibilité : la réintégration de certains magistrats est un commencement de réparation.

A noter également que le colonel Charras qui est républicain a rendu hommage à M. le duc d'Aumale et à M. le duc de Nemours qui, avec une sollicitude et une impartialité royales, ont avec justice reconnu le service militaire de Charras et l'avaient proposé pour un grade supérieur.

***

Le général de Lamoricière a été nommé ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg : l'Empereur de Russie a fait bon accueil à cette nouvelle.

***

Le Saint-Siège et le Piémont, par leur caractère propre et leur situation, apparaissent comme les deux puissances qui sont appelées à être les instruments de la régénération italienne : le Pape en est l'âme, le Piémont en est la force militaire et politique. A Rome, le Souverain Pontife vient d'être rétabli dans son pouvoir, et il a adressé une lettre au général Oudinot pour le remercier de l'appui qu'il lui avait donné. A Turin, la paix est faite : mais des complications peuvent surgir, le Parlement ayant été élu sous des influences démagogiques et l'Autriche étant toujours prêtes à exploiter cette situation.

***

Le Danemark, fort de son droit et malgré l'infériorité de ses forces, a tenu tête courageusement aux tentatives germaniques. Le général danois Rye a réussi à chasser les Allemands de la forteresse de Frédéricia après une lutte qui a été très coûteuse pour tous les combattants. Ce succès du Danemark a décidé la Prusse à signer un armistice et des préliminaires de paix. On espère que la résolution prise au nom de l'Allemagne par le cabinet de Berlin sera acceptée et que la guerre de Schleswig-Holstein prendra fin.

***

On vient d'inaugurer officiellement le chemin de fer qui relie désormais Tours à Angers. Des cérémonies, où le Président de la République était présent, ont eu lieu à cette occasion et la population de la région était en fête.

***

La ville de Paris étudie le moyen de relier la rue Soufflot à la rue Corneille, de manière à dégager le jardin du Luxembourg.

***

M. Arsène Houssaye vient de publier un volume de poésies.

***

Le Théâtre-Français a repris la *Mère coupable* de Beaumarchais. Dans cette sombre pièce, le public et les écrivains ont regretté de ne rien retrouver du mouvement, de l'esprit et de la fantaisie du *Mariage de Figaro*.

LES LIVRES

SERVITUDE AMOUREUSE, par Georges Lecomte, de l'Académie française ; 1 vol. in-16. Albin Michel.

La belle carrière littéraire de M. Georges Lecomte a été surtout consacrée à deux genres : la critique artistique et le roman. Comme critique d'art, il a témoigné à la fois du goût le plus sûr et des plus rares dons de divination, quand il s'est fait le défenseur des Impressionnistes à une époque où ils étaient dédaignés et raillés et a annoncé leur magnifique réussite. Comme romancier, il est l'auteur de vigoureuses études de mœurs, tels que **les Cartons verts, les Valets ou le Veau d'Or**, et de beaux romans où la passion amoureuse est analysée avec une pénétration qui ne nuit pas à la chaleur du récit. C'est à cette dernière veine que se rattache son nouveau roman, **Servitude amoureuse.** Lise Cernay est une actrice, ou plutôt une « théâtreuse », plus brillante que douée d'un réel talent. Elle a remporté quelques succès dans des opérettes légères, mais ses vrais succès elle les a obtenus dans sa vie privée, remplie d'aventures multiples. Jusqu'au jour où un avocat en renom, Jean Roybon, s'éprend d'elle. Si fort est son amour — il faut dire qu'elle est de bonne origine, bien élevée et instruite — qu'il songe à l'épouser. Mais il redoute les réactions de ses parents, de principes sévères. Un moment, il est sur le point de renoncer à son projet et part pour un voyage à l'étranger. Mais au retour il est repris par sa passion qu'entretient et avive l'habile Lise Cernay : elle simule la douleur que rien n'apaise, un désespoir déchirant et lui, malgré son expérience de grand avocat, se laisse prendre au jeu. Il se décide enfin à l'aveu à son père et à sa mère qui naturellement se montrent réticents, ayant beaucoup appris sur la belle Lise. Par tendresse pour leur fils ils consentent. Mais les lendemains du mariage sont pénibles : des amis se montrent froids, des salons se ferment, des plaideurs oublient le chemin du cabinet de Jean Roybon. Lui-même ne peut s'empêcher de penser au passé trouble de celle qui est devenue sa femme. Les choses pourraient tourner très mal. Mais l'optimisme de l'auteur, une indulgence charmante lui ont suggéré un dénouement de conte de fée, dont il a tiré les plus piquants effets. Jean Roybon, voyant sa carrière d'avocat compromise, se fait, à l'instigation de Lise, écrivain, et il devient en peu de temps un brillant chroniqueur, envié, adulé, fêté : les salons se rouvrent, les amis ont de nouveau le sourire. Ce dénouement, un peu ironique et désabusé, fait contraste avec tant de pages d'où se dégage une puissante émotion. Les souffrances de l'homme qui aime et qui voit son amour mal compris de la société, qui souffre de cette incompréhension vite tournée en hostilité, qui se demande aussi si la passion ne l'a pas égaré et si celle qu'il aime est vraiment digne de l'être, tout cela est traité de main de maître par M. Georges Lecomte.

DRÔLES DE GENS. — REDECOUVERTE DE L'ANGLETERRE ET DE L'AMERIQUE, par Georges Mikes ; 1 vol. in-16, illustration de Nicolas Bentley. Hachette.

L'auteur de ce livre amusant connaît bien Anglais et Américains ; il a observé, sous un angle humoristique, toutes leurs particularités, tous leurs travers et il les note avec une ironie de pince-sans-rire qui atteint souvent au plus joyeux comique. Voici par exemple, quelques remarques sur « La conduite des automobiles à Londres » : « En quelque endroit que vous arrêtiez votre voiture dans la City, le West End ou tout autre lieu, deux ou trois policemen se précipitent immédiatement sur vous pour vous dire qu'il est interdit de stationner là. Si vous leur demandez où vous devez vous arrêter, ils se contentent de hausser les épaules. Il existe un certain nombre d'endroits sur le côté sud et en particulier dans un petit village, Minchinhampton, où trois voitures sont autorisées à stationner en un lieu précis pendant une demi-heure chaque dimanche matin, entre sept et huit heures. Au fond la police a raison. Les voitures ont été construites pour rouler, aussi est-il tout à fait normal de les empêcher de s'arrêter. » Et maintenant comment peut-on avoir l'air vraiment américain ? « Les plis de vos manches de veste doivent être coupants comme une lame de rasoir, ainsi d'ailleurs que celui de votre pantalon, puis vous vous calez entre les dents un énorme cigare. La longueur de ce cigare sera proportionnelle à votre importance. Les personnes à faibles revenus se contentent de cigares longs de cinquante à soixante-dix centimètres. Dans les voitures américaines très modernes, on a pratiqué un trou dans le pare-brise, afin que le conducteur puisse y passer le bout de son cigare. »

LES LETTRES

LE CASINO DE BARBAZAN, par Pierre Benoit, de l'Académie française ; un vol. in-16, Albin Michel.

C'est un joyeux roman, d'une verve amusante, où M. Pierre Benoit a donné libre cours à son ironie et à son humour. A la suite de quel entraînement de circonstances fatales le ménage Barradat, de Mauléon, sparteries et sandales en tous genres, fut-il bouleversé, et comment le ménage Lafourcade, de Mauléon encore, ferronnerie et coutellerie fine, faillit-il l'être ? Les deux ménages passaient les vacances dans la petite station thermale de Barbazan. A Barbazan, il y a un casino qui possède une troupe d'opérette et un orchestre, et parmi l'orchestre une pianiste, Mlle Argine Ilianof, qui fut jadis danseuse avant qu'une infirmité la privât de son agilité. Argine Ilianof est Russe ou plutôt Caucasienne par sa mère et descendante d'une lignée de féodaux d'Iréméthie ; la Révolution l'a chassée de son pays et, après bien des péripéties, elle est arrivée en France. Serge Barradat, qui a lui-même une ascendance russe, ne peut résister au charme oriental de cette étrange fille ; il tombe amoureux d'elle en voilant sa passion sous le désir de la faire guérir de son mal et de la rendre ainsi à son état de danseuse. Un beau jour, après avoir emprunté une somme assez ronde à son ami Lafourcade, il quitte tout, Barbazan, sa femme Mathilde et le commerce des sandales pour s'enfuir avec la belle Argine à Paris. Laissons au lecteur le plaisir d'apprendre, en lisant le roman, quel sera le dénouement inattendu de cette aventure. Et le ménage Lafourcade ? Influencé par l'exemple de son ami Barradat, troublé par l'ardeur d'une fougueuse pharmacienne, femme d'affaires de premier ordre mais facilement inflammable, Maurice Lafourcade va, lui aussi, céder à l'appel de la passion et abandonner la coutellerie fine. Mais, à l'heure pathétique où son destin va se décider, il a une hésitation... et il rentrera bien sagement à Mauléon. Maintes observations malicieuses donnent à cet agréable roman une saveur piquante.

WILLIAM PITT, COMTE DE CHATHAM, FONDATEUR DE L'EMPIRE BRITANNIQUE, par M.-H. Jaspar ; un vol. in-8°, Editions Lumière.

M. Marcel-Henri Jaspar, qui a fait ses études secondaires en France, avant de devenir un éminent homme politique et un diplomate de Belgique, était déjà connu par deux remarquables essais que sa culture française lui avait inspirés : Ernest Renan et sa République, le Génie libéral de la France. Son nouvel ouvrage est consacré au premier William Pitt, père de celui qui fut l'adversaire de la Révolution et de Napoléon. « J'ai pensé, écrit M. Jaspar dans son Introduction, que la vie de lord Chatham méritait d'être exposée à des lecteurs d'expression française... La vie de lord Chatham coïncide avec le développement de la puissance britannique et l'instauration définitive, en Grande-Bretagne, du système parlementaire. » William Pitt, premier du nom, était le petit-fils de Thomas Pitt que M. Jaspar dépeint : « âpre, entreprenant, brutal, sans peur et sans scrupules », ayant « la passion de l'argent ». Un premier séjour aux Indes l'enrichit ; il y retourne comme gouverneur de Madras, devient propriétaire d'un diamant fameux que plus tard il devait vendre, pour une fortune, à Philippe dOrléans et qui, de ce fait, resta connu sous le nom de « Régent ». Sa richesse l'ayant fait passer, lui et ses fils, dans les rangs de l'aristocratie, son petit-fils William Pitt fit à Eton et à Oxford les études que faisait alors tout gentilhomme anglais, mais il s'y distingua par son application et son ardeur à s'instruire. Entré de bonne heure à la Chambre des Communes, après quelques années de carrière militaire, il s'y tailla bientôt un rôle de premier plan. Sa personnalité s'affirma quand, devenu « secrétaire d'Etat des provinces du Sud » et véritable conducteur d'un ministère dont le duc de Devonshire n'était que le chef nominal, il mena avec acharnement la lutte contre la France, au Canada, aux Indes et en Europe même, dans la guerre de Sept ans, par l'intermédiaire de la Prusse. Il y avait en lui quelque chose de la dureté, de l'âpreté du grand-père Thomas, lesquelles devaient se transmettre encore par hérédité au second William Pitt. Quoi qu'il en soit, l'étude de la figure de lord Chatham a permis à M. Jaspar de retracer avec vigueur et clarté une période très importante de l'histoire de la Grande-Bretagne.

LES LIVRES

EVASION 44, par Yvonne Pagniez ; 1 vol. in-16. Flammarion.

Tous nos lecteurs se souviennent des pages émouvantes, dramatiques, passionnantes qui ont paru l'année dernière dans *La Revue* sous le titre **Une déportée s'évade.** Depuis lors le volume, dont ces chapitres étaient tirés, a paru en librairie, où il a obtenu un vif succès qu'a consacré l'Académie française en attribuant à l'auteur un de ses plus hauts prix, le Grand Prix du Roman. Car si dans **Evasion 44** rien n'est inventé, si tout ce que raconte l'auteur lui est vraiment arrivé, l'œuvre, si pathétique, n'en a pas moins le caractère prenant, entraînant d'un roman. On sait que Mme Yvonne Pagniez, arrêtée par la Gestapo en juin 1944 pour son activité en faveur des Alliés, fut déportée au terrible camp de Ravensbrück — elle a raconté son temps de détention dans un premier livre, **Scènes de la vie du bagne.** Son sort alors fut le même que celui de milliers de malheureux et de malheureuses enfermés dans ces abominables geôles. Mais où commence l'aventure extraordinaire et romanesque qui constitue le sujet d'**Evasion 44,** c'est quand Mme Pagniez fut transportée d'un camp à un autre, par chemin de fer, dans un wagon à bestiaux. Au cours d'une halte, à environ soixante kilomètres de Berlin, elle s'évade, malgré l'étroite surveillance, avec une compagne et, après une nuit et un jour passés à errer et à se cacher dans une région forestière, les deux fugitives réussissent à prendre, dans une petite gare de campagne, le train pour Berlin. Il faut dire, pour expliquer ces événements à peine croyables que Mme Pagniez parle parfaitement l'allemand. A Berlin, au milieu des bombardements, les difficultés commencent. Où se cacher ? Grâce à un hasard providentiel, elles trouvent un premier refuge, mais impossible d'y rester longtemps. Les évadées doivent se remettre en quête, parcourir Berlin et sa banlieue avec sans cesse l'impression d'être traquées et à la merci d'une mauvaise rencontre. Heureusement des prisonniers français, des travailleurs du S. T. O., des ecclésiastiques, prisonniers eux aussi, les aident et parfois même des Allemands anti-nazis. Les semaines passent ; elles errent de gîte en gîte. La compagne de Mme Pagniez, qui est de nationalité suisse, est arrêtée. Enfin, aidée par une autre Suissesse, Mme Pagniez peut gagner en chemin de fer Constance, à la frontière germano-suisse. Elle allait toucher au but : la liberté, quand un malencontreux hasard la fit reprendre par la police allemande. Cette extraordinaire odyssée, cette succession d'événements imprévus est racontée par l'auteur avec une grande simplicité qui n'empêche ni la verve ni le détail coloré. En somme un beau livre et qui restera dans la littérature issue de la résistance.

L'ILE D'AIX, DERNIERE ETAPE DE L'EMPEREUR, par Fleuriot de Langle ; 1 vol. in-4°, avec 31 illustrations de Louis Suire. Jean Foucher, La Rochelle.

M. Fleuriot de Langle, à qui on doit des ovrages d'histoire sur Elisa et Pauline Bonaparte, vient de publier un volume de luxe sur l'**Ile d'Aix,** « île de paix et de rêve », comme l'a justement et poétiquement baptisée le petit-fils du général baron Gourgaud. L'île d'Aix est à la fois un lieu de pèlerinage et un sanctuaire d'art et d'histoire. La variété de ses sites, les trésors de ses deux musées, ses fortifications à la Vauban, tout concourt à lui assurer un pittoresque intense. L'auteur s'est attaché à évoquer les aspects émouvants, l'ambiance et l'âme de ce lieu d'élection. Cet ouvrage édité à 650 exemplaires et destiné aux bibliophiles, est enrichi de 31 aquarelles dues au peintre Louis Suire qui a déjà illustré un volume sur l'île de Ré, un autre sur l'île d'Oléron et sur la Saintonge, terre romane. Ces illustrations fraîches et lumineuses, aérées, croirait-on, par les souffles du grand large sont toutes coloriées à la main par l'artiste lui-même. Il est à souhaiter que ce livre harmonieusement établi attire, selon le vœu du baron Coudein qui en est l'excellent préfacier, de nouveaux amis à la petite île d'Aunis sur laquelle plane encore l'ombre de l'Empereur.

LES LIVRES

PAGES MAROCAINES, texte inédit de Henri Bosco, illustrations de Louis Riou. Editions de la Galerie Derche.

Henri Bosco est l'un des maîtres de la littérature du Maroc. La richesse de sa plume, sa sensibilité visuelle, les trouvailles d'expression qui abondent dans son style conviennent aux peintures de ce pays où le passé et le présent s'associent dans une même débauche de couleur. On ne saurait donc trop louer les Editions de la Galerie Derche d'avoir ainsi présenté ces deux cents pages de textes inédits qu'illustrent une quarantaine de gouaches de Louis Riou. Le peintre et l'écrivain étaient faits pour s'accorder sur un tel sujet. Louis Riou traduit ici un Maroc sans duperie ni artifice de palette. On sent sous son pinceau une communion parfaite entre la nature ardente de cette terre comblée de lumière et le tempérament d'un artiste chez qui la générosité ne fait jamais tort au choix. Pour connaître et aimer le Maroc, il faut lire Bosco et s'attarder sur les gouaches de Riou. Ainsi se trouve-t-on en parfaite union d'intelligence et de sentiment. Louis Caillé, enlumineur d'art, a assuré la reproduction des planches. Le texte, composé à la main, a été tiré sur les presses du maître graveur Pierre Bouchet. Klein a réalisé l'édition. Tout concourt, on le voit, à joindre aux qualités du texte et de l'illustration, celles de la mise en pages comme de la typographie.

JOHN LAW, par H. Montgomery Hyde, trad. de Marguerite de Ginestet ; 1 vol. in-8°. Hachette.

L'existence de John Law, financier fameux, est assez mouvementée. H. Montgomery Hyde en retrace avec verve les péripéties. Né en Ecosse d'une famille d'orfèvres, Law séjourna à Londres où il mena une vie de dissipation ; il se battit en duel et eut le malheur de tuer son adversaire. Arrêté, emprisonné, il s'évada à deux reprises et finit par gagner la Hollande, la France, puis l'Italie ; dans ces divers pays il acquit une réputation de joueur audacieux tout en échafaudant de hardis projets de réformes financières ayant trait au papier-monnaie et au crédit. En France, il avait fait la connaissance du duc d'Orléans, futur Régent. Quand il revint à Paris en 1715, après la mort de Louis XIV, le duc était tout-puissant. Les finances du royaume se trouvaient dans un état déplorables ; aussi le Régent accueillit-il avec faveur le projet de Law de créer une banque privée ayant la faculté d'émettre des billets. Le succès fut tel que bientôt le Régent accepta de transformer cette banque en institution d'Etat. En même temps Law créait des compagnies coloniales dont la Compagnie des Indes. En 1720, il devint contrôleur général des Finances. Les actions de ses diverses entreprises connurent un succès fou ; une spéculation effrénée, à laquelle participaient gens de toutes conditions, firent monter les actions à des cours insensés. D'autre part, la banque de Law, devenue Banque royale, multipliait les émissions. La France souffrit alors de tous les méfaits de l'inflation. Mais bientôt les excès de la spéculation et de l'inflation aboutirent à une catastrophe : la panique s'empara des spéculateurs : on vendit à tort et à travers et ce fut la chute vertigineuse des actions, la ruine pour ceux qui n'avaient pas vendu à temps. Law, qui avait perdu la faveur du Régent, dut s'enfuir à l'étranger. Tout n'était pas condamnable dans le « système » de Law, mais il avait manqué de mesure et cédé à l'extravagance. Environ quatre-vingts ans plus tard, les fondateurs de la Banque de France s'inspirèrent des mêmes principes, mais avec plus de sagesse. Entre le temps de Law et le nôtre on discerne des similitudes ; aussi la lecture du livre si attachant de H. Montgomery Hyde présente-t-elle un attrait exceptionnel.

ANNALES DU CENTRE UNIVERSITAIRE MEDITERRANEEN. — Deuxième volume, 1947-1948 ; 1 vol. gr. in-8°. Société des Amis du Centre Universitaire Méditerranéen, Nice.

On sait qu'un Centre Universitaire Méditerranéen, dépendant de l'Université d'Aix-Marseille, a été fondé en 1933, installé en 1935 dans un édifice de la promenade des Anglais à Nice. Pendant l'année scolaire, des maîtres de la pensée française ainsi que des étrangers éminents y donnent des conférences. Les principales parmi ces conférences forment l'essentiel de ce volume. C'est ainsi qu'on peut lire une étude du duc de Broglie, de l'Académie française et de l'Académie des Sciences, sur les **Deux Infinis de Pascal et la Physique Moderne**, trois articles sur **l'Egypte**, ancienne et moderne, un article de M. Raoul Dautry, de l'Institut, sur **Technique science des Transports et Progrès Social**, trois attrayants essais sur **Cervantès**, des travaux sur **Dante**, car le Centre est le siège de la Société d'Etudes Dantesques, etc. Enfin des résumés de conférences que l'abondance des matières ne permettait pas de publier *in extenso*.

LES LIVRES

SOUVENIR D'UN DEMI-SIECLE. — Tome II. *LA CHUTE DU SECOND EMPIRE ET LA IIIe REPUBLIQUE*, 1870-1882, par Maxime du Camp ; un vol. in-8°, Hachette.

Le premier tome des *Souvenirs d'un demi-siècle,* riche d'anecdotes piquantes et de révélations sensationnelles, évoquait la Monarchie de Juillet et surtout le Second Empire. Le monde des Tuileries et la société de l'époque y étaient dépeints avec une sorte de joyeuse férocité et l'auteur se plaisait à mettre en lumière les tares et les travers. Le second tome, consacré à la chute de l'Empire et aux premières années de la Troisième République, est d'un autre ton : la chronique secrète des mœurs tient moins de place et les événements tragiques de 1871, les intrigues et les luttes politiques qui suivirent sont au premier plan. Mais l'intérêt suscité par le premier volume ne faiblit pas, loin de là, et ce second volume se lit d'un trait, le lecteur se laissant entraîner par le récit des faits dont beaucoup sont longtemps restés mal connus, en dehors de quelques initiés. Là encore Maxime du Camp, relatant ce qu'il a vu lui-même, ou entendu dire, apporte beaucoup de nouveau. Tout est-il à accueillir sans contrôle ? C'est le rôle de l'historien de faire le départ entre ce qui peut être considéré comme la vérité et ce qui n'a été que « bruits » et « rumeurs » propagés par des propos successifs, légers, déformés par les imaginations ou par la malveillance. Mais il n'empêche que les chapitres où l'auteur retrace le rôle de Trochu, les négociations de Jules Favre, etc., en citant maints détails inédits, éclairent d'un jour révélateur certains épisodes dramatiques du siège de Paris. Même attrait dans les parties du volume relatives au gouvernement de Thiers, aux tentatives de restaurations impérialistes ou monarchistes, à la présidence de Mac Mahon.

ROLLON DEVANT L'HISTOIRE, par Louis de Saint-Pierre ; Editions J. Peyronnet.

Rollon était le Wiking facétieux et brutal qui, dans nos manuels d'histoire, faisait basculer Charles le Simple, puis épousait sa fille Gisèle. Or, M. Louis de Saint-Pierre nous apprend que Danois et Norvégiens le revendiquent également comme une gloire nationale, et qu'autour de Rollon les historiens se battent : massacre spéculatif, tuerie non sanglante sur lesquelles planent la science et l'esprit. Déjà, le champ de bataille est jonché de cadavres abstraits, sonore d'arguments qui sont des boulets et de dilemnes ironiques qui sont des balles.

Rollon devant l'histoire, le dernier ouvrage de M. Louis de Saint-Pierre, reprend le débat et le situe sur un plan de sérénité précise qu'il n'avait pas connu jusqu'alors. Ici, point de parti pris : « A nous, Normands, il est indifférent que notre dynastie nationale ait été danoise ou norvégienne ; de nos origines, nous ne voulons savoir que la vérité. » Cette vérité, elle est décidément norvégienne. La thèse danoise, fabriquée au XIXe siècle, et défendue sans contre-examen par certains ouvrages hâtifs, ne repose exactement sur rien.

Et voici que l'exégèse historique de M. de Saint-Pierre nous conduit successivement à travers les dédales de Dudon de Saint-Quentin, de Guillaume de Jumièges et des fameuses sources nordiques... Car l'auteur lit couramment toutes les langues scandinaves anciennes et modernes, et sait même déchiffrer l'écriture runique.

La toponymie et l'onomastique normandes confirment la thèse norvégienne, et nous en avons ici la preuve. Nous ne résumerons pas l'ensemble des arguments exposés dans le texte ou dans les précieux appendices qui y sont joints. Constatons seulement que M. de Saint-Pierre, grâce à l'aisance avec laquelle il domine son sujet, nous ouvre à chaque instant des aperçus sur l'histoire générale et suggère des rapprochements inattendus et fructueux.

Tel, l'ouvrage se lit avec facilité. Il advient que le livre soit dur dans la controverse, et principalement envers certains historiens, qui ont accordé un imprudent crédit à des affirmations téméraires. Mais l'élégance du style et sa clarté suffisent à adoucir les quelques pointes d'humour féroce qui çà et là percent le texte. Et s'il fallait enfin chercher une excuse à l'auteur pour quelques-unes de ses sévérités, nous la trouverions dans cette phrase de Bossuet qui d'avance condamne l'esprit partisan dans tous les domaines, et même dans celui de l'histoire : « Donner aux choses un sens conforme à ses désirs est la pire forme des dérèglements de l'esprit. »

LES LIVRES

LE RYTHME MUSICAL, par René Dumesnil ; 1 vol. in-16. Ed. de la Colombe.

Tout le monde croit savoir ce qu'est le rythme, et il n'est pas de mot du vocabulaire musical plus fréquemment employé. Pourtant dès que l'on essaie de préciser l'idée qu'il exprime et qui semble des plus simples, on aperçoit vite la difficulté de la tâche. Chacun de nous acquiert la notion du rythme, mais le plus souvent d'une manière vague, et confond presque toujours le rythme avec la mesure, bien que le rythme ait existé bien avant la mesure et qu'il en soit demeuré indépendant. La question du rythme touche à la physiologie et à la psychologie, à l'esthétique. Elle soulève de nombreux problèmes qui sont examinés dans le présent livre dû à la plume savante de M. René Dumesnil, éminent historien de la musique. On y trouve l'historique de cette question qui, de tous temps, a préoccupé les philosophes autant que les musiciens. Les anciens nommèrent le rythme l'élément mâle de la musique : on montre comment le leit-motiv wagnérien illustre en quelque sorte cette assertion.

PIE XII, SA VIE, SA PERSONNALITE, par O. Walter ; 1 vol. in-8°. Salvator à Mulhouse, Casterman, Paris.

Due à la plume d'un des meilleurs journalistes suisses, M. O. Walter, voici une biographie du Souverain Pontife alertement écrite bien qu'amplement documentée. Prenant Eugenio-Maria-Giuseppe-Giovanni Pacelli au jour de sa naissance, via degli Orsini, à Rome, le 2 mars 1876, l'auteur nous le montre Romain de Rome et Romain du Vatican. Si les Pacelli sont originaires d'Ornano, près de Viterbe, le grand-père de Pie XII, Marcantonio Pacelli, fut, en effet, appelé à Rome, en 1863, par son oncle le cardinal Catterini et, ayant fait ses études de droit canon, fut sous-secrétaire au ministère de l'Intérieur du Gouvernement pontifical. Le père de sa Sainteté devint avocat au Consistoire. Le jeune Pacelli, élève du lycée Visconti, fut ordonné prêtre le 2 avril 1899. Nonce en Bavière, le 27 mai 1917, le prélat eut à remettre à Guillaume II une lettre du Saint-Père, puis il assista à la révolution à Munich ; il fut ensuite désigné pour diriger la première nonciature auprès du Reich allemand. Il quitta Berlin pour devenir cardinal secrétaire d'Etat du Saint-Siège, ayant à assumer une lourde tâche dans cette période d'entre deux guerres où son activité diplomatique put efficacement s'exercer. Au lendemain de la mort de Pie XI, le 10 février 1939, le conclave désigna le Secrétaire d'Etat du Pape défunt pour lui succéder. Le nouveau Pape avait alors une connaissance peu commune de l'Europe et du Monde que ses missions en Allemagne, en Suisse, en Argentine, en Hongrie, comme en France, avaient approfondie. Nul n'a oublié sa venue à Lourdes, puis sa présence à Lisieux. On doit savoir gré à M. O. Walter d'avoir tracé une brillante esquisse d'une des plus grandes figures de notre temps.

ANGLICANS ET CATHOLIQUES, par Jacques de Bivord de la Saudée ; 1 vol. in-8°. Plon. — *DOCUMENTS SUR LE PROBLEME DE L'UNION ANGLO-ROMAINE (1921-1927)*, publiés par le même ; 1 vol. in-8°. Plon.

Le 14 juillet 1833, à Saint-Mary's, église anglicane de l'Université d'Oxford, John Keble faisait un sermon sur l'« Apostasie nationale ». C'était la première manifestation de ce qu'on devait appeler le Mouvement d'Oxford. Ce mouvement allait devenir un des problèmes les plus importants de la Chrétienté occidentale au XIX[e] et au XX[e] siècle, celui du rapprochement de l'Eglise anglicane et de l'Eglise Romaine. Etudiant ce mouvement et ses promoteurs principaux, évoquant Newman, le cardinal Wiseman, le cardinal Manning, l'auteur, qui n'est pas un inconnu pour les lecteurs de **La Revue**, traite avec toutes les précisions souhaitables les cinq conversations qui eurent lieu de 1921 à 1926, à Malines, entre le cardinal Mercier et Lord Halifax. Appuyée sur une documentation inédite d'une importance telle que les documents de 1921 à 1927 forment à eux seuls un volume annexe, cette vaste étude aborde les aspects théologiques, historiques, psychologiques et diplomatiques du grand problème discuté à Malines. A une époque où l'union des chrétiens est souhaitée par les différentes Eglises inquiètes des ravages du matérialisme et de l'athéisme, ce livre est singulièrement opportun.

LES LIVRES

GŒTHE, par Marcel Brion ; un vol. illustré in-8°, Albin Michel.

A l'occasion du deuxième centenaire de la naissance de Gœthe, M. Marcel Brion consacre un très beau livre à la mémoire de l'illustre poète. En pages très vivantes et où il fait état de tous les savants travaux publiés sur le grand Européen, il retrace son existence depuis sa naissance à Francfort-sur-le-Mein jusqu'à ses dernières années. Dans ce récit, d'une lecture infiniment agréable, Gœthe apparaît comme un être sensible à l'excès et passionné. « Il semble bien, écrit M. Marcel Brion, que Gœthe ait toujours été amoureux, depuis son plus jeune âge ; l'objet de sa passion a changé de nombreuses fois, mais l'état de passion lui est demeuré constant, jusqu'à l'âge le plus avancé. Il possède, en outre, le privilège d'aimer chaque fois comme si c'était la première, l'unique, et il est émouvant de retrouver dans ses amours de vieillesse cette impétuosité, cette ardeur, cette qualité même d'aveuglement, qui sont le propre des amours de l'adolescent. » Le voici, jeune étudiant à Leipzig, menant de front les études et les aventures amoureuses, en particulier avec Annette Schoenkopf. Après les années de Leipzig, nous le retrouvons à Strasbourg, toujours étudiant. C'est là qu'il s'éprendra de Frédérique Brion ; à Wetzlar, où il rencontrera Charlotte Buff qui lui inspirera Werther. Ainsi, en même temps que les œuvres du poète se succéderont les épisodes d'amour : Lili Schoenemann, Charlotte von Stein, Christiane, Minna Herzlieb, Marianne von Willemer. La vie passionnelle de Gœthe et son œuvre sont intimement liées et la première inspire la seconde. L'on ne comprendrait rien à l'une et à l'autre si l'on ne les embrassait pas du même regard, si on ne les considérait pas comme des manifestations également importantes du génie qui les anime toutes les deux. Par la richesse et l'originalité des points de vue autant que par l'étude qui y est faite, parallèlement, des événements vécus et des œuvres, le livre de M. Marcel Brion apporte la plus précieuse contribution à l'étude, inépuisable et passionnante, du plus grand poète allemand.

Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, boulevard Voltaire, Paris (xie)
Dépôt légal n° 345 — 2e trimestre 1949. — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon.

Imprimé en France — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 3e trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon